This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 72

OXFORD
1992

Digitized by Google

XX D v
Fürstlich - Starhemberg'sch
Familien Bibliothek
* Schloß Eferding *

Anon.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE GOÛT
DE
BIEN DES GENS,
TOME PREMIER.

Digitized by Google

Cet Ouvrage se vend,

A LYON,

Chez J. DEVILLE.

A ROUEN,

Chez ABRAHAM LUCAS.

A BORDEAUX,

Chez les Freres LABOTTIERE.

A CAEN,

Chez LEROY, Imprimeur.

A MARSEILLE,

Chez MOSSY.

A LILLE,

Chez CARRÉ DE LA RUE.

Digitized by Google

LE GOÛT
DE
BIEN DES GENS,
OU
RECUEIL
DE CONTES,
Tant en Vers qu'en Prose.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION, Libraire:
Et se trouve à Paris,
Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXIX.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE VAN,

CONTE NOUVEAU.

DANS un village, aux environs du Maine,
Un laboureur, nommé Pierre Pigal,
De quelques mois paſſant ſa ſoixantaine,
Las d'être veuf (ſouvent le bonheur gêne,)
Reprit du goût pour le nœud conjugal.
Il avoit tort : nous avons tous la rage
D'être maris ſur le déclin de l'âge,
Mal nous en prend ; mais c'eſt notre deſtin.
Quand on eſt vieux, il faut faire une fin,
Diſoit Pigal : je gagne au labourage
De bons écus qui ſe multiplieront,
Et ces écus deviendront le partage
Des héritiers qui de moi proviendront.

Digitized by Google

Non loin de là, sous l'aîle de son pere,
Croissoit alors fillette de quinze ans,
Fringante, active, habile ménagere,
Et qui maîtresse, au défaut de sa mere,
Avec esprit, chez elle, comme aux champs,
Menoit sa ferme, & gouvernoit les gens.
Par-dessus tout, Manon étoit jolie,
Avoit l'œil bleu, les regards semillans,
Les cheveux bruns, la gorge rebondie;
Et le dimanche, au son des instrumens,
En corset fin, soulliers rose & bas blancs,
D'un pied leger, foulant l'herbe fleurie,
Manon fixoit les plus indifférens,
Et sur ses pas appelloit les Amans.

Du bon vieillard elle fit la conquête;
Il l'apperçoit, l'aime, perd la raison,
La suit pourtant, remarque sa maison;
Rentre chez lui, prend son habit de fête,
Va chez le pere, arrange un compliment,
Et pour l'hymen obtient son agrément.

Il étoit riche, & vous savez l'usage,
Vous le savez comme moi, chers lecteurs,
Le premier point en fait de mariage,
C'est l'intérêt, au Maine, plus qu'ailleurs.

Cruel abus! Manon devint chagrine,

Digitized by Google

Gémit tout bas, sitôt qu'elle eut appris
De son papa, celui qu'on lui destine;
Car pour un autre elle avoit le cœur pris;
Et dès longtems brûloit à la sourdine.
Mais comme en vain elle eût fait la mutine,
Force lui fut de ne pas dire non;
Et dans huit jours, en dépit de Manon,
Avec Pigal, l'affaire se termine.
La voilà femme, & de son cher tendron
Devenu maître, en face du Notaire,
Notre civil & complaisant barbon
Pour sa moitié fait tout ce qu'il peut faire,
Croit rajeunir en voyant ses appas,
L'aime beaucoup, & ne la gêne pas.
Car notez bien (le fait est d'importance,)
Que pour Manon, rempli de confiance,
Pigal étoit un de ces bons époux,
Non tels que ceux de Rome ou de Florence,
Mais justement comme on les veut en
France,
Accommodans, & nullement jaloux.
Mais quel est donc enfin, me direz-vous,
Cet Adonis que l'on aime en silence,
Et que Manon, avant ses chastes nœuds,
Avoit trouvé si digne de ses feux?

Digitized by Google

C'étoit la perle & l'honneur du village ;
Un grand garçon, vigoureux, fait au tour ;
Garçon couru des Beautés d'alentour,
Garçon fêté dans tout le voiſinage,
Friſé, poudré, de tout point accompli ;
Et pour tout dire en un mot, le Bailli.
Il avoit lu dans la Philoſophie,
Savoit par cœur & Cyrus & Clélie,
Avoit paſſé quatre mois à Paris,
Où très-connu dans la Juriſprudence,
Et faufilé parmi les beaux-eſprits,
Il avoit fait moitié de ſa Licence.
Sans le bonheur à quoi ſert la ſcience ?
Pigal triomphe, on accorde à Pigal
Ce doux tréſor pour lequel ſon rival
Auroit vendu (tant il eſt vrai de dire
Que ſans l'objet après qui l'on ſoupire,
Les biens, le rang ne ſont rien à nos yeux)
Pour lequel, dis-je, avec un cœur joyeux,
Il eût vendu, ce rival malheureux,
Ce qu'il avoit, ſes titres, ſon office,
Son nom, ſa robe & juſqu'à la Juſtice.
Mais il n'eut pas à ſoupirer longtems
Devant le toit de ſa belle Maitreſſe.
Toujours Manon lui garde ſa tendreſſe,

Digitized by Google

Et ſe ſouvient qu'il eſt dans ſon printems.
Elle le voit, le reçoit en cachette,
Une & deux fois, puis trois, puis chaque jour.
Rien ne retient lorſque la planche eſt faite;
Le premier pas coûte ſeul en amour.
Pigal, un jour, appellé pour affaire,
Bride ſa mule, &, dès le grand matin,
Quitte, en dormant, ſa femme & ſa chaumiere.
Notre galant qu'Amour rendit devin,
Vient auſſitôt; Manon de mettre en train
La ſoupe au ris, & la poularde fine,
Le Magiſtrat d'aider à la cuiſine,
Et nos Amans avant midi ſonné,
Avoient déjà commencé leur dîné.
A table aſſis, l'Amant & la Maîtreſſe,
Par leurs propos, éloignoient la triſteſſe:
Ils s'amuſoient, ſans ce faux bel-eſprit,
Sans ce jargon, parmi nous introduit,
Et qui nous fait, à force de fineſſe,
Geler de froid en parlant de tendreſſe.
Contentement donne de l'appétit,
Et la fripone, & le Bailli lui-même,
Tout en diſant: *mon amour eſt extrême*,

Digitized by Google

Je meurs pour toi, mangeoient bien cependant,
Et s'adoroient sans perdre un coup de dent.
Feu Céladon, d'amoureuse mémoire,
Etoit fort sobre, à ce que dit l'histoire,
Et sans dîner, rêvoit à deux beaux yeux;
Il aimoit bien, je consens à le croire;
Mais par ma foi, ces jeûnes rigoureux
Pouvoient enfin faire tort à ses feux:
Pour nos Galans, en soupirant tous deux,
Point n'oublioient de manger ni de boire.
L'amour nourri ne s'en porte que mieux.
Un peu de vin son ardeur renouvelle,
Et le Bailli coëffé d'un peu de vin,
Devant Manon jouoit de la prunelle,
Baisoit un bras, dévoroit une main,
Prenoit son verre & buvoit après elle.
Plaisirs de table, attrapés en passant,
Plaisirs légers qu'on fait marcher devant,
Petits plaisirs, que j'oserois peut-être,
Nommer bien grands, pour qui sait les connoître,
Sot qui s'en rit, bienheureux qui les sent!
Mais combien peu de fonds & de durée
A le bonheur que l'on goûte ici bas!

Digitized by Google

Dans cette fête à l'Amour consacrée,
Chez notre couple on ne s'ennuyoit pas.
Le jour baissoit ; mais l'ardeur les emporte ;
Et ce beau jour, déjà près de sa fin,
Selon leur compte, étoit à son matin.
La nuit commence, & l'on frappe à la porte.
C'étoit Pigal : oh ciel ! que devenir !
Mon cher Bailli ! Manon ! par où sortir ?
Il eut voulu s'esquiver par derriere ;
Mais point d'issue, & l'Amant le plus fin,
Auroit eu peine à se tirer d'affaire ;
Aussi le nôtre y perdoit son latin :
Quand du plancher voyant la trape ouverte,
Notre Bailli, très-vif & très-alerte,
Grimpe au grenier, & pour mieux s'y cacher,
Couvre d'un Van le trou de ce plancher ;
Et tôt Manon d'aller en diligence
Ouvrir la porte à Pigal, qui dehors
Mouroit de froid, car il geloit alors.
Bon soir, Manon ; j'avois impatience
De t'embrasser & de me voir ici :
J'appréhendois que durant mon absence,
Ton petit cœur ne gagnât de l'ennui.
Oh l'homme unique ! & l'excellent mari !
Manon pensa faire la révérence,

Digitized by Google

Tant la touchoit cet excès de bonté !
Mais quoi, dit-il, tu faisois ton goûté ?
Tant mieux, tant mieux, avec toi, ma
brunette,
Je m'en vais boire un coup. A ta santé.
Le premier verre étoit pour la poulette ;
Mais le bon homme aimoit un peu le vin ;
Le second suit, & jasant à son aise,
Près d'un bon feu, la pincette à la main,
Pigal s'enyvre ; il s'endort sur sa chaise,
Et de grand cœur il se met à ronfler,
Tandis qu'en haut, l'Amant n'osoit souffler ;
Desiroit fort de sortir d'esclavage ;
De tems en tems, mais par un petit coin,
Rangeoit le Van, & regardoit de loin.
Manon des yeux le prioit d'être sage,
De se nicher dans le fond de sa cage ;
Mais de l'avis, bien loin de faire usage,
Pour la mieux voir il allonge son cou,
Et d'une main trop pesante & peu sûre,
Pressant le Van qui fermoit l'ouverture,
Le fait tomber, & glissant par le trou,
Tombe avec lui sur le dos du bon-homme.
Voilà le Van, Compere, grand merci,
En délogeant, dit l'Amant tout transi.

Digitized by Google

Pigal s'éveille, & pensant qu'on l'assomme
Manon, Manon, qu'est-ce donc que ceci ?
C'est notre Vau que nous rend le Bailli,
Répond Manon, encor toute étourdie.
Peste de lui, dit Pigal en grondant,
Quand il emprunte, il rend bien lourdement ;
J'en ai l'épaule & la hanche meurtrie.
Maudit Bailli, je croyois, sur ma foi,
Que le plancher étoit tombé sur moi.
Pour les Amans, il est un Dieu qui veille,
Dans un danger, dans un cas imprévu,
Il est près d'eux, il leur souffle à l'oreille
Ce qu'il faut dire ; & si bien les conseille,
Qu'on ne sauroit les prendre au dépourvu.
Que faire donc ? Et comment se défendre
De cette engeance & parer cet affront
Que tout mari doit craindre pour son front ?
Contre ce mal, ne peut-on nous apprendre
Quelque secret ? Après mûr examen,
Je n'en vois qu'un ; c'est d'éviter l'himen.
Que si l'himen a pour vous tant de charmes,
Mariez-vous, laissez le reste au sort.
L'heureux Pigal, sans se donner d'allarmes,
Sort, court aux champs, revient, s'enyvre

Digitized by Google

Pigal fait bien. Le Sage ſe repoſe
Sans follement chercher ſur certain point
Une clarté, qu'on ne chercheroit point,
Si l'on penſoit aux chagrins qu'elle cauſe.
Et puis d'ailleurs, en vain l'on ſe propoſe
De l'acquérir; malgré leurs ſoins jaloux,
L'Amour endort & berce les époux.
Non toutefois, qu'en faiſant ſes bons coups,
A des périls ſouvent il ne s'expoſe;
Mais s'il eſt pris, n'ayez aucun effroi;
Ce Dieu toujours a réponſe au pourquoi,
Et ſi ce n'eſt un Van, c'eſt autre choſe.

Nota. Ce Conte eſt tiré des cent Nouvelles Nouvelles de la Reine de Navarre.

Digitized by Google

ROSALIE,

HISTOIRE VÉRITABLE.

LE vice n'eſt jamais eſtimable ; mais il ceſſe d'être odieux, quand il n'a point étouffé les qualités de l'ame. Une foibleſſe de cœur prend auſſi ſouvent ſon origine dans une certaine facilité d'humeur que dans l'attrait du plaiſir. Un Amant ſe préſente ; ou il eſt enjoué, ou il eſt homme à ſentiment. Le premier eſt le moins dangereux, il ne ſéduit jamais qu'une étourdie ; le ſecond plus reſpectueux en apparence, va à ſon but par la délicateſſe, vante ſa conſtance, déclame contre les perfides, & finit par l'être. Que devient une jeune perſonne qui dans l'ivreſſe de la gaieté, s'eſt laiſſée ſurprendre,

Digitized by Google

ou qui eſt tombée dans le piége d'une paſſion décorée extérieurement par le ſentiment ? Ce que ſont preſque toutes celles qui ont débuté par une fragilité ; elles ſe familiariſent avec le vice, elles s'y précipitent ; l'amour du luxe & de l'oiſiveté les y entretient ; elles ont des modeles, elles veulent y atteindre ; incapables d'un attachement ſincère, elles en affectent l'expreſſion ; elles ont été la dupe d'un homme, & elles ſe vengent ſur toute l'eſpèce. Heureuſes celles dont le cœur n'eſt point aſſez dépravé pour ſe refuſer aux inſtances de la vertu qui cherche à y rentrer.

Telle étoit Roſalie ; elle étoit galante avec une ſorte de décence. Ses mœurs étoient déréglées, mais elle ſavoit louer & admirer la vertu. Ses yeux pleins de douceur & de vérité, annonçoient ſa franchiſe. On entrevoyoit bien dans ſa démarche, dans

Digitized by Google

les manieres, le manège de coquetterie ; mais son langage étoit modeste, & elle ne s'abandonna jamais à ces intempérances de langue, qui caractérisent si bassement ses semblables. Fidele à ses engagemens, elle les envisagea toujours comme des liens qu'elle ne pouvoit rompre sans ingratitude ; & les conventions faites, l'offre la plus éblouissante, n'auroit pu la déterminer à une perfidie.

Elle ne fut jamais parjure la premiere, son cœur, plus sensible à la reconnoissance qu'à l'amour, étoit incapable de se laisser séduire à l'appas de l'intérêt, & aux charmes de l'inconstance. Solitaire, laborieuse, sobre, elle eût fait les délices d'un mari, si une premiere foiblesse ne l'eût en quelque façon fixée à un état dont elle ne pouvoit parler sans rougir. Affable, compatissante, généreuse, elle ne voyoit jamais un mal-

Digitized by Google

heureux sans lui tendre une main secourable ; & quand on parloit de ses bienfaits, on disoit que le vice étoit devenu tributaire de la vertu. Des lectures sensées avoient ranimé dans son cœur les germes d'un beau naturel, elle y sentoit renaître le désir d'une conduite raisonnable, elle vouloit se dégager, & elle méditoit même depuis longtems une retraite qui la sauvât de la honte d'avoir mal vécu, & du ridicule de mieux vivre ; mais elle avoit été arrêtée par un obstacle ; elle avoit voulu se faire une fortune qui put la mettre à l'abri des tentations qu'elle inspiroit, & des offres des séducteurs : enfin elle vouloit être vertueuse à son aise ; elle ambitionnoit deux cent mille francs, & par degrés, elle étoit parvenue à les avoir ; contente de ce que la fortune & l'amour lui avoient procuré, elle avoit congédié son dernier Amant :

Digitized by Google

elle se préparoit à fuir loin de Paris les occasions d'une rechûte.

Ce fut alors qu'un jeune gentilhomme, nommé Terlieu, vint loger dans une petite chambre qui étoit de plein-pied à l'appartement qu'elle occupoit. Il sortoit tous les jours à sept heures du matin, il rentroit à midi pour se renfermer, & il bornoit à une révérence muette son cérémonial avec sa voisine. La singularité de la vie de ce jeune homme, irrita la curiosité de Rosalie. Un jour qu'il venoit de rentrer, elle s'approche de la porte de sa chambre, prête l'oreille, jette un regard par le trou de la serrure, & voit l'infortuné Terlieu qui dînoit avec du pain sec; chaque morceau étoit accompagné d'un gémissement, & ses larmes en faisoient l'assaisonnement. Quel spectacle pour une ame sensible! celle de Rosalie en fut pénétrée de douleur.

Digitized by Google

Dans ce moment une autre avec les vues les plus pures, eût été peut-être indiscrette, elle se fut écriée, & généreusement inhumaine, elle eût décelé la misere de Terlieu ; mais Rosalie qui savoit combien il est douloureux d'être surpris dans les besoins de l'indigence, rentra promptement chez elle pour y attendre l'occasion d'être secourable, avec le respect qu'on doit aux infortunés. Elle épia le lendemain l'instant où Terlieu étoit dans l'habitude de se retirer ; & pour que son dessein parut être amené par le hasard, elle fit transporter son métier de tapisserie dans son antichambre, dont elle eut soin de tenir la porte ouverte.

Terlieu accablé de fatigue & de tristesse, parut à son heure ordinaire, fit sa révérence, & alloit se jetter dans l'obscurité de sa petite chambre, lorsque Rosalie, avec ce ton de voix

Digitized by Google

aisé & poli, qui est naturel au beau sexe, lui dit : en vérité, Monsieur, j'ai eu vous un étrange voisin ; j'avois pensé qu'une femme quelle qu'elle fût pouvoit mériter quelque chose par-delà une révérence. Ou vous êtes bien farouche, ou je vous parois bien méprisable. Si vous me connoissez, j'ai tort de me plaindre, & votre dédain m'annonce un homme de la vertu la plus scrupuleuse, & dès-lors j'en réclame les conseils & les secours. Seroit-ce aussi que cette sévérité que je lis sur votre front, prendroit sa cause de quelque chagrin qui vous accable ? Souffrez que je m'y intéresse. Entrez, Monsieur, je vous supplie : que savons-nous si le sort ne nous rassemble point pour nous être mutuellement utiles ? Je suis seule, mon dîner est prêt, faites-moi, je vous conjure l'honneur de le partager avec moi : j'ai quelquefois

Digitized by Google

un peu de gaieté dans l'esprit, je pourrai peut-être vous dissiper.

Mademoiselle, répondit Terlieu, vous méritez sans doute d'être connue, & l'accueil dont vous m'honorez, annonce en vous un beau caractere. Qui que vous soyez, il m'est bien doux de trouver quelqu'un qui ait la générosité de s'appercevoir que je suis malheureux. Depuis quinze jours que je suis à Paris, je ne cesse d'importuner tous ceux, sur la sensibilité desquels j'ai des droits, & vous êtes la premiere personne qui m'ait favorisé de quelques paroles de bienveillance. N'imputez point de grace, Mademoiselle, ni à orgueil, ni à mépris, ma négligence à votre égard: si vous avez connu l'infortune, vous devez savoir qu'elle est timide. On se présente de mauvaise grace quand le cœur est dans la peine. L'affliction appésantit l'esprit, elle défigure les

Digitized by Google

traits, elle dégrade le maintien, & elle verse une espèce de ridicule sur tout l'extérieur de la personne qui souffre. Vous êtes aimable, vous êtes spirituelle, vous me paroissez dans l'abondance ; convenoit-il de venir empoisonner les douceurs de votre vie ? Si vous êtes généreuse, comme j'ai lieu de le croire, vous auriez pris part à mes maux, je vous aurois attristée.

Monsieur, repliqua Rosalie, je ne suis point assez vaine pour me flatter du bonheur de vous rendre service ; mais je puis me vanter que je serois bien glorieuse, si je pouvois contribuer à vous consoler, à vous encourager. J'ai de grands défauts, mes mœurs ne sont rien moins que régulieres ; mais mon cœur est sensible au sort des malheureux ; il ne me reste que cette vertu ; elle seule me soutient, me ranime, & me fait espérer le retour de celles que

Digitized by Google

j'ai négligées. Daignez, Monsieur, par un peu de confiance, favoriser ce préſage. Que riſquez-vous ? Vos aveux ne ſeront sûrement pas auſſi humilians que les miens ; cependant je vous ai donné l'exemple d'une ſincérité peu commune. Je ne puis croire que ce ſoit votre mauvaiſe fortune qui vous afflige. Avec de l'eſprit, de la jeuneſſe, un extérieur auſſi noble, on manque rarement de reſſources. Vous ſoupirez ? C'eſt donc l'honneur, c'eſt donc la crainte d'y manquer ou de le perdre, qui cauſe la conſternation où je vous vois. Oui cette peine eſt la ſeule qui puiſſe ébranler celui qui en fait profeſſion.

Voilà, s'écria Terlieu, avec une ſorte d'emportement, voilà l'unique motif de mon déſeſpoir, voilà ce qui déchire mon cœur, voilà ce qui me rend la vie inſupportable. Vous deſi-

Digitized by Google

rez ſavoir mon ſecret, je ne réſiſte point à la douceur de vous le confier; apprenez donc que je n'ai rien, apprenez que je ne puis ſubſiſter qu'en immolant aux beſoins de la vie cet honneur qui m'eſt ſi cher. Je ſuis gentilhomme; j'ai ſervi, je viens d'être réformé: je ſollicite, j'importune. . . Et qui? Des gens qui portent mon nom, des gens qui ſont dans l'abondance, dans les honneurs, dans les dignités. Qu'en ai-je obtenu? Des refus, des défaites, des dédains, des hauteurs. Le croirez-vous, Mademoiſelle, le plus humain d'entr'eux, ſans reſpect pour lui-même, vient d'avoir l'inſolence de me propoſer un emploi dans les plus baſſes fonctions de la finance! le malheureux ſembloit s'applaudir de l'indigne faveur qu'il avoit obtenue pour moi. Je l'avouerai, je n'ai pu être maître de mon reſſentiment;

Digitized by Google

Confus, outré, j'ai déchiré & jetté au visage de mon lâche bienfaiteur, le brevet humiliant qu'il a osé me présenter. Heureux au moins d'avoir appris à connoître les hommes, plus heureux encore si je puis parvenir à fuir, à oublier, à détester des parens qui veulent que je déshonore le nom qu'ils portent. Je sai bien que ce n'est point là le ton de l'indigence; que plus humble, plus modeste, elle doit se plier aux circonstances; que la noblesse est un malheur de plus, quand on est pauvre, qu'enfin la fierté est déplacée quand les ressources de la vie manquent. J'ai peut-être eu tort de rejetter celles qui m'ont été offertes. J'avouerai même que mon orgueil eût fléchi, si j'eusse pu envisager dans l'exercice d'un poste de quoi subsister un peu honnêtement; mais s'avilir pour tourmenter laborieusement les autres; ah! Mademoiselle, c'est à quoi je ne puis me résoudre.

Digitized by Google

Monsieur, reprit Rosalie, je ne sais si je dois applaudir à cette délicatesse ; mais je sens que je ne puis vous blâmer ; votre situation ne peut être plus fâcheuse.... Voici quelqu'un qui monte, remettez-vous, je vous prie, & tâchez de vous rendre aux graces de votre naturel ; il n'est pas convenable qu'on lise dans vos yeux l'abbatement de votre cœur: souffrez que je me réserve seule le triste plaisir de vous entendre, & de vous consoler. Ah ! c'est Orphise, continua Rosalie sur le ton de la gaieté ; approche, mon amie, & félicite-moi.... Et de quoi, repliqua Orphise, en l'interrompant, est-ce sur le parti singulier que tu prends d'abandonner Paris à la fleur de ton âge, & d'aller te confiner, en prude prématurée dans la noble chaumiere, dont tu médites l'acquisition. Mais vraiment tu vas embrasser un genre

Digitized by Google

de vie fort attrayant ! Fort bien, répondit Rosalie, raille, divertis-toi. Mais tes plaisanteries ne me détourneront point du parti que j'ai pris... Je venois, cependant, te prier d'un souper... Je ne soupe plus que chez moi, repliqua Rosalie. Mais toi-même tu me paroissois déterminée à suivre mon exemple. C'étoit, répondit Orphise, dans un accès d'humeur, j'extravaguais. Une nouvelle conquête m'a ramenée au sens commun... Tant pis... Ah ! point de morale. Dînons : on servit.

Pendant qu'elles furent à table, Orphise parla seule, badina Rosalie, prit Terlieu pour un sot, en conséquence le persifla. Pour lui il mangea peu : étoit-ce faute d'appétit ? Non, peut-être ; mais il n'osa en avoir. Le café pris, Orphise fit ses adieux, & se recommanda ironiquement aux prieres de la belle pénitente.

Rosalie

Digitized by Google

Rosalie, débarassée d'une visite aussi choquante qu'importune, fit passer Terlieu dans son salon de compagnie. Après un silence de quelques instans, pendant lequel Terlieu, les yeux baissés, lui ménageoit le plaisir de pouvoir le fixer avec cette noble compassion dont se laissent toucher les belles ames à l'aspect des infortunés; elle prit la parole, & lui dit: Monsieur, que je vous ai d'obligation, la confiance dont vous m'avez honorée, est de tous les événemens de ma vie celui qui m'a le plus flatté, & l'impression qu'elle fait sur mon cœur, me cause une joie... Pardonnez-moi ce mot, celle que je ressens ne doit point vous affliger, elle ne peut vous être injurieuse: je ne la tiens que du bonheur de partager vos peines. Oui, Monsieur, ma sensibilité pour votre situation, me persuade que j'étois née pour la vertu;

Digitized by Google

mais que dis-je ? A quoi vous peut être bon son retour chez moi, si vous ne me croyez digne de vous en donner des preuves ? vous rougissez : hélas ! je vois bien que je ne mérite point cette gloire ; soyez, je vous prie, plus généreux, ou du moins faites-moi la grace de penser qu'en me refusant, vous m'humiliez d'une façon bien cruelle.

Vous êtes maîtresse de mon secret, répondit Terlieu ; ne me mettez point dans le cas de me repentir de vous l'avoir confié : je ne m'en défends point, j'ai trouvé quelques charmes à vous le révéler ; j'avouerai même que mon cœur avoit un besoin extrême de cette consolation : il me semble que je respire avec plus de facilité. Je vous dois donc, Mademoiselle, ce commencement de soulagement ; c'est beaucoup de souffrir moins, quand on a beaucoup souffert. Per-

Digitized by Google

mettez que je borne à cette obligation toutes celles que je pourrois espérer de votre générosité. Ne méfusez point, je vous prie, de la connoissance que vous avez de mon sort; il ne peut être plus cruel, mais je saurai le supporter sans en être accablé. C'en est fait, je reprends courage; j'ai trouvé quelqu'un qui me plaint. Au reste, Mademoiselle, je manquerois à la reconnoissance, si je renonçois entierement à vos bontés; & puisque vous me permettez de vous voir, je viendrai vous instruire tous les jours de ce que mes démarches & mes sollicitations auront opéré: je recevrai vos conseils avec docilité; mais aussi c'est tout ce qu'il vous sera permis de m'offrir; autrement je cesserois... N'achevez pas, répliqua Rosalie en l'interrompant, je n'aime point les menaces. Dites-moi, Monsieur, est-ce que

Digitized by Google

mais que dis-je ? A quoi vous peut être bon son retour chez moi, si vous ne me croyez digne de vous en donner des preuves ? vous rougissez : hélas ! je vois bien que je ne mérite point cette gloire ; soyez, je vous prie, plus généreux, ou du moins épargnez-moi la grace de penser qu'en me refusant, vous m'humiliez d'une façon bien cruelle.

Vous êtes maîtresse de mon secret, répondit Tarchon ; ne me mettez point dans le cas de me repentir de vous l'avoir confié : je ne m'en défends point, j'ai trouvé quelques charmes à vous le révéler ; j'avouerai même que mon cœur avoit un besoin extrême de cette consolation : il me semble que je respire avec plus de facilité. Je vous dois donc, Mademoiselle, ce commencement de soulagement ; c'est beaucoup de souffrir moins, quand on a beaucoup souffert. Per-

Digitized by Google

mettez que je borne à cette obligation toutes celles que je pourrois espérer de votre générosité. Ne méfusez point, je vous prie, de la connoissance que vous avez de mon sort; il ne peut être plus cruel, mais je saurai le supporter sans en être accablé. C'en est fait, je reprends courage; j'ai trouvé quelqu'un qui me plaint. Au reste, Mademoiselle, je manquerois à la reconnoissance, si je renonçois entierement à vos bontés; & puisque vous me permettez de vous voir, je viendrai vous instruire tous les jours de ce que mes démarches & mes sollicitations auront opéré: je recevrai vos conseils avec docilité; mais aussi c'est tout ce qu'il vous sera permis de m'offrir; autrement je cesserois... N'achevez pas, répliqua Ro[illegible] pant, je n'ai[illegible] Di[illegible]

Digitized by Google

l'infortune rend les hommes intraitables ? Est-ce qu'elle répand sur les mœurs, sur les manieres une inquiétude sauvage ? Est-ce qu'elle prête au langage de la sécheresse, de la dureté ? S'il est ainsi, elle est bien à redouter. N'est-il pas vrai que vous n'étiez point tel dans la prospérité ? Vous n'eussiez point alors rejetté un offre de service.

J'en conviens, répondit Terlieu, j'eusse accepté, parce que je pouvois espérer de rendre ; mais à présent je ne le puis en conscience. Quant à cette dureté que vous me reprochez, j'avouerai que je la crois honorable, nécessaire même à celui qui est dans la peine. Elle annonce de la fermeté, elle repousse l'orgueil de ceux qui sont dans l'opulence, elle fait respecter le misérable. L'humilité du maintien, la modestie, la timidité du langage donneroient trop

Digitized by Google

d'avantages à ceux qui ne ſont que riches ; car enfin celui qui rampe court les riſques d'être écraſé.

Et vous êtes, reprit Roſalie, dans l'appréhenſion que je ne me prévale des aveux que vous m'avez faits : oui, dans mon dépit vous me faites imaginer des ſouhaits extravagans : je l'eſpere au moins ; votre mauvaiſe fortune me vengera ; vos parens ſont des monſtres... Que je ſerois contente s'ils vous rebutoient au point que vous fuſſiez forcé d'avoir recours à cette Roſalie que vous dédaignez, puiſque vous ne la croyez point capable de vous obliger dans le ſecret de ſa conſcience.

Sur le point de quitter Paris, je voulois en ſortir en faiſant une action qui put tranquiliſer mes remords, & m'ouvrir la route des vertus que je me propoſe ; le haſard, ou pour mieux dire, le ciel permet

Digitized by Google

que je faſſe votre connoiſſance ; je crois que vous m'êtes adreſſé pour vous être ſecourable, & je ne trouve en vous que la fierté la plus inflexible. Eh bien ! n'y ſongeons plus. Cependant puis-je vous demander ſi vous enviſagez quelques reſſources plus flatteuſes que celles que vous pourriez eſpérer de votre famille ?

Aucune, répondit Terlieu, j'ai bien quelques amis ; mais comme je ne les tiens que du plaiſir, je n'y compte point. Quoi ! reprit Roſalie, le néceſſaire eſt prêt de vous manquer, & vous vous amuſez à ſolliciter des parens ? C'eſt bien mal à propos que l'on prétend que la néceſſité eſt ingénieuſe ! n'auriez-vous de l'eſprit que pour réfléchir ſur vos peines ? Que pour en méditer l'amertume ? Allez, Monſieur, allez faire un tour de promenade : rêvez, imaginez, faites même ce qu'on appelle

Digitized by Google

des châteaux en Espagne ; il est quelquefois des illusions que la Fortune se plaît à réaliser : il est vrai qu'elles se réduisent presque toujours à des chimeres, mais elles exercent l'esprit, elles amusent l'imagination, elles bercent les chagrins, & c'est autant de gagné sur les réflexions affligeantes. Je vais de mon côté me donner la torture, heureuse si je suis assez ingénieuse pour trouver quelqu'expédient qui puisse adoucir vos peines, & contenter l'envie extrême que j'ai de contribuer à votre bonheur !

Terlieu se leva pour sortir, & Rosalie en le reconduisant, le pria de venir manger le soir un poulet avec elle, afin de raisonner & de concerter ensemble ce que leur auroit suggeré leur imagination ; mais pour être sûre de l'exactitude de Terlieu au rendez-vous, elle lui glissa

Digitized by Google

adroitement une bourſe dans ſa poche. Terlieu alla s'enfoncer dans l'allée la plus ſolitaire du Luxembourg, il y rêva beaucoup & très-infructueuſement.

Tous les hommes ne ſont point féconds en reſſources ; les plus ſpirituels ſont ordinairement ceux qui en trouvent le moins. Les idées à force de ſe multiplier, ſe confondent ; d'ailleurs on voit trouble dans l'infortune.

Il n'eſt que deux ſortes d'induſtrie ; l'une légitime, c'eſt celle des bras, du travail, & le préjugé y a attaché une honte. Terlieu étoit gentilhomme, il n'a donc pu en être exempt.

L'autre induſtrie, nommée par dégradation l'induſtrie par excellence, eſt celle qui s'aſſigne des revenus ſur la ſottiſe, la facilité, les foibleſſes & les paſſions d'autrui ;

Digitized by Google

mais comme elle eſt incompatible avec la probité, Terlieau en étoit incapable. Il y avoit deux heures que cet infortuné gentilhomme, tourmenté par ſon inquiétude, marchoit à grands pas croyant ſe promener, lorſque fouillant ſans deſſein dans ſa poche, il y ſentit une bourſe. Cette découverte décida promptement ſon retour; le moindre délai pouvoit ſelon lui, faire ſuppoſer de l'incertitude dans ſon procédé, il craignoit que l'on ne le ſoupçonnât même d'avoir combattu contre la tentation.

Il arrive eſſouflé, franchit rapidement l'eſcalier de Roſalie, il entre. Celle-ci qui le voit hors d'haleine, ne lui donne pas le tems de s'expliquer, & débute par une queſtion vague; lui ſans parler, jette la bourſe ſur une table; Roſalie affecte une ſurpriſe de ſatisfaction, & lui

Digitized by Google

fait compliment sur le bonheur qu'il a eu de trouver un ami généreux. Terlieu proteste très-sérieusement qu'il n'a parlé à qui que ce soit; celle-ci insiste sur l'heureuse rencontre qu'il a faite; Terlieu se fâche, il est, dit-il, outragé; il jure qu'il ne reverra de sa vie Rosalie, si elle ne reprend un argent qui lui appartient: elle s'en défend, elle en nie la propriété, elle ose soutenir qu'elle ne fait ce qu'on veut lui dire; quelle rare effronterie! elle eut peut-être poussé plus loin l'opiniâtreté, si elle ne se fût avisée de rougir! Quoi! une fille qui a vécu dans le désordre, se laisse démentir par le coloris involontaire de sa franchise! Eh pourquoi non, quand le motif en est si beau! On rougit bien des premieres paroles d'obscénité qu'on entend, parce que le cœur est neuf; celui de Rosalie reprend sa premiere pureté,

Digitized by Google

elle a donc pu rougir d'un mensonge généreux, & rendre en même-tems cet hommage à la vérité. La conviction étoit trop claire pour que son obstination put durer longtems ; elle reprit sa bourse avec un dépit si brusque, qu'elle lui échapa des mains, & qu'elle alla frapper contre une commode où elle s'ouvrit en répandant sur le parquet une cinquantaine de louis. Comme Terlieu se mit en devoir de les ramasser, Rosalie lui dit d'un ton ironique & piqué : Monsieur, ne prenez point cette peine, je suis bien aise de savoir si le compte y est : vous m'avez poussée à bout par votre peu de confiance en moi, il est juste qu'à mon tour j'en manque à votre égard.

Je fais trop de cas de cette colere pour m'en offenser, reprit Terlieu ; le fond m'en paroît trop respectable. Puis-je, continua-t-il sans vous irri-

ter, vous avertir que j'apperçois dans ce coin quelques louis qui ont échapé à vos recherches ? Puis-je, repliqua Rosalie sur le même ton, sans vous irriter, vous annoncer que vous êtes des mortels le plus bisarre & le plus haïssable ? Resserrerai-je continua-t-elle d'une voix modeste & attendrie, l'argent de cet ami du Luxembourg. Oui, Mademoiselle, répondit Terlieu d'un ton ferme, je vous prie de le lui rendre, & de le remercier de ma part.

Ils alloient continuer ces débats de générosité mutuelle ; lorsqu'on vint avertir que le souper étoit servi. Au moins, Monsieur, dit Rosalie, vous me ferez peut-être la grace de me tenir compagnie ? Très-volontiers, répondit Terlieu, il y a trop à gagner pour moi, & voilà le seul cas où il peut m'être permis de vous montrer que j'entends mes intérêts ;

Digitized by Google

bien entendu cependant que vous aurez moins d'humeur. Je m'y engage, reprit-elle, pourvu que je puisse vous gronder, si vous ne pensez pas à ma fantaisie. Allons promptement manger un morceau, je suis fort impatiente d'apprendre à quoi auront abouti les rêveries de votre promenade. Vous parlerez le premier, après quoi je vous ferai part de mes idées, & nous verrons qui de nous deux aura saisi le meilleur expédient.

Pendant le tems qu'ils furent à table, Rosalie déploya toutes les graces de son esprit pour égayer Terlieu, mais avec la délicatesse dont on doit user avec un cœur fermé à la joie, & avec cette circonspection qui met en défaut la malignité des domestiques. Le dessert servi, elle les renvoya, en leur ordonnant de ne point entrer qu'elle n'eut sonné. Ils eurent beau raisonner entr'eux;

Digitized by Google

l'extérieur de Terlieu, l'accablement où ils le voyoient, & plus que cela encore, la médiocrité très-négligée de son ajustement dérouteront leurs conjectures.

Monsieur, dit alors Rosalie en reprenant la parole, nous voilà seuls, personne ne peut nous entendre; faites-moi part, je vous prie, de ce que vous avez imaginé. Je serai bien charmée si vous me mettez dans le cas de vous applaudir, plus encore si je puis ajouter quelques réflexions utiles à vos projets... Parlez donc de grace.

Eh! que puis-je vous dire, répondit-il, sinon que dans l'état où je suis, il ne m'est pas possible de penser. J'ai eu beau creuser ma tête, il n'en est rien sorti qui ne fut déraisonnable, extravagant, au-dessous du sens commun. Jugez, Mademoiselle, de la misere d'un esprit rétréci par

infortune ; il n'a pu me procurer que la reſſource de m'expatrier en entrant au ſervice de la Compagnie des Indes : qu'en penſez-vous ? Ce parti vous paroit-il ſi ridicule ?

Non, Monſieur, reprit-elle, je vous y exhorterai, même dès que vous m'aurez promis de mettre en uſage l'expédient que je vais vous donner : écoutez-moi attentivement, ne m'interrompez pas, & ſur-tout point de fauſſe d'orgueil. Votre famille, je le ſais, jouit de toutes les diſtinctions que donne l'opulence, & qu'on accorde à celles qui ont bien mérité du Prince & de la patrie. Je conçois qu'elle pourra vous refuſer de nouveau les ſecours que vous êtes en droit d'en exiger ; mais je ne puis penſer qu'elle ſouffrit que vous vous deshonoraſſiez. C'eſt ſur cette délicateſſe que j'établis l'eſpoir dont je me flatte pour vous, & j'oſe croire

que vous arracherez de la vanité de vos parens ce que vos instances ne pourroient obtenir de leur bienveillance. Dès demain, Monsieur, retournez les voir ; qu'ils lisent sur votre front ce que la douleur a de plus attendrissant : priez, pressez, humiliez-vous même, & ne rougissez point d'employer les expressions les plus soumises. Si vous ne les touchez point, s'ils sont impitoyables, osez leur dire avec la fureur dans les yeux, que vous allez prendre un parti si indigne du nom qu'ils portent, que l'opprobre en rejaillira sur eux. Oui, Monsieur, menacez-les... Non, je crois vous connoître, vous n'en aurez jamais la force. Par grace, M. de Terlieu, prenez sur vous de proférer des paroles seules capable d'effrayer vos parens, & d'intéresser en votre faveur, je ne dis pas leur sensibilité, mais du moins leur orgueil.

Digitized by Google

Qu'allez-vous me proposer ? répliqua Terlieu, avec agitation ; vous me faites frémir.

Ne craignez rien, répondit Rosalie, ce n'est qu'une menace dont le but est d'allarmer des gens qui n'auront point encore renoncé à l'honneur, qui conséquemment peut faire un grand effet ; mais dont je serai toujours bien loin de vous conseiller, ni même d'en souffrir l'exécution. Baissez les yeux, ne me regardez point de grace, je ne pourrois mettre au jour mon idée si vous me fixiés. Dès que vous aurez épuisé tout ce que l'éloquence du besoin a de plus pathétique ; dès que vous aurez désespéré d'émouvoir vos indignes parens, osez leur dire que leur barbarie vous détermine à profiter de la sensibilité d'une fille qui a vécu dans le désordre ; que Rosalie plus généreuse qu'eux, ne peut souffrir

qu'un homme comme vous passe ses jours dans la misere ; que Rosalie... Hélas ! elle n'est que trop connue, que Rosalie vous offre de partager sa fortune, & que vous êtes prêt de contracter avec elle un mariage... Je n'acheve point ; ce sera à vous, Monsieur, à finir le tableau, & à y mettre une expression & des couleurs dignes du sujet.

Terlieu alors leva les yeux, & Rosalie y vit un trouble & quelques larmes qu'elle ne fit pas semblant d'appercevoir. Qu'avez-vous, continua-t-elle ? Vos regards m'inquietent, & je crains fort que l'expédient que je viens de vous proposer, ne vous révolte : mais enfin s'il réussissoit, m'en sauriez-vous mauvais gré ? Que risques-vous d'en hazarder l'épreuve ?

Un malheur nouveau qui acheveroit de m'accabler, s'écria Terlieu ;

Digitized by Google

mes cruels parens ne manqueroient point d'attenter à votre liberté, & je ferois la cause & le prétexte d'une barbarie.

Eh ! Monsieur, reprit-elle, courons-en les risques, si cette violence peut rendre votre sort plus heureux. La perte de la liberté n'est point un si grand mal pour quiconque est déterminé à renoncer au monde. D'ailleurs il suffira à ma justification & à la vôtre que l'on sache que ce n'étoit qu'une ruse imaginée pour amener vos parens à la nécessité de vous rendre service ; & comme il sera de l'intérêt de votre honneur de désavouer un bruit aussi ridicule, l'amour qu'on vous connoît pour la vérité ne laissera aucun doute, & nous nous trouverons justifiés tous les deux.

Ah ! Rosalie, Rosalie ! repliqua Terlieu, en soupirant, terminons un entretien dont les suites devien-

Digitized by Google

droient trop à craindre pour moi. Je vous quitte, pénétré d'admiration, & peut-être d'un ſentiment encore plus intéreſſant. Oui, je ferai uſage de vos conſeils, je verrai demain ma famille... Mais hélas ! je ne ſais ſi vous ne me faites point deſirer d'être rebuté de nouveau. Je ne puis dire ce que mon cœur reſſent, mais il vous reſpecte déjà, & vraiſemblablement il ne ſe refuſera pas longtems à ce que la tendreſſe a de plus ſéduiſant.

Monſieur, reprit Roſalie, allez vous repoſer, vous avez beſoin de rafraîchir votre ſang; vous venez de me prouver qu'il eſt un peu échauffé. Je préſume que le ſommeil vous rendra votre raiſon, & qu'à votre réveil, ou vous rirez, ou vous rougirez du petit délire de la veille.

Fort bien, repliqua Terlieu en ſouriant, voilà un agrément de plus dans votre eſprit, & vous entendez

Digitized by Google

supérieurement la raillerie. Oui, Rosalie, je vais me retirer, mais avec la certitude de ne point dormir ; & comptez que si le sommeil me surprend, mon imagination, ou pour mieux dire mon cœur ne sera occupé que de vous.

Terlieu tint parole, il ne ferma point l'œil de la nuit, & cependant il ne la trouva pas longue. Le jour venu, il fut incertain s'il iroit de nouveau importuner sa famille, ou s'il suivroit le penchant d'une passion que le mérite de Rosalie avoit fait naître en son cœur, & que les réflexions, ou peut-être les illusions de la nuit avoient fortifiées. Après avoir combattu quelque tems entre ces deux partis, le soin de sa réputation l'emporta sur un amour que sa raison plus tranquile lui représentoit, malgré lui, sous un point de vue un peu deshonorant. Quelle situation ! l'amour,

Digitized by Google

la pauvreté, désirer d'être aimé, d'être heureux, & n'oser se livrer à des penchans si naturels ? Partez, Terlieu, vous avez promis, & votre honneur exige que vous fassiez du moins encore une démarche avant de songer au cœur de Rosalie.

La fortune ne le servit jamais mieux qu'en lui faisant essuyer des dédains nouveaux de la part de sa famille. Les prieres, les instances, les supplications qu'il eut le courage d'employer, ne lui attirerent que des rebuts, que des outrages. Ses parens imputerent à sa bassesse les larmes qu'il versa. Outré, désespéré, il mit en œuvre sa derniere ressource ; il leur peignit avec les couleurs les plus effrayantes, l'alliance dont il les menaça de souiller leur nom. Ce tableau ne fit qu'ajouter au mépris dont ils l'accablerent ; l'un d'eux en parlant au nom de tous, &

Digitized by Google

sans être désavoué par un seul, eut la lâcheté de lui dire : eh ! Monsieur, concluez ; que nous importe la femme que vous prendrez, pourvu qu'elle nous débarasse de votre vue & de vos importunités. Au reste nous vous désavouons dès ce jour pour parent, & si vous avez le front d'oser dire que vous nous appartenez, nous saurons réprimer votre insolence.

Et moi, Messieurs, répliqua fièrement Terlieu, je le publierai partout, non pas que je tienne à honneur d'être votre plus proche parent, mais afin que personne n'ignore que vous êtes plus indignes que moi-même du sang qui coule dans nos veines ; que si je suis réduit à le deshonorer, ce sont vos duretés qui m'y ont forcé. Adieu, Messieurs, & pour toujours.

Terlieu courut promptement répandre dans le sein de la généreuse

Rosalie les horreurs qu'il venoit d'entendre. C'en est fait, s'écria-t-il en entrant, je n'ai que vous au monde; vous me tenez lieu d'amis, de parens, de famille. Oui, Rosalie, continua-t-il en tombant à ses genoux, c'est à vous seule que je veux appartenir, de vous seule que je veux dépendre, & votre cœur est le seul bien que j'ambitionne. Soyez, je vous conjure, magnanime au point de croire que ce n'est pas l'extrémité où je me trouve qui me fait désirer le bonheur de vous plaire : comptez qu'un motif aussi bas est trop au-dessous de ce que vous m'inspirez, & d'un cœur comme le mien.

Eh ! vous ne méritez pas que je vous écoute, lui répondit Rosalie, si vous me croyez capable d'un tel soupçon. Levez-vous, Monsieur, on pourroit vous surprendre dans une attitude qu'il ne me convient plus de souffrir;

Digitized by Google

souffrir ; on croiroit que je la tolere, & elle feroit douter de la sincérité du parti que j'ai pris de renoncer à mes égaremens... Je voudrois, répliqua Terlieu en l'interrompant, avoir mille témoins de l'hommage que je vous rends, & je suis sûr qu'il n'en seroit pas un qui n'y applaudît, si je l'instruisois de la force des raisons qui me l'arrachent, & des vertus que j'honore en vous.

J'avois espéré, reprit-elle, que le sommeil auroit dissipé le vertige qui vous troubloit hier au soir. Je suis fâchée & presque irritée que ce mal vous tourmente encore. Par grace, daignez en guérir. Il seroit honteux que vous n'en eussiez point le courage. Oui, Monsieur, j'aspire à votre estime, & non pas à votre cœur, & je ne pourrois me dispenser de renoncer à l'une, si vous vous obstiniez à m'offrir l'autre.

Digitized by Google

Et moi, répondit tendrement Terlieu, je veux les acquérir toutes deux. Ne ſéparons point deux ſentimens qui ne peuvent ſubſiſter l'un ſans l'autre : leur réunion fera votre bonheur & le mien. Ah ! Roſalie ! nous ſommes dignes de le goûter longtems, ſi nous ſommes capables de les concilier.

Belles ſpéculations, repliqua-t-elle, qui prouvent bien que vous m'aimez, mais qui ne me raſſurent point ſur la crainte de l'avenir ! je le dis ſans rougir, j'ai entendu tant de fois de ces propos, tant de femmes en ont été les victimes, qu'il eſt téméraire d'y ajouter foi. Dans l'emportement de la paſſion, les promeſſes ne coûtent rien, on ne croit pas même pouvoir y manquer ; & puiſque les mépris, les dégoûts ſe font ſentir dans les mariages aſſortis par l'égalité des conditions, & par la pu-

Digitized by Google

rité réciproque des mœurs, que ne dois-je point redouter de l'union que vous me proposez ? Vous en rougiriez bientôt vous-même, la haine succéderoit au repentir, & je tarderois peu à succomber sous le poids de l'honneur que vous m'auriez fait. Croyez-moi, Monsieur, ne nous exposons point à des peines inévitables. Qu'il nous suffise que l'on sache que Terlieu, pénétré de reconnoissance pour Rosalie, lui a offert une main qu'elle a eu le respect de ne point accepter. Un trait de cette nature nous sera bien plus glorieux, qu'une témérité qui peut faire mon malheur en vous couvrant de honte. Que mon refus, je vous prie, ne vous afflige point. Laissez-moi jouir d'une sensibilité plus noble mille fois que le retour que vous pourriez espérer de la foiblesse de mon cœur. Souffrez que je me tienne au bonheur

Digitized by Google

de vous obliger, & comptez qu'il me ſera bien plus doux de le faire par ſentiment que par devoir.

Non, Roſalie, reprit Terlieu, votre refus entraîne néceſſairement le mien. Le titre d'époux peut ſeul me faire accepter vos bontés. Vos craintes ſur l'avenir m'outragent. ah! bien loin de m'aimer, vous ne m'eſtimez pas; la pitié eſt le ſeul ſentiment qui vous parle en ma faveur. Adieu, je vous quitte plus malheureux encore, que lorſque j'ai commencé à vous connoître; j'avois un déſeſpoir de moins dans le cœur.

Terlieu ſe leva en fixant tendrement Roſalie, fit un ſoupir en couvrant ſon viſage de ſes mains, & alla ſe jetter dans ſa petite chambre. Il n'y fut pas longtems. Roſalie le cœur ſerré de la douleur la plus vive, ſonna pour avoir du ſecours. Elle en avoit un beſoin réel. Sa femme de

Digitized by Google

chambre la trouva dans un étouffement affreux & ſans connoiſſance. Elle donna un peu de jour à ſa reſpiration, elle la traîna de ſon mieux ſur une ducheſſe ; & après l'avoir queſtionnée à pluſieurs repriſes, elle n'en put tirer que ces paroles : Ah ! Terlieu, Terlieu ! cette exclamation quoiqu'inconcevable pour elle, la détermina à l'aller prier de venir voir Roſalie. Il entre, la trouve pâle, les yeux éteints ; & preſque auſſi foible qu'elle, il tombe à ſes genoux ; il prend une de ſes mains qu'il baigne de ſes larmes : elle entr'ouvre un œil languiſſant, & d'une voix qui expiroit ſur ſes levres : Voilà, dit-elle, l'état où me réduiſent la dureté de vos refus, & les aveux d'une paſſion qu'il eſt honteux pour vous de reſſentir. Monſieur, continua-t-elle, ne me voyez plus, & ſi vous prenez quelque intérêt à mon repos, à

Digitized by Google

ma ſanté, ne vous obſtinez plus à me refuſer la ſatisfaction ſecrette que j'exige de vous. Dans huit jours je ne ſerai plus à Paris ; & puiſqu'il eſt indiſpenſable que nous nous ſéparions, laiſſez-moi acquérir le droit de m'informer de l'état de vos affaires, laiſſez-moi enfin acheter l'honneur d'être dans votre ſouvenir.

Si l'état où je vous vois, répliqua Terlieu, m'accabloit moins, je vous le dis, Roſalie, je ne pourrois peut-être me contenir. Quoi ! vous avez la cruauté de m'annoncer qu'il faut que je renonce au ſeul bien qui me reſte ? Dans huit jours je ne vous verrai plus ! non il n'eſt pas poſſible que je ceſſe de vous voir : quelque retraite que vous choiſiſſiez, je ſaurai vous y découvrir, je ſaurai y porter un amour que vous vous laſſerez peut-être de rebuter. La voilà, dirai-je, cette Roſalie, cet aſſem-

Digitized by Google

blage respectable de grandeur, de foiblesse ! hélas ! elle ne m'a pas jugé digne de l'accompagner & de la guider dans le sentier de la vertu ; elle ne m'a pas jugé digne de vivre heureusement & vertueusement avec elle Me sera-t-il permis au moins, continua-t-il, d'un ton passionné, & en reprenant une main qu'on n'eut pas la force de retirer, de jouir, pendant le peu de tems que vous resterez à Paris, du bonheur de vous voir ? ce sera, n'en doutez point, les seuls beaux jours de ma vie. Il ne tiendroit qu'à vous d'en prolonger le cours & la félicité ; mais vous l'avez décidé, & vous voulez que je vive éternellement malheureux.

Retirez-vous, dit Rosalie à sa femme de chambre, je me sens mieux, & soyez discrette, je vous prie. Comment, Monsieur, continua-t-elle, vous voulez tout obtenir,

Digitized by Google

& vous n'accordez rien ? Oui, vous ſerez le maître de me voir, & vous ſaurez le nom du lieu où je vais fixer mon ſéjour ; mais c'eſt à une condition ; & s'il eſt vrai que vous m'aimez, je veux me prévaloir de l'aſcendant qu'une maîtreſſe eſt en droit de prendre ſur ſon amant. Vous allez me traiter de biſarre, d'opiniâtre : eh ! dites-moi, Monſieur, qui de nous deux l'eſt davantage ? Je ſuis laſſe de prier, il eſt tems que je commande. Ce ton vous paroît ſingulier, je conviens qu'il tient un peu du dépit : je l'avoue, ceci commence à me fatiguer, à me tourmenter. Finiſſons par un mot ſans réplique : voilà ma bourſe ; ce qu'il vous plaira d'y prendre déterminera en proportion la confiance que vous voulez que j'aye en vous, l'eſtime que je dois faire de votre perſonne, & le degré de votre amour pour moi.

Digitized by Google

Je la prends toute entiere, s'écria Terlieu en la saisissant des deux mains. Et moi, reprit Rosalie, je vous embrasse. Oui, mon cher Terlieu, vous m'aimez, j'ai triomphé de votre orgueil. Ne prenez point cette saillie pour un emportement de tendresse, elle est née dans la joie involontaire de mon ame, & non pas dans les transports d'une passion insensée.

Terlieu se retira le cœur transporté de joie & de la plus flatteuse espérance : & Rosalie charmée d'être parvenue à contenter son inclination bienfaisante, s'occupa une partie de la nuit du dessein de sa retraite, & des mesures nécessaires à son départ. Le lendemain elle sortit sur les neuf heures du matin pour aller conclure l'acquisition d'une terre. Elle dîna & soupa avec Terlieu ; elle affecta pendant toute la journée une

Digitized by Google

satisfaction & une gaieté qui ne laissèrent à son amant aucun soupçon du dessein qu'elle avoit pris de partir à la pointe du jour. Quelle accablante nouvelle pour Terlieu, lorsqu'il apprit le départ de Rosalie ! il faut avoir aimé pour bien sentir l'état d'un cœur qui est privé de l'objet qu'il adore. Tous les maux rassemblez ne sont rien en comparaison. C'est la secousse la plus violente que l'ame puisse recevoir, & c'est la derniere épreuve de la fermeté humaine. Terlieu abattu & presque stupide, alloit succomber sous le poids de sa douleur, lorsqu'il lui fut remis un billet de la part de Rosalie. Hélas ! il ne fit qu'ajouter à ses tourmens. Il l'ouvre en frémissant, & lit :

» Monsieur, renfermons-nous, » je vous prie, dans les bornes d'une » pure amitié. J'ai du fuir, & c'est » l'estime que je vous dois qui a pré-

Digitized by Google

» cipité mon départ. Vous me serez » toujours cher, vous recevrez de » mes nouvelles ; je ne suis point » faite pour oublier un homme de » votre mérite. Encore une fois te- » nons-nous-en aux engagemens de la » plus inviolable amitié, c'est le seul » sentiment qui puisse nous conve- » nir, & c'est celui qui me fait pren- » dre la qualité de votre meilleure » amie »,

ROSALIE.

Ah ! cruelle, s'écria Terlieu ! vous fuyez, vous m'abandonnez ! & vous ne me laissez pour ressource que les offres d'une froide & triste amitié ! non, Rosalie, elle ne peut suffire à mon cœur. Mais que dis-je ? Hélas ! vous ne m'aimez point. Cette tranquillité, cette joie dont vous jouissiez hier à mes yeux, ne me prouvent que trop que je vous suis indif-

Digitized by Google

férent. Que j'étois crédule ! que j'étois aveugle de les interpréter en ma faveur ! Amant trop préſomptueux, je les ai priſes pour des marques de la ſatisfaction que vous reſſentiez d'être sûre de mon cœur. Quel étrange compoſé que votre caractère ! vous avez l'ame généreuſe, noble ; des vertus réelles me forcent à vous admirer, je ne puis réſiſter à l'impreſſion qu'elles font ſur moi ; elles y font naître la paſſion la plus tendre, la plus reſpectable ; je crois recevoir des mains de votre amour les bienfaits dont vous me comblez, & vous partez ! j'ignore où vous êtes ! Dieu ! ſe peut-il qu'un cœur qui m'a paru auſſi franc, auſſi ſincere, ait pu être capable d'une diſſimulation auſſi réfléchie, auſſi perfide. Vous partez !... & vous ne me laiſſez que le repentir & la honte d'avoir ſuccombé aux inſtances de votre indi-

Digitized by Google

gne générosité. Oui, je saurai vous découvrir, je saurai répandre à vos pieds ce que contient cette bourse insultante... je saurai mourir à vos yeux.

Il s'habille à la hâte, il alloit sortir, lorsqu'on vint frapper à sa porte. Il ouvre, il voit un homme qui lui demande s'il n'a pas l'honneur de parler à M. de Terlieu. C'est moi-même, répondit-il sèchement; mais pardon, Monsieur, je n'ai pas le tems de vous entendre. Monsieur, répliqua l'inconnu, je ne vous importunerai pas longtems; je n'ai besoin que de votre signature: vous avez acquis une terre, en voici le contrat de vente, & il est nécessaire que votre nom, signé devant moi, en constate la validité. Que voulez-vous dire, reprit Terlieu? Ou vous êtes fou, ou je rêve. Monsieur, dit l'inconnu, je suis Notaire; il n'y a

Digitized by Google

gueres de fous dans ma profession. Je vous proteste que vous êtes très-éveillé, & qu'un acte de ma façon n'a point du tout l'air d'un rêve. Ah! Rosalie, s'écria Terlieu, c'est elle-même; je ne puis m'y résoudre; remportez votre acte, & dites-moi seulement où est située cette terre. — C'est précisément ce qui m'est défendu, & vous ne pourrez en être instruit qu'après avoir signé. Allons donc, reprit Terlieu, en versant un torrent de larmes, donnez cette plume. Voilà qui est à merveille, dit le Notaire, & voici une expédition de l'acte. Vous pouvez en aller prendre possession quand vous le jugerez à propos. Adieu, Monsieur, reprit Terlieu en le reconduisant, je ne tarderai gueres à m'y rendre.

Son premier soin fut de chercher dans l'acte qui venoit de lui être remis le nom de la province & du lieu

Digitized by Google

dont Rosalie avoit pris le chemin ; il alla tout de suite prendre des chevaux de poste. Qu'ils alloient lentement selon lui ! Après avoir couru pendant trente-six heures sans prendre aucun repos, il arriva presqu'en même tems que Rosalie. Quoi, c'est vous ? lui dit-elle en souriant, que venez-vous faire ici ? Vous rendre hommage de ma terre, répondit-il, en lui baisant la main, en prendre possession, & épouser mon amie. Je ne vous attendois pas sitôt, reprit-elle, & j'espérois que vous me laisseriez le tems de rendre ce séjour plus digne de vous recevoir. Eh ! que lui manque-t-il pour me plaire, pour m'y fixer, repliqua-t-il ; vous y êtes, je n'y vois & je n'y verrai jamais que ma chere Rosalie. J'ai de l'inclination à vous croire, lui dit-elle, en le regardant tendrement, & mon cœur, je le sens, auroit de

Digitized by Google

la peine à ſe refuſer à ce que vous lui inſpirez ; il eſt prêt à ſe rendre à vos deſirs ; mais encore une fois, mon cher Terlieu, interrogez le vôtre, ou pour mieux dire, écoutez les conſeils de votre raiſon. Ne pouvons-nous vivre ſous les loix de l'amitié ? Et ne craignez-vous point que celles de l'hymen n'en troublent la pureté, n'en appeſantiſſent le joug ? Et cette terre, repliqua-t-il, peut-elle m'appartenir, ſi je n'acquiers votre main ? D'ailleurs y ſongez-vous, Roſalie ? Je vivrois avec vous, & je n'aurois d'autre titre pour jouir de ce bonheur que celui de l'amitié ? Penſez-vous que la médiſance nous épargnât ? En vain nous vivrions dans l'innocence ; la calomnie, cette ennemie irréconciliable des mœurs les plus chaſtes, ne tarderoit pas à ſouiller la pureté de notre amitié, & elle y ſuppoſe-

Digitized by Google

roit des liens qui nous deshonoreroient. Mais enfin, reprit Rosalie, à quels propos, à quelles indignes conjectures ne vous exposez-vous point ? On dira que Terlieu n'ayant pu soutenir le poids de son infortune, a mieux aimé rechercher la main de Rosalie, que de languir dans une honorable pauvreté. Vains discours, s'écria Terlieu, qui ne peuvent m'allarmer ! venez, répondrai-je à la malignité, à l'orgueil, venez si vous êtes capables d'une légitime admiration, reconnoître en Rosalie un cœur plus noble, une ame plus pure que les vôtres. Vous n'avez que l'écorce des vertus, ou vous ne les pratiquez que par ostentation ; & Rosalie en avouant ses égaremens, a la force d'y renoncer, & les épure par le repentir, par la bienfaisance. Apprenez, vils esclaves de la vanité, que la plus sage des bienséances est

Digitized by Google

de s'unir avec un cœur qu'on eſt sûr d'eſtimer, & que le lien d'une reconnoiſſance mutuelle eſt le ſeul qui puiſſe éterniſer l'amour. Je ne réſiſte plus, reprit Roſalie, je me rends à la juſteſſe de vos raiſons, & plus encore à la confiance que la bonté, que la nobleſſe de votre cœur ne ceſſent de répandre dans le mien : le don que je vous ferai de ma main n'approchera jamais du retour que j'en eſpere.

Terlieu & Roſalie allerent ſe jurer une fidélité inviolable aux pieds des Autels, où au défaut des parens, tous les pauvres des environs leur ſervirent de témoins, de famille, & en quelque façon de convives, puiſqu'ils partagerent la joie des deux époux à une table abondante qui leur fut ſervie. Terlieu & Roſalie goûtent depuis longtems les délices d'une flamme ſincere. Leur

Digitized by Google

maiſon eſt le ſéjour des vertus. Ils en ſont les modeles. On les cite avec éloge, on les montre avec admiration, on ſe fait honneur de les voir, on les écoute avec reſpect, & comme partout ailleurs, preſque perſonne n'a le courage de les imiter.

Digitized by Google

MEMOIRES.

DE MADAME DE ***

Ecrits par elle-même.

DANS ma tendre jeuneſſe je perdis une mere qui m'aimoit infiniment, & qui avoit, dit-on, beaucoup d'eſprit & de mérite. Je ſentis très-vivement cette perte, d'autant plus qu'il s'en falloit bien que mon pere pût & voulut la réparer. Doux, agréable & complaiſant avec ſes amis, il étoit avec ſes enfans d'une humeur dure & chagrine. Comme j'étois l'aînée, tout le poids des affaires domeſtiques tomba ſur moi: j'aimois la liberté & les plaiſirs, je m'en vis privée tout-à-coup, & dans un âge où l'on y eſt le plus ſenſible. Mes freres fuyoient la préſence de

Digitized by Google

mon pere, qui ne les voyoit que pour les gronder. Je reſtois ſeule avec lui, & il me falloit ſupporter ſes reproches & ſes plaintes éternelles. Tout cela me rendoit difficile la pratique de mes devoirs, me faiſoit haïr la maiſon paternelle, & redoubloit mes regrets ſur la mort d'une mere que je pleure encore. Dans la ſuite mon pere ſentant que ſes manieres m'éloignoient de lui, voulut ſe rapprocher de moi; mais l'impreſſion que ſes mauvais traitemens avoient faite, étoit trop forte pour pouvoir être aiſément effacée. Quelques efforts que je fiſſe pour lui témoigner de la conſidération & de la tendreſſe, j'avois de la peine à vaincre ma répugnance. Je ſentis alors combien il eſt important de ſe faire aimer de bonne heure de ſes enfans, dont l'affection nous eſt plus néceſſaire que celle des étrangers, que

Digitized by Google

l'on cultive ordinairement avec plus de ſoin ; mais que l'on perd aiſément, & dont on peut ſe paſſer.

Peres cruels, vos droits ne ſont-ils pas les nôtres ?
Et nos devoirs ſont-ils plus ſacrés que les vôtres ?

Un autre malheur que j'ai eſſuyé, c'eſt d'avoir été abandonnée trop tôt à moi-même. Mes défauts ont augmenté avec les années, parce que je n'avois perſonne qui fût à portée & capable de me corriger. Mon pere ne connoiſſoit ni mes foibleſſes, ni, ſi je l'oſe dire, mes vertus ; il ne s'étoit jamais appliqué à les étudier. Ses leçons d'ailleurs n'étoient pas propres à m'inſtruire, parce qu'il les donnoit de ſi mauvaiſe grace, & preſque toujours en grondant : il me connoiſſoit ſi peu, que lorſqu'on lui diſoit que j'avois de l'eſprit & quel-

Digitized by Google

ques agrémens, il ne pouvoit le croire; peut-être n'avoit-il pas tort; il s'en falloit bien que nous fussions avec lui ce que nous étions, mes freres & moi, avec nos amis, ou des personnes familieres. Notre caractère se développoit librement en leur présence, au lieu que celle de notre pere nous rendoit timides & déconcertés; un silence glacé étoit tout ce qu'il pouvoit obtenir de nous.

On vient de voir que je suis née avec un cœur très-sensible, & assez de goût pour une volupté délicate. Avec ces dispositions, la situation où j'étois ne m'accommodoit nullement, & ne pouvoit convenir ni à mon humeur, ni à mon penchant. Essuyer sans cesse des contradictions; toujours occupée, ou à excuser mes freres, ou à me justifier moi-même; quel état! J'ai aimé, dès mon enfance, la lecture: mon pere me faisoit un

Digitized by Google

crime de ce plaisir innocent ; il falloit me livrer à mille petits détails de ménage, qui renaissoient continuellement, & qui me devinrent très-onéreux, parce qu'on les regardoit comme une obligation indispensable, & que rien ne les adoucissoit. Je me regardois comme étant en esclavage, & je desirois ardemment d'en sortir.

Le moyen le plus honnête pour obtenir ma liberté, étoit le mariage ; mais il n'étoit pas aisé d'y faire consentir mon pere, à qui mes soins étoient nécessaires, & qui auroit été bien fâché de s'en voir privé. Eloigner sa fille & payer une dot, étoient deux choses qui n'étoient pas de son goût. Mais de qui ne vient-on pas à bout quand on le veut absolument ! j'étois résolue à choisir un époux ; & comme on pénétra mes intentions, je ne manquai pas d'aspirans à l'hymenée. Leur nombre me rendit

Digitized by Google

rendit plus difficile. J'ai toujours pensé qu'on ne pouvoit être trop délicate sur un état qui doit faire le bonheur ou le malheur de notre vie. Un jeune adolescent se mit sur les rangs ; c'étoit une espèce de petit-maître, qui étoit la moitié du tems à sa toilette : un petit colifichet assez aimable pour plaire, pas assez solide pour être estimé, ou pour faire mon bonheur : il eut pour successeur un homme d'un âge mûr ; mais qui étoit toujours monté sur un ton avantageux : son imagination étoit aussi pesante que ses discours étoient froids & insipides ; il étoit trop grave pour être aimable. Je me déterminai enfin, je crus qu'un époux, quelque mauvais qu'il fût, seroit plus traitable que mon pere, que je me plierois à son humeur, ou que je l'amenerois peu-à-peu à la mienne ; étant d'ailleurs résolue de bien vivre avec lui, & n'attendant

Digitized by Google

pas des autres une perfection que nous n'avons pas nous-mêmes.

Mon embarras n'étoit pas de trouver quelqu'un qui me plut ; je voyois depuis quelque tems un jeune homme qui me convenoit assez, & à qui je convenois encore mieux, s'il falloit en croire ses yeux & ses discours. Il me sembloit que j'aurois été heureuse avec lui ; car l'on croit facilement ce que l'amour inspire ; mais pour nous unir nous avions à surmonter de grands obstacles. Son pere étoit aussi entêté de l'ancienneté de sa noblesse, que le mien étoit attaché à son argent. Il est vrai que mon pere se disoit gentilhomme, parce qu'il avoit acheté une terre noble, mais il n'en étoit pas moins roturier aux yeux de M. de Lery ; c'est le nom du pere de mon amant. Cependant j'aimois & j'étois aimée, nous ne nous voyions qu'en secret & à la dé-

Digitized by Google

tobée, ce qui augmentoit notre amour. Ce qui m'arriva bientôt après, témoigne assez à quel excès monta sa témérité, & quelle étoit ma foiblesse.

Il est comme à la vie, un terme à la vertu.

Il me surprit un jour endormie sur un sopha; & trahie par ma femme de chambre qu'il avoit gagnée, je me trouvai entre ses bras lorsque je l'attendois le moins. Je n'eus pas la force de lui résister; mais je lui marquai ensuite l'indignation de sa témérité par les reproches les plus vifs, & le regret de ma foiblesse par un torrent de larmes. Je ne pouvois en verser avec trop d'abondance. Ce fatal moment a causé tout le malheur de ma vie. Je devins enceinte, & je ne savois à qui confier ma douleur. Je tremblois que mon pere ne s'apperçut de mon état; il me sembloit que

Digitized by Google

tous ceux qui me voyoient me reprochoient ma faute. Elle me rendoit mon amant plus cher & plus néceſſaire ; lui ſeul pouvoit la couvrir ; mais comme il arrive aſſez ordinairement, ſon ardeur s'étoit refroidie. Cependant la bonne foi, un reſte de tendreſſe & une promeſſe autentique qu'il m'avoit faite de m'épouſer, le retenoient. Il voulut bien me permettre de faire mes derniers efforts pour gagner mon pere & le ſien. Dans ce cruel embarras, je priai un ami de mon pere, homme ſage, & qui m'aimoit comme ſa fille, de le déterminer à me donner en mariage à M. de Lery, dont la naiſſance nous faiſoit honneur ; j'eus même le courage, en me jettant à ſes pieds, d'apprendre à cet ami ma ſituation & mon affreux ſecret ; il m'embraſſa en me relevant, & me dit que malgré ma faute, il ne pouvoit s'empê-

Digitized by Google

cher de me chérir, ayant tous les traits de ma mere, qui étoit sa parente, & qu'il avoit beaucoup estimée. Il me promit qu'il ne négligeroit rien pour terminer notre affaire à ma satisfaction. Sur le champ il fut voir mon pere, & lui parla de moi comme par occasion & sans dessein; il lui vanta exprès mes soins & mon attention. Mon pere qui vouloit qu'on crut qu'il faisoit tout par lui-même, lui dit qu'il se passeroit bien de moi. M. d'Essin (c'est le nom de cet ami) ne laissa pas échapper cette ouverture: il lui répliqua que puisque mes services lui étoient si peu nécessaires, il ne devoit pas s'opposer plus longtems à un établissement avantageux qui se présentoit aujourd'hui, & qui pouvoit échaper demain. Il le prit de tant de côtés, & dans un moment si favorable qu'il le gagna.

Digitized by Google

Je craignis qu'il ne fut plus difficile de vaincre la réſiſtance du pere de M. de Lery, mais je me trompai; il trouva heureuſement dans *Morery* un nom ſemblable au nôtre, dont la généalogie & la nobleſſe remontoient fort haut. Cettte découverte le décida en notre faveur, marqua même plus d'empreſſement que ſon fils pour notre alliance.

Enfin mon époux me donna la main d'aſſez bonne grace. Dès-là aurois-je pu prévenir que ce jour, que j'enviſageois comme le plus heureux de ma vie, devoit être le plus malheureux? A peine la cérémonie étoit-elle finie que mon époux me fit entrer dans ſon cabinet, & m'adreſſa ces terribles paroles, qui ſeront toujours préſentes à mon eſprit.

» Madame, vous êtes aujourd'hui » ma femme, & je vais me ſéparer » de vous pour jamais. Avant de le

Digitized by Google

» faire, j'ai voulu vous tirer de l'eſ-
» clavage où vous étiez chez votre
» pere, & aſſurer le ſort de l'enfant
» que vous portez dans votre ſein.
» Mais je ne ſaurois vivre avec vous
» après ce qui s'eſt paſſé; je crain-
» drois toujours que vous n'euſſiez
» pour un autre la même foibleſſe
» que vous avez eue pour moi: je
» me connois, & je ne ſaurois gué-
» rir mes ſoupçons & ma jalouſie.
» Vous ne pouvez échaper à ma fu-
» reur que par ma fuite. Adieu, ſoyez
» heureuſe ſi vous le pouvez ». Eh!
puis-je l'être ſans vous? m'écriai-je,
tranſportée de douleur & faiſant tous
mes efforts pour le retenir. Mais il
s'arracha de mes bras, & monta à
cheval en ma préſence. Je tombai
évanouie, & l'on eut bien de la pei-
ne à me rendre la connoiſſance; heu-
reuſe ſi je l'euſſe perdue avec la vie!
elle ne fut plus enſuite qu'un tiſſu

Digitized by Google

d'infortunes. J'accouchai d'un fils qui fut le compagnon & l'héritier de mes disgraces. Le pere de mon époux mourut, & donna tout son bien à ses autres enfans. La maison de mon pere m'étoit devenue odieuse ; & comme les malheureux ont toujours tort, je n'osois me présenter devant lui.

Je vêcus ainsi plusieurs années dans l'amertume. La nécessité me contraignit d'entrer en qualité de femme de chambre chez Madame de Neuillant. Son mari avoit besoin d'un page, & mon fils à qui j'avois donné une bonne éducation, en lui cachant sa naissance, entra chez lui ; on me fit regarder cette place comme une faveur. Il m'étoit bien doux en effet, d'avoir mon fils auprès de moi, & à portée de recevoir mes conseils. J'eus soin de déguiser mon nom, qui étoit même un secret pour lui ; l'abaisse-

Digitized by Google

ment où nous étions lui & moi ne nous permettoit pas de le porter, & il n'avoit que trop de diſpoſitions à l'orgueil. Je lui diſois ſouvent : *Mon fils, rien n'eſt moins aſſorti qu'un cœur haut avec une fortune baſſe ; ſoyez modeſte par inclination & par devoir.* J'étois bien obligée de l'être moi-même ; il falloit ſacrifier tous mes goûts à mon devoir, & plier ſans ceſſe ma volonté à celle d'autrui.

M. de Neuillant avoit une fille parfaitement belle, dont mon fils devint paſſionnément amoureux. Je ne m'en apperçus que lorſqu'il n'étoit plus tems d'y remédier. Je lui repréſentai que ſon amour ne pouvoit avoir que des ſuites funeſtes ; que la diſproportion de ſa fortune avec celle de Mademoiſelle de Neuillant ne lui permettoit pas de ſe flatter de pouvoir jamais l'obtenir ; qu'étant dans la maiſon de M. de Neuillant en qua-

Digitized by Google

lité de Page, c'étoit manquer à la fidélité qu'il lui devoit, que de faire sa cour à sa fille ; que lors même qu'elle auroit la foiblesse de l'écouter, l'honneur l'engageoit à éteindre une passion que la probité condamnoit. Mon fils convenoit de tout. La considération le frappoit, mais la vue de Mademoiselle de Neuillant étoit plus forte que ces réflexions & lui faisoit tout oublier. Lorsque je la vois, me disoit-il, j'oublie également & ce que je suis, & ce qu'elle est ; je me souviens seulement qu'elle est belle & que je l'aime. Je soupçonnai que Mademoiselle de Neuillant l'aimoit réciproquement, & ma conjecture se trouva vraie. Quand elle le voyoit, elle le regardoit avec attention, elle le distinguoit des autres domestiques dans les ordres qu'elle leur donnoit, elle ne s'adressoit qu'à lui, & se plaisoit à lui par-

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

ler. On lisoit même sur son visage la joie qu'elle avoit de l'entretenir, & le chagrin qu'il lui causoit quand il disoit quelques politesses ou à sa fille de chambre qui étoit aimable, ou aux dames du voisinage, car nous étions à la campagne, qui rapproche les conditions & semble autoriser une sorte de familiarité. La jeunesse même de mon fils, & si je l'ose dire, son esprit & sa bonne mine faisoient qu'on lui pardonnoit aisément une liberté dont il n'abusoit pas.

Un événement que j'avois prévu, le jetta dans le désespoir. Mademoiselle de Neuillant fut demandée en mariage par un Gentilhomme qu'on disoit extrêmement riche, & qui se faisoit appeller le Comte de Terigny. Madame de Neuillant aimoit l'argent; & comme elle avoit du génie, elle gouvernoit son mari qui aimoit le repos & les plaisirs; homme d'ail-

Digitized by Google

leurs très-aimable, & qui oublia qu'il n'étoit plus jeune, parce que rien ne l'en faiſoit reſſouvenir. Il ne tint pas à lui de rendre ma condition meilleure ; mais pour cela il falloit l'écouter, & je m'étois trouvée trop mal de l'amour pour ne lui pas impoſer ſilence. M. de Neuillant laiſſoit donc faire à ſa femme ce qu'elle vouloit, & elle réſolut le mariage de ſa fille avec le Comte de Terigny qui auroit été ſon pere ; car il avoit bien quarante ans, & la fille en avoit à peine dix-ſept. Cette alliance lui déplaiſoit beaucoup ; mais il falloit obéir à une mere impérieuſe, qui l'avoit accoutumée à la ſoumiſſion. Le jour fut pris pour la cérémonie. Mon fils étoit accablé de douleur, & ne cherchoit que le moment de ſe jetter aux pieds de Mademoiſelle de Neuillant pour lui dire les derniers adieux ; car il vouloit

Digitized by Google

quitter sa maison & la France avant son mariage. Il rencontra Mademoiselle de Neuillant dans un cabinet du jardin ; & comme il embrassoit ses genoux, M. de Terigny arrive. Surpris d'une telle témérité dans un Page, il le menace de lui faire donner des coups de canne ou les étrivieres. Le Page outré de se voir traiter de la sorte en présence de sa Maîtresse, répondit avec insolence à M. de Terigny, qui lui donna un soufflet. Mon fils n'ayant point d'épée pour se venger de cet affront, resta muet & comme insensible. Mademoiselle de Neuillant versoit un torrent de larmes, & regardoit tantôt mon fils avec tendresse, comme pour le consoler, & tantôt M. de Terigny avec une indignation mêlée de colere. Mon fils ne resta pas longtems dans cet état d'étonnement & de suspension : *attends-moi*, dit-il à son enne-

Digitized by Google

mi, *tu m'as attaqué, désarmé & sans pouvoir me défendre; mais je vais laver dans ton sang l'injure que tu viens de me faire, & la violence que tu fais à Mademoiselle de Neuillant.* Il sortit en prononçant ces paroles, & courut chercher son épée. Sa chambre joignoit la mienne. Je le vis emporté par la vengeance, & ne se possédant plus. Je voulus envain le retenir; il me repoussa, ferma ma chambre à la clef pour m'empêcher de le suivre, & vola l'épée à la main pour joindre son adversaire. M. de Terigny le vit venir, sans s'émouvoir, & paroissoit même s'attendrir en voyant son désespoir. Il fit ce qu'il put pour le calmer; mais il fut forcé de mettre l'épée à la main pour se défendre: il sembloit vouloir le ménager & respecter sa jeunesse; mais mon fils qui ne consultoit que son désespoir, le perça à la cuisse, malgré Mademoiselle de Neuillant qui s'étoit mise en-

Digitized by Google

tre deux pour les séparer. J'entendis ses cris & le bruit des épées, de ma fenêtre qui étoit basse & donnoit dans le jardin. J'y sautai, & je vis... Quel spectacle ! Mademoiselle de Neuillant évanouie à côté de mon fils, qui l'embrassoit d'une main, & qui tâchoit de l'autre d'arrêter le sang de la blessure de M. de Terigny, qu'il mouilloit de ses larmes en faisant ses efforts pour le rappeller à la vie. A cet aspect je fus saisie d'horreur ; mais que devins-je quand je reconnus les traits de mon époux M. de Lery, dans ceux de M. de Terigny ! Je succombai à ma douleur ; la pâleur de la mort couvrit mon visage, & je demeurai immobile ; mais bientôt une sueur froide m'ôta la respiration & la connoissance. Mon fils, loin de se sauver, appella du secours de tous côtés. On vint à ses cris, on trouva deux femmes mourantes, M. de Lery

Digitized by Google

donnant à peine quelques ſignes de vie, & mon fils qui demandoit la mort. M. & Madame de Neuillant eurent ſoin de nous ; & comme ils aimoient mon fils, ils le ſauverent malgré lui de ſon déſeſpoir, & le firent cacher en attendant les ſuites de cette affaire. La bleſſure de M. de Terigny ne fut pas trouvée mortelle ; mais comme il avoit perdu beaucoup de ſang, ſa foibleſſe étoit extrême, & il avoit beſoin de repos. Cette nouvelle me raſſura, & me détermina à faire confidence de mon hiſtoire à M. & à Madame de Neuillant. Ils me conſolerent & me dirent qu'ils me conſeilloient de profiter de l'état où étoit M. de Lery, pour prendre ſoin de lui, & rallumer ſa tendreſſe ; qu'ils verroient avec plaiſir le rétabliſſement de nôtre union, & qu'ils tâcheroient d'y contribuer. Je ne quittai donc plus M. de Lery ni jour

Digitized by Google

ni nuit. Mon attention parut lui plaire, & quoiqu'il ne me reconnut point, ſes regards ſe tournoient vers moi avec affection. Il m'avoua qu'en perdant ſon ſang, il avoit perdu tout l'amour qu'il avoit pour Mademoiſelle de Neuillant, qui paroiſſoit aimer un autre que lui. Où retrouverai-je, ajouta-t-il, cette tendreſſe, ces ſentimens que je trouvois dans mon épouſe, qu'on m'a aſſuré être morte ? J'avois, en effet, fait courir le bruit de ma mort pour éviter toutes recherches. A ces mots, je ne pus m'empêcher de fondre en larmes, & de me jetter entre ſes bras.

M. & Madame de Neuillant nous trouverent dans cette ſituation, & furent touchés vivement. M. de Lery paroiſſoit étonné de mon émotion; mais elle lui plaiſoit, parce qu'elle étoit un témoignage éclatant de ma tendreſſe. Il ne ſavoit pas qu'en cela

Digitized by Google

mon devoir étoit d'accord avec mon cœur. Comme ses forces commençoient à revenir, ils crurent devoir saisir un moment si favorable pour lui apprendre ce qu'il ignoroit. Ne trouvez-vous pas, lui dirent-ils, dans cette femme tendre & sensible, cette même épouse que vous chérissiez, dont vous regrettez si fort la perte ? Le ciel vous l'a conservée pour votre bonheur, & il ne tient qu'à vous de vous l'assurer à jamais.

M. de Lery rêva un moment, comme pour prendre sa résolution. Je vous ai trop d'obligation, me dit-il en se tournant tendrement vers moi, & en me tendant les bras, pour ne pas vous marquer ma reconnoissance en finissant vos malheurs. L'héritage considérable que j'ai eu d'un oncle qui est mort en Angleterre, nous met en état de vivre à notre aise & de rendre heureux cet enfant que

Digitized by Google

vous portiez dans votre ſein, lors de mon départ, s'il eſt encore en vie. Ces paroles me firent frémir. Helas ! ce même enfant étoit celui qui l'avoit bleſſé. Je ne répondis rien. Mon ſilence l'étonna ; il voulut en ſavoir les raiſons. L'enfant eſt-il mort ? me dit-il avec émotion. Non répondis-je, mais il ſe reproche de vivre, & il ne vit que pour être le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes ; ſes remords ſeuls égalent ſon crime. Ah ! reprit-il, un repentir ſincere efface tout, & un coupable eſt innocent lorſqu'il reconnoît ſa faute. Celle de mon fils, répondis-je, eſt ſi atroce, qu'il n'y a que la mort qui puiſſe l'expier ; auſſi ſe la ſeroit-il donnée ſi le Ciel l'avoit permis. Je veux le voir pour le plaindre & le conſoler, interrompit-il ; le plaiſir de trouver un pere qu'on croit perdu eſt bien propre à dimi-

Digitized by Google

nuer notre affliction ; j'eſpere même que cette vue contribuera à me rendre la ſanté, car je ne doute point que mon fils n'ait été bien élevé étant ſous vos yeux. Je frémiſſois à ce diſcours. M. & Madame de Neuillant s'apperçurent de mon inquiétude & de mon ſaiſiſſement ; ils chercherent à les faire ceſſer. M. de Neuillant voulut aller chercher mon fils lui-même, & le préſenta à ſon pere. Il étoit dans le Château. On lui avoit appris qui étoit M. de Terigny, ce qui avoit redoublé ſon affliction & ſes remords ; il ne pouvoit ſe réſoudre à paroître en ſa préſence après ce qui s'étoit paſſé ; mais M. de Neuillant lui commanda de le ſuivre. Il fallut obéir. En entrant dans la chambre où nous étions, il ſe proſterna devant ſon pere en tremblant, comme un criminel devant ſon Juge, & ſe jetta à ſes pieds ſans dire une

Digitized by Google

parole. Mon mari le reconnut d'abord & le releva en lui disant : je vous pardonne, mon fils, en faveur de votre repentir, & de M. & de Madame de Neuillant, à qui vous devez une reconnoissance éternelle. Je ferai plus pour vous, s'ils veulent bien vous accorder leur fille que vous aimés & qui vous aime, je suis en état de vous donner cent mille écus pour votre établissement. M. & Madame de Neuillant donnerent leur parole. Mon fils se jetta à leurs pieds, & ne pouvoit se lasser de les remercier, & d'embrasser son pere & moi.

Digitized by Google

HISTOIRE
DE FANNI ARTHUR,
ET
DE MONTROSE.

SIR Artur & Sir Montroſe *, tous deux très-riches, tous deux conſidérés dans le Parlement d'Angleterre, où leur ſuffrage fut toujours d'un grand poids, étoient à peu près de même âge, le rapport de leurs inclinations en avoient fait deux vrais amis; & le voiſinage de leurs terres ſembloit depuis longtems des deux maiſons, n'avoir fait qu'une même famille.

* On ſait que *SIR*, & ſurtout avant le nom de Baptême, eſt un titre affecté aux Chevaliers Anglois.

Digitized by Google

Sir Montroſe avoit un fils de la plus brillante eſpérance, & une fille appellée Amélie. Sir Arthur avoit pluſieurs enfans, dont l'aînée qui eſt notre Fanni, avoit au plus trois ans moins que le jeune Montroſe; & les tendres ſentimens que depuis leur enfance ils avoient conçus l'un pour l'autre n'avoient fait qu'augmenter avec l'âge. Les deux peres charmés de leur innocente tendreſſe, ſe plaiſoient à la favoriſer; & n'attendoient, pour les unir enſemble, que le moment heureux où la raiſon acheveroit de confirmer ces deux amans dans leur choix mutuel. Ils pénétrerent bientôt les intentions de leurs parens; & s'accoutumerent ſi bien à s'aimer ſans contrainte, & à voir clair dans l'ame l'un de l'autre, que le jeune Montroſe lorſqu'il vint à diſcerner la nature des ſentimens qui les inſpiroient tous les deux, ne ref-

Digitized by Google

ſentit, ne connut point les craintes inquiettes qui troublent les amans lorſqu'il s'agit pour la premiere fois, de déclarer leur paſſion ; & que Fanni malgré cette pudeur timide, toujours ſi naturelle aux jeunes perſonnes bien nées, l'entendit preſque ſans rougir. Il eſt vrai cependant que malgré l'ardeur de leurs feux, la modeſtie & la décence en régloient toujours les tranſports.

Montroſe avoit vingt ans, Fanni dix-ſept, lorſqu'on parla ſérieuſement de les marier : tout étoit dès longtems arrangé par les peres, & l'on n'attendoit plus pour fixer le jour deſiré, que l'expiration du deuil de la mere de Fanni, quand tout à coup ce que le jeune couple s'étoit habitué à regarder comme l'objet d'un eſpoir auſſi certain que raviſſant, devient pour eux une ſource de larmes.

Sir,

Digitized by Google

Sir Montroſe, qui juſqu'alors inébranlable aux efforts tentés par la Cour pour ſurprendre ou ſéduire ſa vertu, s'était toujours montré l'un des plus fermes défenſeurs des droits de la nation, ſurpris enfin, ou plutôt ébloui par un Miniſtre auſſi renommé que coupable, fut alors d'un avis contraire aux intérêts de ſon pays. Tout ce que l'Angleterre connoît encore de reſpectables patriotes, n'en témoigna pas moins d'indignation que de douleur; mais ces ſentimens dans Arthur, furent proportionnés à ceux qu'il avoit reſſentis juſques-là pour ſon ancien ami. Il croyoit à peine ſes yeux lorſqu'il voyoit Montroſe pere en conférence avec certains eſclaves du Miniſtre, juſtement regardés comme ennemis de la patrie; mais lorſqu'il l'entendit ouvertement appuyer leurs principes, joindre ſes ſuffrages aux leurs

Digitized by Google

dans les cas les plus importans, il aima mieux quitter la Chambre*, que de risquer un éclat scandaleux qu'il prévoyoit que sa juste fureur ne pourroit longtems retenir.

Dès qu'ils se rencontrerent, peu de jours après cette assemblée, Sir Montrose, avec son visage ordinaire, ayant accosté son ami, qu'il voyoit assez n'être plus le même, voulut tenter de justifier à ses yeux sa nouvelle conduite. Mais le ressentiment d'Arthur, plus irrité encore par la foiblesse des argumens de l'autre, l'animant tout-à-coup d'une fureur vraiment Anglaise... Cesse, perfide, lui dit-il, après avoir trahi tes sermens, l'honneur & ton pays, cesse, dis-je, de te flatter de ren-

* Le Parlement d'Angleterre est divisé en deux Chambres. La haute est celle des *Pairs*; la basse, celle des *Communes*.

Digitized by Google

dre Arthur infâme autant que tu l'es à mes yeux.

Un tel emportement ne pouvoit qu'avoir de funeſtes ſuites, l'un & l'autre déteſtant & briſant à la fois les nœuds qui les avoient joints ſi longtems, ne reſpirant que haine & que vengeance, s'attaque dans le moment même, & croit ne perdre rien, dut-il perdre à l'inſtant la vie, pourvu qu'il l'arrache à ſon adverſaire.

Arthur déjà très-dangereuſement bleſſé, ſe voyoit prêt à ſuccomber, lorſqu'aſſez fortuné pour percer la main de Montroſe, il lui fit tomber ſon épée. Mais trop généreux pour en prendre avantage, & reculant quelques pas en arriere : reçois la vie, s'écria-t-il, ſans que tu la demandes, pour traîner tes jours dans l'opprobre, pour languir accablé ſous le poids affreux du mépris de la Nation indignée.

Digitized by Google

Le jeune & amoureux Montroſe, étoit aux pieds de ſa Fanni, lorſqu'on rapporta Sir Arthur preſque mourant, & baigné dans ſon ſang.

Egalement effrayés de ce ſpectacle, les deux amans volent à ſon ſecours. Mais la vue du jeune homme ranimant tout-à-coup le vieillard... Ne m'approchez pas, lui dit-il; je périrois plutôt cent fois, que de devoir l'aſſiſtance la plus légere au fils du plus déteſtable des traîtres. Sors d'ici, dis-je, & garde-toi de jamais reparoître à mes yeux, ſi tu ne veux être traité comme ta race entiere le mérite.

Quels diſcours, & quel arrêt pour un amant qui ne ſe ſentoit point coupable d'avoir jamais, même en penſée, offenſé Sir Arthur!

Tout autre que ce vieillard eût éprouvé le reſſentiment de Montroſe: mais c'étoit le pere de Fanni,

Digitized by Google

qu'il avoit toujours respecté, qu'il chérissoit presque autant que le sien, que d'ailleurs il croyoit mourant ! Montrose ne put que tomber à ses pieds, en le suppliant d'expliquer cette cruelle énigme.

Sors, malheureux ; va l'apprendre chez toi, s'écria l'implacable Arthur.

L'approche de l'un des Chirurgiens que l'on avoit envoyé chercher, mit fin à cette triste scène ; mais le blessé ne voulut pas souffrir qu'on le touchât, à moins qu'on ne forçât Montrose de quitter la maison. Il fallut enfin s'y résoudre ; & la pauvre Fanni pénétrée à la fois & de surprise & de terreur en le suivant des yeux, n'osa seulement interceder pour lui, ni même supplier son pere de lui dévoiler les motifs d'un si terrible changement.

Mais qui peut peindre sa douleur au moment qu'elle apprit de quelle

Digitized by Google

main Sir Arthur avoit été bleſſé, & le fatal ſujet de la querelle ! jamais le déſeſpoir & la douleur n'agiterent un cœur à ce degré de violence.

Elle connoiſſoit bien ſon pere. Généreux, tendre, & plein de probité, ſon reſſentiment, ſitôt qu'il le croyoit fondé, n'avoit jamais connu de bornes ; ferme dans l'amitié, dès qu'il en penſoit l'objet digne, ſon cœur n'avoit jamais pu pardonner à qui l'avoit trompé.

Elle ne doutoit pas que Sir Monroſe ne fût tout auſſi furieux ; & les yeux de Fanni de quelque côté qu'ils ſe tournaſſent, ne voyoient rien dans l'avenir qu'une ſéparation auſſi sûre que douloureuſe entre elle & ſon amant.

Les premiers mots de Sir Arthur, dès que ſes plaies furent panſées, enjoignirent à tous ſes gens, ſur peine d'être à l'inſtant chaſſés, d'entrete-

Digitized by Google

nir aucun commerce avec ceux de ſon ennemi ; de ne point permettre ſur-tout que le jeune Montroſe entrât jamais dans ſa maiſon ; de refuſer toutes ſes lettres & toute eſpece de meſſages qui pût le concerner. Et toi, Fanni, dit-il, ſouviens-toi bien que je t'ordonne de ne jamais penſer au fils de cet odieux pere ; que je te défends toute correſpondance avec lui ; que ſi je découvrois jamais que tu fuſſes aſſez lâche, aſſez mon ennemie pour vouloir me tromper en faveur de cet indigne amant, je ceſſe au même inſtant d'être ton pere ; je t'abandonne ainſi qu'une étrangere, à tout ce que la miſere a d'affreux & ne te connois plus.

Fanni, à ces mots foudroyans, ne répondit que par ſes larmes. L'impétueux Arthur vouloit pourtant une réponſe. Pleure, diſoit-il, & que ce ſoit pour la derniere fois, ſi tu

Digitized by Google

veux me revoir : mais parle, il me faut ta promeſſe, ou fuis à jamais de mes yeux.

La déplorable fille, plus effrayée encore par ces menaces, expira preſque de douleur, en bégayant, *qu'elle tâcheroit d'obéir.*

Mais le pere, à qui l'affliction de Fanni laiſſoit encore douter, & qui craignoit que le devoir ne fût bientôt plus foible que l'amour, changeant tout-à-coup de penſée... Tu m'obéiras malgré toi, lui dit-il ; pars à l'inſtant pour la campagne, ta tante, là, me répondra de toi : quoiqu'à cent mille de ces lieux, je te croirai trop près encore du fils d'un ennemi que je déteſte.

Le lendemain, quoiqu'au fort de l'hiver, Fanni, malgré ſes pleurs & ſes regrets, fut forcée de partir pour habiter un antique Château au fond du nord de l'Angleterre, & vi-

Digitized by Google

vre ſous les loix d'une tante, vieille fille à regret, vaine, peu riche, précieuſe, réuniſſant enfin avec tous les défauts de ſes ſemblables, celui d'être bien plus méchante encore.

Je n'entreprendrai pas de vous dépeindre tout ce qu'eut à ſouffrir Fanni, tant pendant le cours du voyage, qu'en arrivant dans cette ſolitude. Aulieu des plaiſirs que lui procuroit chaque jour le faſte & les diſſipations variées d'une Ville opulente; aulieu de ceux, bien plus délicieux encore, qu'elle goûtoit & ſans contrainte dans l'aimable ſociété d'un amant toujours cher à ſon cœur, elle n'en connoiſſoit plus d'autre que celui d'errer à travers de vaſtes appartemens délabrés, dont les voûtes caduques, multipliant en écho ſes ſoupirs, les lui rendoient encore plus douloureux! nulle compagnie que celle de ſa tante, ſans ceſſe in-

Digitized by Google

vectivant contre l'amour & l'indécence du siécle ; un vieil homme & sa femme depuis l'enfance végétant dans le Château, dont ils étoient concierges ; un énorme mâtin, à-peu-près aussi sociable que la plupart de ceux dont il gardoit la porte. Si, par hazard, elle ouvroit sa fenêtre, d'antiques troncs dépouillés de verdure sembloient lui peindre son état. L'âge & l'hiver les prive de leurs feuilles, s'écrioit-elle en soupirant, & l'infortune à ma jeunesse a ravi les plaisirs... Il n'est pour moi plus de printems ! le retour du soleil rendra la vie à l'univers, il ramenera la verdure, il ne ramenera point Montrose aux vœux de sa Fanni ! tout est perdu jusqu'à l'espoir, tout est perdu pour elle ! C'est ainsi qu'elle déploroit son malheur. Quelquefois elle accusoit Montrose, ou d'indifférence, ou d'oubli. Si l'on m'eût laissée libre,

Digitized by Google

disoit-elle, j'eusse imaginé des moyens, j'eusse surmonté l'impossible pour lui donner de mes nouvelles. Montrose, hélas ! n'aime pas comme moi... Mais non, je suis injuste ; il m'aime, il m'est toujours fidele, il gémit, il est désespéré d'avoir perdu sa tendre amante ; & pour comble de maux, sans doute il ignore où je suis... Ciel ! soutiens son courage : s'il est égal au mien, le tems écartera tous les obstacles, il éteindra la haine de nos peres, nos malheurs & la constance de nos feux les toucheront peut-être : d'ailleurs, nous sommes tous deux jeunes, notre amour, je le sens, ne mourra jamais qu'avec nous, & nous avons l'espoir de leur survivre.

C'est par ces idées consolantes que Fanni se retrouvoit capable de supporter tous les ennuis & les calamités de sa situation. Elle s'étonnoit

Digitized by Google

quelquefois que des amies qu'elle avoit cru fidelles, & pour qui sa passion n'avoit jamais été secrette, l'abandonnassent sans pitié dans son exil, ne lui mandassent rien des sentimens actuels de Montrose, de la façon dont il soutenoit leur séparation, & ne cherchassent point à la consoler par leurs lettres, elle se croyoit enfin oubliée de la terre entiere.

Mais ces craintes cessoient, lorsque réfléchissant sur les dispositions présentes de son pere, sur l'austérité de sa tante, & sur l'extrême intérêt que tous les deux croyoient avoir de la détacher de Montrose, elle sentoit qu'il n'étoit pas probable qu'ils permissent qu'on lui remît aucunes lettres où le nom de ce malheureux se trouvât seulement inscrit.

Elle en fut même encore mieux convaincue, lorsqu'un jour en mon-

Digitized by Google

tant l'escalier, un morceau de papier déchiré qui s'étoit rencontré sous ses pieds, fit naître en elle un mouvement de curiosité, auquel, sans trop savoir pourquoi Fanni crut devoir ne pas résister ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'en regardant mieux ce fragment qui paroissoit avoir été longtems porté dans la poche, elle en reconnut l'écriture, & y lut distinctement ces mots :

..... *Mais à quelques périls que je m'expose, soyez toujours certaine qu'il n'est terres, mers, ni pouvoir (fut-il plus grand encore que celui de nos parens impitoyables) qui puisse détacher de mon cœur, ni le séparer un instant de ma chere Fanni... soyez-moi seulement aussi fidelle ; & peut-être bientôt...*

C'est tout ce qu'elle put en lire ; mais c'en étoit assez pour lui montrer avec quelle injustice elle avoit accusé son amant. Et que n'eût-elle pas

Digitized by Google

donné pour avoir le surplus de la lettre, ou pour savoir quel en étoit le véritable objet !

L'expression, *de terres & de mers incapables de le détacher d'elle*, lui faisoit imaginer que Montrose au moment qu'il avoit écrit, alloit sans doute être envoyé dans quelque pays étranger, & qu'il lui indiquoit quelque voie qui pût assurer leur correspondance. Ah ! s'il est ainsi, s'écria-t-elle, combien ne doit-il pas me croire ingrate, en ne répondant point aux assurances qu'il me donne de son amour ? Pere cruel ! inexorable tante ! pourquoi refuser aux maux que me font souffrir vos fureurs un si foible soulagement !

Trois mois s'étoient passés depuis que Fanni languissoit ainsi chez sa tante, lorsque l'approche du printems lui permit d'aller quelquefois

Digitized by Google

adoucir sa tristesse dans un petit berceau vers l'extrémité du jardin.

Un jour, que dans une attitude conforme à la mélancolie de ses idées, elle rêvoit profondément à ses malheurs, une main paroissant à travers les feuilles naissantes, & disparoissant tout-à coup, lui jetta une lettre. Fanni, surprise, effrayée, laissant d'abord échapper un grand cri, se disposoit à s'enfuir... L'adresse de la lettre peinte en gros caractères, & que son cœur reconnut dans l'instant, fit naître en elle un autre mouvement plus doux, moins involontaire, & qui la porta, quelles qu'en fussent les suites, à s'élancer hors du berceau, pour en connoître le porteur. Mais il étoit trop tard; ses yeux, de loin, virent un homme, qui déjà de l'autre côté du mur, s'en éloignoit précipitament, & qu'elle ne put reconnoître. Elle revint en sou-

Digitized by Google

pirant, dans le berceau, & lût avidement ces lignes.

Incapable de vivre, abſent de ma chere Fanni, déchiré par la crainte que mon amour ne paroiſſe douteux après une ſi longue abſence, je riſque & franchis tout, pour venir remettre à ſes pieds le cœur le plus fidele; pour conſulter & choiſir les moyens de défier le deſtin même de déſormais nous ſéparer... Si vous liſez ces mots, vous apprendrez, belle Fanni, que je ſuis enfin parvenu à pénétrer dans ce jardin: mais qu'une juſte défiance m'empêche d'y reſter, dans la crainte de n'en pouvoir ſortir auſſitôt que je le devrois pour ne pas riſquer à compromettre ce que j'aime, peut-être à renverſer en un inſtant toutes mes eſpérances... la nuit pourroit être plus favorable... tâchez, ſi vous m'aimez encore, lorſque tout dormira dans la maiſon, de vous priver d'une heure de ſommeil: vous trouve-

Digitized by Google

rez au bout de l'allée des jasmins, l'impatient & fidele

MONTROSE.

Toute enchantée qu'étoit Fanni de retrouver en lui la même ardeur, un fatal souvenir vint tout-à-coup empoisonner sa joie. Ce terrible mâtin, ce dogue aussi féroce qu'intraitable, qu'on lâchoit tous les soirs pour veiller au tour du Château, pouvoit se rencontrer sur le chemin de son amant! dût Montrose, d'ailleurs, échapper à la dent de ce furieux animal, les aboyemens du chien, en réveillant immanquablement le Concierge, ne pouvoient manquer d'engager cet homme à sonner une cloche, qui bientôt répandant l'allarme parmi les vassaux de Sir Arthur, ne permettroit point à Montrose, dût-il leur échapper, de se dérober à leurs yeux. Que faire

Digitized by Google

en cette horrible circonstance ? La triste Fanni l'ignoroit. Combien n'accusa-t-elle pas son amant d'imprudence ! pourquoi donc avoit-il craint de lui parler ? Hélas, il eût pû savoir d'elle tous les dangers qu'il avoit à courir ; elle auroit pû peut-être lui proposer quelque moyen moins dangereux de se revoir... Grand Dieu, s'écria-t-elle, tout jusqu'à l'amour même, conspire aujourd'hui contre moi. Quel succès plus heureux puis-je attendre de ce funeste rendez-vous, qu'une découverte assurée de notre intelligence, & de nouvelles infortunes.

Mais tous ces regrets étoient vains : où chercher, où trouver Montrose ? Comment lui faire apprendre à se garantir d'un péril, dont l'idée seule glaçoit le sang de cette tendre amante ?

Il paroissoit impossible à Fanni

Digitized by Google

que ce jeune homme pût pénétrer dans le jardin, s'il n'en eſcaladoit les murs ; & dans ce cas, non-ſeulement il devenoit la proye du dogue, mais toute la maiſon à l'inſtant alloit être ſur pied.

L'amour enfin eut pitié d'elle ; un chevreau, tué du jour même, & qu'elle apperçut en paſſant dans l'office, lui ſuggéra l'idée d'un ſtratagême : elle le prit, le cacha ſoigneuſement dans ſa chambre, & réſolut à tout événement de s'en ſervir.

L'heure arrivée où tout étoit cenſé dormir dans la maiſon, la tremblante Fanni, s'acheminant vers le jardin, le chevreau ſous ſon bras, & en ouvrant tout au plus doucement la porte, appella le chien à voix baſſe, lui fit flairer le ſéduiſant appas, l'attira dans le veſtibule, lui livra ſa proie, & ſe hâtant de l'enfermer dans la maiſon, courut à la

Digitized by Google

rencontre de Montroſe, que le clair de la lune lui fit appercevoir ſur le ſommet de la muraille.

Cher Montroſe ! s'écria-t-elle, ah ! retournez, craignez de deſcendre en ces lieux : gagnez le devant du Château : je puis ouvrir une fenêtre par où je vous introduirai..... Et gardez-vous ſi mes jours vous ſont chers, d'eſcalader jamais ces murs !

Fanni dès que Montroſe eût obéi, rouvrit le veſtibule, chaſſa le chien avec ſa proie dans le jardin, courut à la fenêtre, où déjà l'attendoit ſon amant, qui la reçut avec tous les tranſports dont le ſincere amour connoît ſeul tous les délices.

Dès qu'ils furent un peu calmés, Fanni, après l'avoir inſtruit des raiſons qui l'avoient empêchée de permettre qu'il deſcendit dans le jardin, lui demanda ce qui s'étoit paſſé dans leur famille depuis l'inſtant de leur ſéparation.

Digitized by Google

Chere amante, répondit-il, en la ſerrant tendrement dans ſes bras, cette hiſtoire eſt bien longue, & peut-être n'avons-nous ici que très-peu d'inſtans à nous voir. Ah! ſi vous ſentiez comme moi combien ils nous ſont précieux, nous les occuperions avec ardeur à chercher les moyens d'être toujours enſemble à l'avenir.

Mais Fanni qui brûloit de ſavoir ſes avantures, crut pour l'engager à la ſatisfaire, devoir lui proteſter que l'appartement de la tante & celui des conçierges étant fort éloignés de cette chambre, non-ſeulement ils n'avoient point à craindre qu'on vint les y troubler, mais qu'ils pouvoient y reſter juſqu'au jour. Sur quoi Montroſe quoiqu'à regret, n'oſa réſiſter plus longtems.

Quoique par la façon, dit-il, dont m'avoit traité votre pere, & par l'état où je venois de le quitter,

Digitized by Google

je dusse bien prévoir & redouter la vérité de cet affreux événement, je n'en fus pourtant convaincu qu'en arrivant à demi-mort à la maison. Les premiers mots que j'entendis en entrant dans la cour, furent ceux d'un vieux domestique, qui dès qu'il m'apperçut, ah ! Monsieur, s'écria-t-il, Sir Arthur a tué mon cher maître !... Accourez si vous voulez le voir encore !... En cet instant, je l'avouerai, belle Fanni, la voix de la nature se fit seule entendre à mon cœur ; je ne pus penser sans frémir, à celui qui vous donna l'être. Je volai dans l'appartement où je craignois de trouver mon pere expiré ; & n'entrevis aucun espoir d'avoir été trompé par ma terreur. Il étoit sur un lit sans mouvement & sans parole ; je crus qu'il avoit rendu l'ame ; mais il n'étoit qu'évanoui : quelques instans après ses yeux s'ou-

Digitized by Google

vrirent, il voulut me parler, mais ſa voix étoit preſque éteinte. Le plus habile de ſes chirurgiens me dit que ſes bleſſures n'étoient point mortelles, & que la quantité du ſang que le malade avoit perdu, occaſionnoit tout le danger.

Cet homme avoit raiſon : la nuit fut bonne ; & dès le lendemain mon pere ayant recouvré quelques forces, fut en état de me parler.

Il me fit le détail de ce malheureux accident, avec un ſang froid que je ne puis encore comprendre ; puis me prenant tout-à-coup par la main... Tu ſens, dit-il, mon fils, en élevant un peu la voix, après l'affront que j'ai reçu, ce que tu dois à l'objet de ma haine ; ſa fille te fut chere, je le ſais, il faut y renoncer. C'eſt mon ſang répandu, c'eſt l'honneur, c'eſt ton pere qui te l'ordonne.

L'impoſſibilité de rien répondre à

Digitized by Google

cet ordre que mon cœur trouvoit trop injuſte, & la crainte de l'irriter dans cette triſte circonſtance, me fit choiſir un parti mitoyen : ce fut de l'aſſurer que je regarderois toujours ſes ennemis ainſi que les miens même. Cette promeſſe me coutoit d'autant moins, que ma chere Fanni n'avoit en rien participé à cet événement ; que je la connoiſſois enfin trop généreuſe pour être l'ennemie du pere de celui qu'elle honore de ſa tendreſſe.

Sir Montroſe parut pour lors content de ma réponſe. Mais je vis bien au bout de quelques jours, qu'il en avoit pénétré l'équivoque. Pour prévenir ſes ſoupçons ſur nos entrevues ou ſur nos lettres, il fallut reſter tout le jour, & coucher même dans ſa chambre.

Certain jour que nous étions ſeuls... Montroſe, me dit-il, as-tu mûrement

Digitized by Google

mûrement réfléchi ſur l'infamie du procédé d'Arthur ? & combien tu dois le haïr, ainſi que ſa famille entiere ?.... Si tu l'as fait, je n'ai pas beſoin d'inſiſter davantage ſur ma défenſe à l'égard de Fanni : tu connois tes devoirs, & je t'eſtime aſſez pour te croire homme à les remplir... Je crus alors pouvoir me haſarder à lui répondre, en le ſuppliant d'obſerver que quelque tort que pût avoir Sir Arthur, Fanni du moins n'étoit en rien coupable ; que probablement même la fatale querelle de nos deux peres étoit à ſes yeux, comme aux miens, la plus grande infortune qui pût jamais nous arriver. Je lui repréſentai avec toute la vivacité & la tendre énergie dont l'éloquence du ſentiment put me rendre capable, combien il ſeroit douloureux, combien il ſeroit difficile, pour ne pas dire impoſſible à mon cœur, de ſe déta-

Digitized by Google

cher d'un eſpoir que lui-même après l'avoir fait naître, s'étoit plu longtems à nourrir ; que j'avois avec trop de plaiſir & trop ſincérement éxécuté ſes premiers ordres, en vous donnant ce cœur dont il vous avoit cru ſi digne, pour que je me cruſſe capable de ſoutenir, & moins encore d'éxécuter la rigueur des ſeconds.... Mais ſon reſſentiment étoit trop vif, pour me laiſſer pourſuivre : un coup d'œil, où la colere & la haine étoient peintes, m'annonça ſa réponſe. Perds tout eſpoir, dit-il, de la voir jamais ton épouſe, ou perds celui de voir à l'avenir un pere en moi.

Quelques viſites qui nous vinrent, me délivrerent pour l'inſtant, des ſuites de cet entretien qui depuis fut renouvellé chaque jour ; mais ſans autre effet que de le convaincre combien tous deux nous étions affermis dans nos différentes réſolutions.

Digitized by Google

Durant cet intervalle je rodai fréquemment autour de chez vous, dans l'espérance de vous voir à l'une ou l'autre des fenêtres ; j'interrogeai vos gens, sur la santé de votre pere, & j'employai tout l'art dont l'amour inquiet & allarmé peut être susceptible, pour essayer de savoir d'eux quelle étoit votre situation : mais je les trouvai tous si réservés, quelques-uns même si brutaux, que je pressentis aisément les ordres qu'ils avoient reçus. Une servante enfin me dit, dans le plus grand secret, que vous étiez dans ce Château, la façon dont on vous y gardoit, & combien il lui paroissoit impossible de vous y faire parvenir la moindre lettre.

Je formai dans l'instant le dessein de tout risquer pour vous revoir. Je m'arrangeai en conséquence ; & je ne cherchois plus qu'un prétexte spécieux pour une absence de quelques

Digitized by Google

jours, lorſqu'un laquais vint m'appeller de la part de mon pere.

Monſieur, dit-il, & ſans daigner me regarder, votre obſtination criminelle contre mes volontés, ce que je ſais de vos démarches, me force enfin à vous bannir de ma préſence, en attendant que votre ſoumiſſion, mieux prouvée par votre conduite, vous faſſe trouver digne d'être rappellé par un pere. Gardez-vous, interrompit-il, en me voyant prêt à parler, gardez-vous de rien objecter contre un deſſein, depuis longtems ſi bien prémédité, que vos équipages ſont faits, que tout eſt diſpoſé pour votre départ, & qu'il faut obéir. C'eſt à l'inſtant, dis-je, qu'il faut partir, & vous éloigner d'un pays où vous ne pouvez oublier un objet qui, ſi vous y penſez encore, cauſera pour jamais votre perte.

Digitized by Google

Tout me parlant ainſi Sir Montroſe tiroit le cordon d'une ſonnette, qui ſans me laiſſer le tems de répondre, amena dans la chambre un vieil & grave Gentilhomme, que je voyois pour la premiere fois, avec un valet de chambre, ancien domeſtique de la maiſon. Voilà, continua mon pere, celui que j'ai choiſi pour vous ſervir de Gouverneur : ayez pour ſes avis tous les égards que vous devez aux miens ; & pour vous prouver que je veux bien, à certain point être encore votre pere, je vous donne Francis pour vous ſervir ; & j'aurai ſoin de vous envoyer tous les fonds qui ſeront jugés néceſſaires pour vous entretenir d'une façon convenable au nom que vous portés.

Jugez, chere Fanni, quelle fut ma ſurpriſe & mon trouble ! repréſentez-vous mon état en ce cruel

Digitized by Google

moment ! je connoiſſois mon pere ; j'euſſe envain eſpéré de rien changer à ſes réſolutions : je feignis de m'y ſoumettre, avec une apparence de ſatisfaction, que tout en moi démentoit ſans doute. La chaiſe, à ce qu'on vint dire, étant prête, je paſſai dans mon appartement, après avoir pris congé de mon pere. J'y trouvai mes malles faites, à l'exception d'un habit de voyage qu'il fallut endoſſer, & nous partîmes.

C'eſt ainſi, que ſans la moindre préparation, ſans qu'il me fût permis de prendre congé de perſonne, pas même de ma ſœur Amélie, qu'on marioit au premier jour, ſans ſavoir même où l'on prétendoit me conduire ; c'eſt ainſi, dis-je, que je me vis tout-à coup enlevé.

Mon Gouverneur, pendant tout le voyage, & (je dois l'avouer) pendant qu'il fut auprès de moi, ſe con-

Digitized by Google

finit avec tant de douceur, me marqua tant de politeſſe, que je parvins preſqu'à l'aimer. Une fois ſeulement, & probablement par complaiſance pour mon pere, ce bon homme ayant haſardé de me rappeller les devoirs d'un fils, & combien riſquoit un jeune homme en ſe livrant aſſez aveuglément à ſes paſſions pour ne pouvoir s'en détacher quand les circonſtances l'exigent... Vous m'obligerez fort, lui dis-je, en l'interrompant bruſquement, de m'épargner à l'avenir ſur ce ſujet; le ſeul moyen d'oublier ſes erreurs, eſt de ne plus les rappeller. Il ſe tut & ne m'en ouvrit plus la bouche.

Je vis bientôt que nous allions vers Douvres, d'où nous paſſâmes à Calais, où je ne m'arrêtai qu'autant de tems qu'il en fallut pour vous écrire, quoique n'oſant preſque eſpérer que ma lettre dût aller juſqu'à vous. Enfin

Digitized by Google

nous arrivâmes à Paris. La grandeur, la magnificence & la beauté de cette Ville, la diverſité des plaiſirs, & la douce gaieté de la plupart des habitans, m'euſſent offert bien des plaiſirs, ſi loin de vous j'en avois pû connoître. J'étois en France, ma Fanni; mais mon cœur, mon ame, & toutes mes penſées étoient en Angleterre; ſans ceſſe occupé de vous ſeule, je ne ſongeois, je ne rêvois qu'à briſer les liens qui m'empêchoient de vous rejoindre.

Ayant ſu, par mon Gouverneur, que nous devions dans peu de jours partir pour l'Italie, j'imaginai qu'il ſeroit plus aiſé, l'éloignement étant bien moindre, de me ſouſtraire à ſa pourſuite avant notre départ, que ſi j'attendois plus longtems; d'ailleurs parlant paſſablement Français, & point du tout Italien, tout m'annonçoit plus de facilité pour mon voyage

Digitized by Google

en partant de Paris : j'adoptai cette idée & ne ſongeai plus qu'à l'éxécution. Une incommodité qui ſurvint à mon Gouverneur, en hâta le ſuccès. Quelques commiſſions en l'air dont je chargeai Francis, l'ayant écarté du logis, je me rendis en poſte à Dieppe, où m'étant embarqué le ſoir même, je me trouvai deux jours après au Port de Rye, dans la Province de Suſſex.

Voilà, chere Fanni ce que vous deſiriez apprendre ; voilà toutes mes avantures depuis le jour fatal qui nous arracha l'un à l'autre... Les vôtres, je les ſai, ou tout au moins je les préſume ; en tout cas je ſerois fâché de perdre un tems qui m'eſt ſi cher, à vous demander maintenant un détail que vous pouvez, je m'en flatte du moins, me faire un jour plus à loiſir... C'eſt votre cœur, c'eſt vous que je viens ici réclamer ;

Digitized by Google

ce ſont tous ces ſermens mille & mille fois répétés, de n'être jamais qu'à Montroſe, de tout ſacrifier pour lui plaire, que je viens invoquer ici... Unis par les nœuds les plus ſaints, que craindrons-nous encore de nos peres ? N'avons-nous pas pour nous les loix ? Et pourront-ils nous ſéparer ? ... Que dis-je ? Notre hymen, honorable pour l'un & l'autre, eſt peut-être le ſeul bien qui puiſſe terminer des haines dont la funeſte aigreur intéreſſe peut-être autant l'Etat que notre amour.

Ciel ! que prétendez-vous, interrompit Fanni épouvantée ? Que vous fuyiez à votre tour, répondit l'amoureux Montroſe ; que vous ſuiviez un tendre amant, ou plutôt votre époux. L'inſtant eſt favorable, l'occaſion nous rit, le ciel exprès ſemble l'avoir fait naître, ah ! gardons-nous de la manquer... Hélas ! ſi nos

Digitized by Google

tyrans étoient instruits que notre amour, malgré leurs soins, a pu surmonter tant d'obstacles... Concevez bien toute leur rage... Nous ne nous reverrions jamais !...

Ah ! cher Montrose, s'écria-t elle, encore plus effrayée, vous voulez nous perdre tous deux !

Au contraire, chere Fanni, reprit l'Amant avec transport, nos destins une fois liés, nous les forçons de consentir à ce que jamais leur ressentiment n'eût permis ; nous prévenons les projets de leur haine, qui sans doute, dès-à-présent, se nourrit du secret plaisir de disposer de nos deux cœurs... Je répondrois du mien, chere Fanni ; mais puis-je en dire autant du vôtre ? Pourrois-je me flatter que votre innocence timide put être inébranlable aux ordres durs & menaçans du plus impérieux des peres ? ... Je vous ver-

Digitized by Google

rois, malgré vous même, entraînée à l'autel ; je vous verrois forcée de promettre à quelque rival, auſſi peu délicat que tyrannique en ſa conſtance, un cœur qui n'étoit du qu'à moi ? Quelles ſcenes d'horreurs ne ſuivroient pas un tel ſpectacle ! . . . Je ne pourrois, je ne voudrois point vivre pour voir un odieux époux triompher de mon déſeſpoir, heureux de ma perte... Ce jour affreux verroit ouvrir & fermer ſur lui le tombeau.

La tendre amante ne put qu'en frémiſſant entendre prononcer ces mots. Elle lui jura cependant que nul pouvoir humain ne pourroit la rendre parjure ; & qu'elle périroit plutôt cent fois que de renoncer à Montroſe.

Mais la vivacité des argumens de ce jeune homme, la force de ſa paſſion, & la foibleſſe de Fanni, à qui

Digitized by Google

l'Amour en cet instant réalisoit tous les objets favorables à son amant, & annéantissoit les autres; toutes ces circonstances, dis-je, à la fois réunies, & combattant ensemble pour Montrose, ne pouvoient en vain agiter un cœur aussi véritablement enflâmé que novice.

Fanni céda, n'entendit & ne crut que l'amour. La nuit du lendemain fut arrêtée pour sa fuite; & rien n'en troubla le succès.

Le cheval de Montrose quoique l'un des plus vigoureux de l'Angleterre, surchargé du poids de Fanni, les obligea pourtant vers le point du jour, d'entrer dans une hôtellerie qui se rencontroit sur leur route, pour lui donnner le tems de reprendre de nouvelles forces.

Tout, jusques-là, sembloit avoir été d'accord avec les vœux des deux amans, qui tous deux enchantés l'un

Digitized by Google

de l'autre, s'entretenoient de leur bonheur prochain, à leur arrivée à Londres, où rien probablement ne pouvoit s'opposer à leur union; lorsqu'au bruit d'un nombreux équipage qui paroissoit arriver dans la cour, Montrose mit la tête à la fenêtre... O ciel! s'écria-t-il en la laissant tout-à-coup tomber, ah! ma chere Fanni... tes pressentimens étoient justes, & nous sommes perdus! C'est mon pere lui-même, c'est lui qui nous poursuit!

Fanni, à ces terribles mots, était tombée presque mourante, & son amant alors plus effrayé de sa situation, que de l'arrivée de son pere, ne songeoit qu'à la secourir, lorsque Sir Montrose, qui avoit apperçu son fils, arrivant dans la chambre, accompagné de trois laquais... Qu'on s'en saisisse, leur dit-il; & toi, malheureux, obéis, ou n'envisage plus

Digitized by Google

en moi que l'ennemi le plus mortel... Pour vous, Madame, ajouta-t-il, avec un ſourire amer (en regardant Fanni, qui revenue alors à elle-même, embraſſoit ſes genoux, ſans pouvoir prononcer un ſeul mot) je n'ai rien à vous ordonner... Dites pourtant à votre pere, combien je ſuis reconnoiſſant des bontés d'une fille que j'avois autrefois crue plus digne de mon fils.

Barbare! s'écria le jeune amant, qui déjà dans les bras des laquais faiſoit de vains efforts, pere cruel, arrête! arrache-moi la vie que je te dois; mais reſpecte du moins la vertu; reſpecte un ſang illuſtre, & maintenant par toi ſeul malheureux; que toi-même autrefois aimas, & que ton aveugle fureur te fait lâchement inſulter! frappe, dis-je? perce mon cœur, reprens le ſang que j'ai reçu de toi, mais épargne Fanni!... Le

Digitized by Google

vieux Montroſe, après avoir fait ſigne aux domeſtiques d'emmener ſon fils, achevant d'exhaler les ſentimens de ſa ſourde fureur, & s'adreſſant en ſortant à Fanni... Adieu, Madame, lui dit-il, puiſſiez-vous être plus heureuſe avec un autre amant : votre beauté vous en promet ſans doute ; ſongez pourtant, ſi vous daignez m'en croire, à conſulter avec plus de prudence la volonté de ceux dont ils dépendent.

Sir Montroſe & ſon fils étoient partis avant que la déplorable Fanni fût en état d'ouvrir la bouche. La honte, la douleur, le déſeſpoir (même ſéparément) n'ont point d'expreſſions ſuivies pour un cœur qui ſait les ſentir : ces trois pénibles ſentimens déchiroient à la fois le ſien. Deux jours furent à peine ſuffiſans pour en tempérer l'amertume, & lui permettre de ſonger à ce qu'elle

Digitized by Google

alloit devenir. La maiſon de ſa tante, moins encore celle de ſon pere, ne pouvoient ſans la faire mourir, fixer un inſtant ſes idées : après cet horrible incident, tout autre genre de ſupplice eût été préférable pour elle.

Revenue enfin de ſon eſpèce de léthargie, elle ſongea à chercher un aſyle reſpectable où elle put être à l'abri des recherches de ſon pere. Elle ſe détermina enfin à ſe rendre au Château de Sir Worty ſon parent, qui lui fit l'accueil le plus favorable.

Fanni, ſéparée de ſon amant, ſouffroit non-ſeulement de ſon abſence, mais ſe voyoit en proie aux plus vives inquiétudes. Les fureurs qu'avoit marquées le pere de Montroſe, en arrachant ſon amant de ſes bras, la faiſoient craindre pour le fils ; & l'indignation de Sir Arthur, en apprenant la fuite de ſa fille avec le fils de ſon plus mortel ennemi, la fai-

Digitized by Google

soit trembler pour elle-même, si ce père outragé parvenoit à découvrir l'asyle qu'elle avoit choisi.

Huit jours s'étoient passés dans un état si violent, & dans l'attente du retour d'un domestique qu'elle avoit envoyé pour s'informer secretement de ce qui se passoit chez Sir Montrose, lorsqu'une nuit, que ne pouvant dormir, elle rêvoit (en croyant lire) à ses malheurs, un petit bruit qui l'effraya, lui fit tourner ses regards vers la porte, qui s'ouvrant doucement, lui laissa voir... son jeune amant lui-même.

Ne vous effrayez pas, chere Fanni! dit-il à demi voix, en courant se jetter à genoux à côté de son lit, n'éclatez point, ou nous sommes perdus tous deux!... c'est l'amour, c'est la crainte, c'est le désespoir qui me guident: j'ai brisé les fatales barrieres qu'un pere injuste & bar-

Digitized by Google

bare avoit peut-être prétendu mettre entre Montroſe & ſa Fanni. C'eſt le fidele *Tom* qui m'a ſervi ; c'eſt par ſes ſoins que je ſuis venu juſqu'à vous, c'eſt lui qui nous attend dans l'avenue avec deux chevaux prêts à nous conduire hors de l'atteinte redoutable de nous cruels parens..... Hâtons-nous chere amante ! hâtons-nous de nous dérober à leur vengeance ! le jour va découvrir ma nouvelle fuite à mon pere, & pour peu que vous balanciez, je le vois déjà ſur mes pas ! il a des yeux partout, vous le ſavez ; & nous ſerions encore trahis. Le vôtre même, à ce que m'a dit *Tom*, vous fait chercher de toutes parts. Ce fidele garçon, en venant chez nous par vos ordres, a rencontré deux ou trois de ſes gens rodant autour de ce Château... Demain, demain peut-être, hélas ! il viendra vous en arracher !... Si

Digitized by Google

vous m'aimez, venez donc chere amante, hâtez-vous de me le prouver en vous habillant au plutôt.... ou je meurs à vos pieds.

Fanni étoit trop effrayée, d'ailleurs elle aimoit trop Montroſe, pour réſiſter longtems à des inſtances que leur ſituation mutuelle ne lui faiſoit pas croire injuſtes. Les dangers qu'ils avoient déjà courus, ceux qu'ils alloient courir, mille fois plus à craindre encore, pour peu qu'elle refuſât de ſuivre un amant dont la tendreſſe & la probité lui étoient également connues, diſſiperent tous ſes ſcrupules... Allez, dit-elle, cher Montroſe, allez m'attendre au bout de l'avenue, & vous verrez bientôt ſi je vous aime : je ne veux que le tems de m'habiller... allez, dis-je, ne craignez rien (en voyant ſon amant prêt à lui marquer quelques craintes) je ſuis à vous dans le

Digitized by Google

moment ; je vous le jure par l'amour ! vous m'offenſez ſi vous doutez encore.

Fanni tint en effet parole ; & plus heureux que la premiere fois, nos deux amans le lendemain arriverent à Londres.

Montroſe étoit trop amoureux, & craignoit trop de voir encore le bonheur après lequel il aſpiroit, traverſé par ſon pere pour perdre un ſeul inſtant. Dès qu'il ſe fut pourvu d'un logement dans un quartier des plus reculés de la Ville, il courut prendre des diſpenſes, & le mariage prévint tous les empêchemens qu'il pouvoit craindre.

Il eut raiſon de ſe hâter ainſi : car ſon pere dès le moment qu'il avoit ſu ſa fuite, préjugeant bien que les deux amans, s'ils pouvoient ſe rejoindre, iroient à Londres, & pourroient bien s'y marier, étoit parti dans l'inſtant même pour venir former

Digitized by Google

ſon oppoſition à *l'Ordinaire.* * Avec quels tranſports ne vit-il pas qu'on l'avoit gagné de vîteſſe, & que le mariage étoit enregiſtré dans les formes !

Mais ſon reſſentiment, s'il eſt poſſible, acquit encore plus de chaleur, en recevant peu de jours après une lettre, conçue à peu près dans ces termes :

Mon très-cher & très-honoré Pere.

Comme, dès ma plus tendre enfance, il vous a plu d'encourager ma paſſion pour l'eſtimable & charmante Fanni, les ſentimens que j'ai conçus pour elle ſont devenus pour moi ſi naturels, & ſont tellement partie de mon être, que c'eût été vouloir me priver de la vie que de vouloir m'y faire renoncer. Soyez convaincu, Sir, que l'abſence, le tems, ni tout ce que nos peres unis dans leur

* *Doctor Commons.*

Digitized by Google

ressentiment eussent pû inventer pour nous désunir, eût été sans effet contre deux cœurs également constans, & dont les feux ne s'éteindront qu'avec leur vie... si nous avons par conséquent anticipé, sans votre aveu, sur la sainte cérémonie, qu'un jour vous eussiez peut-être approuvée, daignez, nous vous en supplions, le pardonner à deux enfans infortunés qui réclament votre clémence, & qu'un excès d'amour, né sous vos yeux, accru sous votre autorité, rend peut-être excusables. En tout cas, Sir, dussai-je mille fois risquer ma vie, daignez compter sur mon obéissance, & sur les sentimens aussi tendres que respectueux, du plus soumis des fils.

MONTROSE.

Cette confirmation du mariage de son fils, bien loin de calmer sa fureur, ne servit qu'à l'aigrir encore... il ne lut pas la lettre entiérement ; mais la mettant en pieces aux yeux

Digitized by Google

même du porteur... va, s'écria-t-il, dis au malheureux qui t'envoie, que voilà ma réponſe, & que je ne le connois plus.

Fanni, qui le même jour avoit écrit à Sir Arthur, du même ſtyle, n'eut pas plus lieu d'en être ſatisfaite. Conformité de ſentiment bien ſinguliere entre deux vieillards, qui après s'être intimement aimés toute leur vie, laiſſoient maintenant à douter lequel des deux étoit l'ennemi le plus implacable de l'autre!

Montroſe le pere, qui ſans le conſentement de ſon héritier ne pouvoit vendre ſes terres, les engagea preſque pour leur valeur, & s'applaudit d'avoir ruiné ſon fils. Sir Arthur fit un teſtament par lequel il partagea ſon bien entre tous ſes autres enfans & deshérita ſa fille.

Ces fatales nouvelles vinrent bientôt juſqu'aux oreilles des nouveaux époux.

Digitized by Google

époux. Mais si l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre n'en fut point altéré, les procédés de leurs amis leur prouverent bientôt que ce malheur étoit pour eux plus grand encore qu'ils ne l'avoient pensé. Leur passion jusques-là si fort applaudie, devint insensiblement condamnable : c'étoit s'être plongé de guet-à-pend dans la misere ; & les parens, après avoir si hautement marqué leur éloignement pour ce mariage, ne pouvoient que bien vivement se ressentir de s'être vus bravés jusqu'à ce point par leurs enfans.

Montrose & Fanni pénétrerent, en gémissant, le but de ces cruels propos : on les voyoit dans le malheur & sans espoir d'un avenir plus favorable : on s'éloignoit d'eux par degrés, & la crainte que bientôt leurs besoins ne devinssent à charge à leurs

Digitized by Google

amis, réfroidiſſoit tous les cœurs pour eux par avance.

Ces beſoins en effet n'étoient déjà que trop preſſans; l'un & l'autre des époux, pour ſubvenir aux frais de leur ménage, s'étoient ſucceſſivement défaits de leurs bijoux; ils ſentoient enfin tous les deux, qu'ils ne pouvoient paroître plus longtems dans un état digne de leur naiſſance. Cette réflexion les força de quitter le logement qu'ils occupoient, pour en choiſir un autre plus modeſte dans un quartier obſcur, à l'extrémité de la Ville.

Lieux aſſignés à la miſere, elle y regnoit de toutes parts. Nos deux époux, pour s'y ſouſtraire, firent longtems d'inutiles efforts. Il fallut céder à ſes loix.

Ce ne fut pourtant pas en lâches; ils n'ajouterent point à leurs triſtes

Digitized by Google

calamités, en s'accablant par d'indignes reproches : Montrose loin de-là, ne s'attacha qu'à soulager & consoler sa malheureuse & chere épouse, par d'apparentes espérances que lui-même sentoit être destituées de fondement ; elle en faisant autant pour lui : tous deux enfin, renfermant soigneusement dans leur cœur ce qu'ils ressentoient séparément de douleurs & de craintes, craignoient d'en rien montrer à l'autre ; & la seule querelle qu'ils eussent, étoit pour savoir qui des deux avoit le plus de droit de remplir les devoirs serviles que le défaut de domestiques leur rendoient alors nécessaires ; de savoir qui des deux, lorsqu'ils n'avoient qu'un repas très-léger, avoit le droit d'être plus ou moins sobre.

Ils se virent enfin réduits aux dernieres extrémités où l'humanité puisse atteindre, & qu'un cœur courageux

Digitized by Google

puiſſe ſouffrir. Toutes leurs lettres à leurs implacables parens, demeuroient ſans réponſe, ou la réponſe étoit pour eux une nouvelle ſource de douleurs. De recourir à leurs amis, comme aux parens que l'un & l'autre avoit en Ville, c'étoit dans les horreurs de leur ſituation, ce que tous deux par un reſte de vanité (qu'en pareil cas peu d'ames ſentent) enviſageoient comme un ſupplice infiniment plus grand encore.

Juſqu'où l'amour & le beſoin n'ont-ils pas droit d'humilier les plus grands courages ! Montroſe, au déſeſpoir, préféra la miſere inconnue, le plus ignoble des emplois, à la honte de s'avilir aux yeux de ceux dont il pouvoit attendre du ſecours, s'il eût voulu leur faire part de ſon état. Au moyen d'un emplâtre, qui lui cachoit la moitié du viſage, & d'un déguiſement, qui l'eût rendu

Digitized by Google

méconnoissable aux yeux de l'amour même, ce malheureux, tandis que son épouse travailloit à de petits ouvrages propres à son sexe, se tenoit tout le jour aux environs d'une taverne, & servoit de commissionnaire au public.

C'est ainsi que ces infortunés amans (car ils l'étoient encore bien plus qu'époux) c'est ainsi, dis-je, que Sir Montrose & Miss Fanni Arthur, nés dans l'abondance & dans la grandeur, & dont l'éducation avoit été si délicate, se virent ravalés par un excès d'affection mutuelle, dont notre siécle fournit peu d'exemples, à subsister du travail de leurs mains, & de la façon la plus déplorable!

Mais si cet excès d'infortune n'avoit pû rallentir l'amour dans leur cœur, ni les forcer à regretter un seul instant leur union, la malignité de leur sort leur préparoit une autre

Digitized by Google

épreuve à laquelle tout leur courage n'étoit pas fait pour réſiſter.

Montroſe étoit à ſon poſte ordinaire, lorſqu'un jour un homme bien mis le chargea de porter une lettre, dont par avance, il lui paya le port.

Chemin faiſant, Montroſe, en jettant les yeux ſur la lettre, fut ſurpris comme on peut le penſer, de la voir adreſſée à Miſſ Fanni, chez Miſtriſſ Facill, fameuſe marchande de modes, où il ſavoit que ſon épouſe alloit aſſez fréquemment vendre ſes petits ouvrages.

Un friſſonnement dont il eut peine à ſe rendre raiſon, le fit arrêter dans l'inſtant. Il ne pouvoit penſer que cette lettre fût pour ſa femme; & cependant un mouvement de curioſité qu'il eſſayoit de vaincre, lui ſuggeroit d'en voir le contenu. D'abord il rejetta cette penſée, il rougit lui-même de ſes ſoupçons, ſe les re-

Digitized by Google

procha comme un crime ; & cependant ne put y réſiſter.... Qu'avoit cet homme, inconnu pour lui juſqu'alors, à mander à ſa femme ? D'où la connoiſſoit-il ? Quels intérêts cachés ſervoient de baſe à leur correſpondance ?

Fanni, ſa chere & fidele Fanni, dont le cœur juſqu'alors avoit toujours été ouvert à ſes yeux, avoit donc maintenant des ſecrets pour lui ? ... & c'étoit chez cette marchande (accablante penſée !) où elle avoit été deux ou trois fois depuis huit jours, que très-probablement la connoiſſance s'étoit faite. Cette réflexion l'emporta : il rompit le cachet en tremblant ; & voici ce qu'il lut :

» Que je ſuis enchanté mon ange ! » l'amour & le trop juſte ſentiment » de vos malheurs triomphent donc » enfin de vos ſcrupules, & vous

Digitized by Google

» forcent d'abandonner un homme » dont le seul but, en s'unissant à » vous, fut de vous rendre malheu- » reuse ?... Je me rendrai, n'en » doutez pas, à l'endroit assigné, & » j'ose me flater, qu'une fois affran- » chie du joug de cet indigne époux, » & en possession des plaisirs auxquels » votre jeunesse & vos charmes ont » si juste droit de prétendre vous ne » douterez plus des sentimens de vo- » tre fidele amant, KINGSTON.

» P. S. Si avant que je vous revoie » vous aviez quelque chose encore à » me faire savoir, confiez-vous sans » crainte à la Marchande ».

Une lettre de cette espece étoit bien faite pour justifier tous les transports les plus extravagans. L'évidence étoit trop frappante, pour que Montrose pût douter qu'elle fût écrite à sa femme... sa situation malheureuse.... son nom... celui de la

Digitized by Google

Marchande chez laquelle elle alloit souvent, tout annonçoit, tout prouvoit clairement qu'il ne pouvoit être question d'une autre.

Honteux pourtant encore, désespéré de la croire coupable, elle qui jusques-là avoit été pour lui l'objet du culte le plus pur, elle qu'il regardoit comme l'innocence elle-même, il relut le fatal billet, il le relut dix fois encore, cherchant avec ardeur que quelque mot, ou quelque expression pût lui rendre une ombre d'espoir de s'être trop cruellement trompé. Mais, hélas! plus il le relisoit, plus il en pesoit tous les termes & plus il trouvoit lieu de se convaincre que son malheur & le crime de son épouse étoient deux vérités également indubitables.

Son cœur se sentit d'abord partagé entre la douleur & la rage: ce dernier sentiment ne tarda pas à préva-

Digitized by Google

loir : l'amour le plus ardent eſt le plus prompt à ſe changer en haine ; l'infortuné Montroſe l'éprouva... grand Dieu ! s'écria-t-il, je pénetre enfin ton deſſein : tu n'as voulu, par un haſard étrange, me dévoiler cet horrible forfait, que pour en hâter la vengeance, tu ſeras obéi.

Après avoir rêvé quelques inſtans ſur les moyens d'exécuter l'affreux projet qu'il méditoit, il referma la lettre, il la remit à la Marchande ; & de-là revenant à la taverne, il s'informa du nom de celui qui l'avoit employé, apprit qu'il ſe nommoit Kingſton, homme riche & bien né, prit ſon adreſſe, & ſortit de la Ville pour réfléchir plus librement ſur ce qu'il lui reſtoit à faire.

Après avoir cherché longtems la cauſe d'un revers ſi mortel pour ſon cœur... probablement, dit-il, elle a fait part de nos malheurs à la Mar-

Digitized by Google

chande : on croit adoucir ſes chagrins en les communiquant à ſes amis. Fanni d'abord n'aura voulu qu'intéreſſer cette femme pour elle ; l'autre, en feignant ſans doute de la plaindre, aura tiré tout ſon ſecret, aura ſu toutes nos miſeres... en aura fait part à Kingſton... qui l'aura vue... qui l'aura, trouvée jeune & belle..... qui ſans doute aura fait des offres... & dont l'infidele éblouie... Mon opprobre eſt certain ! on m'abandonne ſeul à toutes les horreurs de la ſituation où mon funeſte amour m'a plongé, tandis que la perfide, dans l'abondance & les plaiſirs, inſultera peut-être encore à ma crédulité !

Parjure & perfide Fanni ! eſt-ce-là ton courage ? Eſt-ce-là ta ſincérité ? As-tu ſouffert le plus léger des maux, que je n'aye pas doublement partagé ? Pere, fortune, amis, repos, honneur, j'ai tout perdu, j'ai tout ſa

Digitized by Google

crifié pour toi... & c'eſt ainſi que tu me récompenſes !

Ses cris, ſes plaintes ſes tranſports durerent tout le jour. Vers le ſoir, il tâcha de ſe contrefaire aſſez pour paroître plus calme en rentrant chez lui, vers l'heure accoutumée : mais tous ſes efforts furent vains, il ne ſavoit pas feindre avec Fanni : elle apperçut bientôt qu'il lui cachoit quelque nouveau ſujet de peine. Elle inſiſta pour en ſavoir la cauſe, & voulut partager ſon ennui. Un ſourire, qu'il affecta, en niant qu'il lui fut arrivé rien de nouveau, n'en impoſa point à ſa femme, qui plus fortement que jamais, le ſupplia, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de ne pas ajouter à ſes propres maux, en lui cachant les ſiens. Elle n'en put rien obtenir ; & pour comble d'inquiétude, Fanni qui cette nuit ne put un ſeul inſtant fermer les

Digitized by Google

yeux, la vit passer à son époux dans les soupirs & les sanglots qu'il tâchoit en vain d'étouffer. Dès le matin, l'infortuné, sautant à bas du lit, prit un habit complet, que malgré leurs besoins, ils avoient toujours conservé au cas que par quelque accident il dût un jour se voir forcé de reparoître homme de condition; ceignant ensuite son épée... Je me revois, s'écria-t-il, fils de Montrose... Malheureux que je suis de n'avoir pas toujours gardé ce nom! L'air funeste de son époux, le ton véhément dont ces mots furent prononcés, la firent fondre en larmes; mais il parut ne pas les voir, & la quitta sans lui parler. Un poignard dans le sein de Fanni, lui eût semblé plus supportable: elle sentit pour la premiere fois tout le poids de son infortune.

Montrose étoit allé droit au café le plus voisin, d'où il envoya ce billet à Kingston.

Digitized by Google

en ville, alla chez un Apoticaire, où sous prétexte de vouloir purger sa maison de quelque vermine incommode, il fit emplette d'une drogue, & rentra chez lui plus furieux encore qu'auparavant.

Fanni, à qui la mauvaise humeur de son époux, & sur-tout la façon dont il étoit sorti le matin même, avoit percé le cœur, étoit encore occupée à chercher quels pouvoient être les motifs d'un si funeste changement... Grand Dieu, s'écrioit-elle, Montrose. Hélas! cesse-t-il de m'aimer?... Garantis-moi de ce malheur, je puis supporter tous les autres!

Elle formoit ces tendres vœux quand Montrose parut. Son air plus égaré & plus farouche encore qu'auparavant, n'annonça que trop à Fanni qu'il se passoit quelque chose d'étrange dans le cœur de son époux.

Digitized by Google

Ah ! qu'avez-vous, s'écria-t-elle, en courant dans ses bras, & quel fatal secret pouvez-vous si longtems me cacher ?

Très-fatal en effet, Madame, lui dit Montrose, en reculant avec horreur, mais vous l'allez savoir. Il faut d'abord prendre ceci, ajouta-t-il, en versant la liqueur dans un verre : c'est un remede sûr pour vous...

Pour moi, dit l'épouse, en tremblant... Quels sont donc vos desseins ? Hélas ! connois-je d'autres maux que ceux que je vous vois souffrir ?

N'importe, il faut le prendre, repliqua Montrose ; c'est le don d'un mari...

En ce cas interrompit-elle, dut-ce être un poison, je le reçois sans murmurer. (Elle le but en achevant ces mots.)

C'en est aussi, s'écria-t-il, mais point de bruit, perfide !... sans

Digitized by Google

quoi ceci t'impoſera ſilence un peu plutôt que je ne le voudrois.

En lui parlant ainſi, Montroſe pâle & frémiſſant, la rage & la mort dans les yeux, tirant ſon épée du fourreau, l'approchoit du ſein de Fanni, qui pénétrée de ſurpriſe & d'effroi, ne pouvoit prononcer un mot.

Ne crois pourtant pas, lui dit-il, que je craigniſſe de percer ce cœur perfide, où j'ai cru ſi longtems qu'habitoit la vérité même, où j'ai cru ſi longtems regner ſeul: non malheureuſe, non, je veux ſeulement que tu vives aſſez pour entendre l'affreux détail de ma juſte vengeance... Apprends donc que ton déteſtable complice, que ton adultere Kingſton eſt allé s'applaudir chez les morts d'avoir ſi facilement triomphé de la vertu de mon indigne épouſe... Tu vas bientôt le ſuivre... Et moi, qui

Digitized by Google

malgré mon injure, suis pourtant encore assez lâche pour avouer que je ne puis vivre sans toi... Vous ne m'attendrez qu'un instant.

Juste ciel ! s'écria Fanni, ah ! mal heureux époux, qu'entends-je ? Moi perfide, moi capable de te trahir ! quel est donc ce Kingston ? Quel est cet homme que je ne vis ni ne connus jamais ? Qui donc a pu m'accuser auprès de toi ? Car je te jure & j'atteste le ciel que je fus toujours innocente !

Arrête, lui dit-il, ne quittes pas le monde avec ce noir forfait de plus ; l'imposture en mourant trouve moins grace encore aux yeux du ciel, qu'à ceux de ton époux, qui cependant le voulut-il, ne peut jamais le croire... Tiens, lis, vois cette lettre dont ma mémoire trop fidele a retenu les moindres mots... Ne l'as-tu pas relue chez la Marchande ? Oseras-tu me le

Digitized by Google

nier, puiſque je la portai moi-même.

Plus Montroſe parloit, & moins Fanni comprenoit cette énigme. Mais n'ayant d'autres preuves, en atteſtant ſon innocence, que des larmes & des ſermens, loin de déſabuſer Montroſe, elle ne fit en l'aigriſſant encore, qu'éteindre un reſte de pitié qu'il ſentoit malgré lui pour elle, & qu'ajouter à ſa fureur.

Eh bien, s'écria-t-elle enfin, avec un ton capable de toucher un cœur moins prévenu, quelque choſe en mourant adoucit du moins mes regrets, je ne dois pas mon trépas à ta haine; on t'a trompé, mon cher Montroſe: c'eſt ton erreur qui me coute la vie... Les apparences, je l'avoue, ſont toutes contre moi; & cela me conſole, puiſqu'elles excuſent un crime que le ciel, s'il exauce mes vœux, pourra te pardonner, comme mon cœur te le pardonne.

Digitized by Google

La seule grace que j'implore, au nom de cet amour qui nous a si long-tems unis, c'est d'épargner, de respecter tes jours... Vis, cher époux, je t'en conjure ! vis pour connoître ton erreur, pour être bientôt convaincu de l'innocence d'une épouse qui ne respira jamais que pour toi, qui te chérit en expirant, dont la mémoire aura peut-être droit de t'être chere.

Ces mots prononcés avec une douceur, avec un air de vérité que ne peut imiter le crime, ébranlerent un peu Montrose... Il cacha cependant son trouble, & continua d'insister sur l'aveu de la vérité ; mais Fanni ne put que répéter tout ce qu'elle avoit déjà dit ; & la potion qu'elle avoit prise agissant alors avec violence, la jetta dans des convulsions qui prouverent à son mari qu'elle alloit bientôt expirer.

Digitized by Google

La vue de sa Fanni, pâle, mourante, & pourtant toujours belle à ses yeux, fit tout-à-coup naître le repentir dans l'ame de Montrose. Il détesta bientôt son crime ; & lui-même alloit s'en punir, lorsqu'un grand bruit qu'il entendit sur l'escalier, retint son bras prêt à frapper.

Cinq ou six hommes arrivant dans sa chambre, en criant, oui, c'est ici ! oui, voilà l'assassin ! tomberent à la fois sur lui, le désarmerent ; & sans rien écouter de ce qu'il leur disoit pour sa défense, l'arracherent de la maison, & le firent entrer chez le Juge de Paix le plus voisin.

Ciel, quel coup du hasard ! quelle surprise, & quel nouvel effroi pour ce cruel & déplorable époux... Ce Juge étoit son pere.

La vue d'un fils unique, depuis longtems perdu pour lui, & qu'il voyoit comme assassin, traîné devant

Digitized by Google

ſon tribunal, fit frémir le vieillard... Il rappella pourtant bientôt aſſez de fermeté pour ne pas faire ſemblant de le reconnoître, & pour interroger celui qui paroiſſoit l'accuſateur.

C'étoit un intime ami de Kingſton, qui revenant de la campagne avec un autre, avoit de loin vu partie du combat; mais qui, malgré toute ſa diligence, n'ayant pu venir aſſez tôt pour ſecourir l'ami, ni pour atteindre l'adverſaire, après avoir chargé ſon compagnon du ſoin du bleſſé, avoit ſuivi Montroſe, l'avoit vu entrer chez l'Apoticaire, s'étoit informé de ſa demeure, & tout de ſuite avoit été chercher main-forte.

Celui qui étoit reſté auprès de Kingſton, après l'avoir ramené chez lui, dans ſa chaiſe, & remis aux ſoins des Chirurgiens, étoit auſſi venu chez le Juge pour appuyer la dépoſition de l'autre.

Digitized by Google

Les déclarations faites & affirmées, & le decret ſigné, ſans que l'infortuné fils du Juge eût encore dit un ſeul mot, ſon pere alloit l'envoyer en priſon, lorſque Kingſton ſoutenu par deux domeſtiques, arriva dans la ſalle.

Tandis qu'on le panſoit, un de ſes gens, qui avoit vu conduire le coupable chez le Juge, & qui l'avoit reconnu pour l'époux de Miſſ Fanni, l'avoit été dire à ſon maître; & celui-ci par des raiſons que vous ſaurez bientôt, avoit voulu, dans le moment, malgré l'avis des Chirurgiens, ſe faire apporter chez Sir Montroſe.

Je ne viens pas ici, Monſieur, dit-il en entrant, pour accuſer, je viens pour juſtifier votre fils. Il m'a mis dans l'état où vous me voyez, il eſt vrai; mais ſes motifs ont droit de l'excuſer aux yeux de qui connoît l'honneur. Je crois enfin connoître

ces

Digitized by Google

ces motifs ; une fatale lettre que j'écrivis hier à une Dame ſous le nom de Fanni, eſt probablement tombée dans ſes mains ; la façon dont ma lettre eſt conçue, ſans doute a pu l'induire à croire que j'écrivois à ſon épouſe. Ainſi quelles que ſoient mes bleſſures ; & duſſent-elles être mortelles, je lui pardonne volontiers les effets d'un reſſentiment qu'il a du croire légitime ; & je me flatte en reconnoiſſant ſon erreur, qu'il voudra bien en faire autant.... jamais, jamais, s'écria le déſeſpéré Montroſe ; ſi ce que vous dites eſt vrai, je me vois le plus déteſtable & le plus malheureux des hommes.

Si le diſcours & le procédé de Kingſton avoient ſurpris la compagnie, cette réponſe de Montroſe eut bien plus droit de la ſurprendre : on ne comprenoit pas pourquoi la juſtification d'une épouſe qu'il chériſ-

Digitized by Google

ſoit, pouvoit le rendre malheureux. Mais il expliqua bientôt ce myſtere.

O Fanni ! malheureuſe Fanni ! s'écria-t-il d'une voix mourante, quoi ! tu ne ſerois point coupable ? Et ton époux eſt pourtant ton bourreau ! ... grand Dieu ſe pourroit-il ? ...

Il prononçoit encore ce nom, lorſqu'une femme échevelée, à demi-nue, & dont l'aſpect ſeul inſpiroit la douleur & l'effroi, arriva dans la chambre ; & ſe précipitant aux pieds du Juge... rendez-moi mon époux ! s'écria-t-elle avec le ton du déſeſpoir, le plus affreux cachot ne m'effrayera point avec lui... votre implacable cruauté, & celle de mon pere même, ne me pourra du moins refuſer encore cette grace.

Le trouble & l'agitation de Fanni, dont les yeux égarés parcourant rapidement la ſalle, ne lui avoient pourtant pas encore permis de re-

Digitized by Google

connoître son époux ; l'étonnement de Montrose qui, après l'avoir quittée expirante, se trouvoit si glacé de froid qu'il ne pouvoit se soutenir, ni lui répondre ; l'air de Montrose pere, immobile, tremblant dans son fauteuil, & ne sachant sur quoi fixer l'amas confus de ses idées ; les spectateurs enfin, tous attendris par un spectacle aussi triste qu'intéressant, & qui en attendoient le dénouement avec impatience : tous ces divers mouvemens, dis-je, & le silence qui regnant dans l'assemblée, ajoutoit encore à l'horreur de la scène, eussent fourni au grand *Shakespear* l'idée d'une situation capable de briser les cœurs.

Kingston enfin, en s'approchant du Juge, obtint qu'on fît sortir les spectateurs. Les deux époux alors serrés dans les bras l'un de l'autre, & transportés d'autant de joie qu'ils avoient res-

Digitized by Google

senti d'horreur, lui laisserent tout le tems qu'il voulut pour dévoiler le vrai secret de cette énigme aux yeux de Sir Montrose.

N'est-il pas vrai, Monsieur, dit enfin Kingston, en s'adressant au fils, qu'une lettre adressée à Miss Fanni, a seule excité votre jalousie ? vous a mis les armes à la main, & contre moi & contre votre épouse ?

Je l'avoue, répondit Montrose, & quoique sûr en cet instant de l'innocence de Fanni, j'ose pourtant encore vous avouer que je cherche envain à percer l'obscurité de ce mystere !

Monsieur, continua Kingston, en se retournant vers le Juge, vous n'avez peut-être pas oublié, quand au retour de mes voyages (Montrose alors étoit en France, & je ne l'avois pas connu) vous n'avez pas oublié dis-je, combien j'eus à souf-

Digitized by Google

frir de vos refus, lorsque le plus sincere amour me fit oser vous demander l'aimable Amélie pour épouse ? J'insistai vainement sur l'indignité du rival que vous me préfériez ! esclave de l'engagement que vous aviez dès longtems avec lui, vous ne voulûtes rien entendre : ce mépriſable époux que je savois incapable de l'être, malgré tous les regrets de votre fille, obtint enfin sa main. . . toute autre qu'Amélie, n'eût pas tardé à réclamer contre un tel mariage ; mais sa vertu timide malgré tous ses défauts, eût toujours respecté son époux, si la plus sordide avarice, les traitemens les plus durs, & la jalousie la plus effrénée ne l'eussent pas enfin forcée à se plaindre de lui. Quelques amies instruites du malheur de cette innocente victime, ne crurent pas devoir me le cacher. Je sentis mon espoir renaître, & la fis vivement

Digitized by Google

preſſer de vous inſtruire de ſon ſort, ne doutant pas que l'amour paternel en cette occaſion ne reprît tous ſes droits dans votre cœur. J'eus long-tems peine à réſoudre Amélie : elle vous écrivit enfin ; & peut-être dès-à-préſent vous ne ſavez déjà que trop combien ſes plaintes ſont fondées.

Ici Kingſton crut devoir s'arrêter un inſtant, en attendant la réponſe du pere, qui par un ſigne d'approbation, l'encouragea à pourſuivre ainſi.

L'eſtime qu'elle avoit pour moi, & la néceſſité de ſes affaires l'obligeant quelquefois à m'écrire, elle m'avoit prié (pour prévenir toutes ſurpriſes de la part d'un indigne époux) de ne lui plus adreſſer mes lettres que ſous le nom de Miſſ Fanni ; & c'eſt ſans doute ma derniere qui, ſi ma bleſſure eût tantôt terminé ma vie, nous eût été bien fatale à tous trois !

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

Kingston n'en dit pas davantage, & fut interrompu dans les complimens qu'il alloit faire à Fanni, par les tendres transports de Montrose, qui dès longtems aux pieds de son épouse, la baignoit de ses larmes, & lui demandoit ardemment par quel miracle elle avoit évité la mort ?

Sans miracle ! répondit-elle, avec un sourire enchanteur ; l'Apoticaire, en vous vendant sa drogue, heureusement s'étoit trompé. Il vous avoit suivi de l'œil, pour savoir où vous demeuriez : & s'étant apperçu de sa méprise, il accouroit pour vous en avertir lorsqu'il vous a vu conduire ici par la Justice... une autre potion qu'il m'a donnée, a calmé tout-à-coup mes douleurs, & bientôt instruite par lui du meurtre qu'on vous imputoit, j'ai volé dans l'instant sur vos pas, & je bénis mon retour à la vie, puisque je retrouve Mont-

roſe, & que je vois qu'il m'aime encore !

Ici les deux époux s'accablerent d'embraſſemens... Mais en ſe rappellant enfin ce qu'ils devoient au redoutable Sir Montroſe, tous deux tomberent à ſes pieds, en implorant ſa clémence.

Mais ſon cœur n'étoit plus le même : une ſcène ſi pathétique avoit touché l'inflexible vieillard. Les ſuites malheureuſes de l'himen forcé de ſa fille, avoient auſſi fait naître ſes remords au point qu'il béniſſoit le ciel de voir que l'un de ſes enfans avoit eu du moins à cet égard, le courage de lui déſobéir... Venez, dit-il, en leur ouvrant les bras, venez mes chers & malheureux enfans ! votre amour m'a vaincu... Puiſſai-je à l'avenir, par ma tendreſſe & mes bienfaits, vous faire oublier mes fureurs !

Digitized by Google

Tel fut le triomphe de ces deux époux. Tout ce que leur funeſte étoile avoit ſu raſſembler pour préparer leur perte indubitable, n'a ſervi qu'à plus promptement les conduire au ſein d'une félicité pour laquelle depuis longtems ils n'oſoient plus former de vœux.

Sir Montroſe étoit pourtant un peu fâché que ſa fille Amélie, liée encore à ſon mari, eût entretenu quelque correſpondance avec Kingſton. Mais l'avanture de ſon fils avoit adouci ſon ame : non-ſeulement il a reçu ſa fille en grace, mais après avoir obtenu des lettres de divorce entre elle & ſon mari, il l'a donnée pour épouſe à Kingſton, dont la bleſſure étant moins dangereuſe qu'on ne l'avoit cru d'abord, n'a pas tardé à ſe guérir.

Sir Arthur pendant tous ces évenemens, languiſſoit d'une maladie

Digitized by Google

qui menaçoit ſes jours ; mais bientôt informé par la famille des circonſtances ſingulieres de l'affaire, voulut avant ſa mort imiter l'exemple de Sir Montroſe, il manda ſa fille & ſon gendre ainſi que ſon ancien ami, ſe réconcilia avec eux, revoqua ſon teſtament, & mourut en paix.

Digitized by Google

EPITRE
A ZÉMIRE.

Par M. D'ARNAUD.

VOUS accusez mon feu de trop de violence ?
Vous voulez, dites-vous, plus de discrétion.
La sagesse convient à la froide raison.
D'un amour circonspect le sentiment s'offense ;
Et qui peut à son gré régir sa passion,
A la tendresse opposer la prudence,
Qui peut aimer Zémire avec réflexion,
Sent bien peu de l'amour le charme & la puissance.
S'il faut suivre vos loix comme un arrêt des Dieux,
Je puis forcer ma bouche à renfermer mes feux ;
Mais lorsque je vous vois si touchante, si tendre,
Du moins laissez parler mes yeux.

Digitized by Google

Laiſſez dans mes regards mon ame ſe répandre.
S'il faut vous immoler ſes plus chers intérêts,
Je puis forcer mes yeux à devenir muets.
Qu'il m'en coute, hélas, pour vous plaire!
Mais mon ame, qu'emporte un trouble involontaire,
S'échape ſur mon front, y peint tous mes ſecrets.
Je puis enfin, c'eſt tout ce qu'un amant peut faire,
Duſſai-je même en expirer,
Repouſſer cet amour jaloux de ſe montrer,
Je puis l'aſſervir au myſtere;
Mais comment voir Zémire, & ne pas ſoupirer?
Chaque inſtant à mon cœur vient la rendre plus chere,
D'un nouveau trait me déchirer.
Parlez-vous? mon ame empreſſée
Vole ſur votre bouche, y demeure fixée.
Vous vous taiſez, mon cœur toujours plus enflâmé

Digitized by Google

Fait parler vos regards, jusqu'à votre silence.
Ce Génie ennemi de tout objet aimé,
Qui se fait un plaisir d'exercer ma constance,
Me ravit-il votre présence?
Je vous adresse encor mes soupirs & mes vœux.
L'excès de mon amour me rend ingénieux.
Je sais tromper jusqu'à l'absence.
Avec des yeux toujours plus enchantés,
Je vois encor, j'adore vos beautés,
Je vous vois toujours plus charmante,
Sans cesse à mon amour ma Zémire est présente.
Comment des traits si chers fuiroient-ils de mes yeux?
Ils regnent au fond de mon ame.
Laissez donc éclater ma flâme.
L'Amant qui se trahit est le plus amoureux.

Digitized by Google

EPITRE
DU MÊME,
A M. DE ***
Sur la Mort de son Fils.

A Potzdam ce 12 Octobre 1750.

CESSE de te nourrir du poison des douleurs,
Au destin de ton fils ne donne point des pleurs;
Rends plutôt grace au ciel qui borne sa carriere;
Une main complaisante a fermé sa paupiere,
Ma sévère raison vient dessiller tes yeux;
Sa mort prématurée est un bienfait des Dieux.
Eh! si tu peux encor, malgré cette Nature
Qui fait à tous les cœurs ressentir son pouvoir,
Mais dont le Philosophe étouffe le murmure,
Lorsque la Vérité lui montre son miroir:
Si tu peux écouter cette mâle sagesse,

Digitized by Google

Qui sur nos intérêts ne sauroit s'abuser,
Parle, ces justes Dieux dont se plaint ta tendresse,
Oserois-tu les accuser ?
Dois-tu pleurer ton fils ? Pleure plutôt son pere,
Pleure ton fort cruel, puisque tu lui survis,
Puisque tes destins ennemis
Te laissent encor la lumiere.
Eh ! quels sont donc les biens à la vie attachés ?
Et qu'à perdu ton fils ? « D'une * illustre Princesse
» Les bienfaits, me dis-tu, l'environnoient sans cesse,
» Sur son berceau riant ils étoient épanchez.
» Tout promettoit à son heureuse enfance
» Les jours les plus sereins, les jours les plus brillans... »
Trop aveugle mortel, quelle vaine espérance,
Quelle erreur chimérique avoit séduit tes sens !

* Madame la Princesse de...

Digitized by Google

Je veux, par un caprice étrange,
Que cette Fortune qui change,
Et nous trahit impunément,
Aux desirs de ton fils eût souri constamment,
Auroit-il pu goûter un bonheur sans mélange,
En un mot être un homme, & de chagrins exempt ?
Quel mortel, ou quel Dieu nous feroit ce présent ?
Qui du parfait bonheur possede l'avantage ?
Cette Princesse enfin, qui d'un œil de bonté
Voyoit se lever sans nuage
L'aurore de ton fils, dans sa course arrêté,
L'assuroit-elle du partage
D'une pure félicité ?
Auroit-elle osé faire une telle promesse ?
Interdit à l'humaine espéce,
Elle-même a senti que le parfait bonheur
N'appartenoit qu'aux Dieux, dont la main souveraine
Respectable en ses coups, sans cesse nous promene
Du plaisir au chagrin, du bonheur au malheur ;
Elle a vu comme toi la mort, la mort cruelle

Digitized by Google

Malgré l'éclat & la grandeur,
Malgré les cris de l'amour maternelle,
Frapper son fils du glaive destructeur.
Entre tous ces humains dont la terre est remplie,
Parmi tous les êtres divers
Semés sans choix sur ce vaste univers,
Dans les Palais d'Europe, aux Sérails de l'Asie
Fais-moi voir un heureux... demande à ce Berger
Que nous peignons, au sein de l'innocence,
De roses couronné, foulant d'un pied léger
Un gason qui paroît sourire à sa présence;
Des champs vole au séjour de la magnificence;
Sur le trône ose interroger
Ce Roi qui pese tout au poids de sa puissance
Demande à ces mortels si différens entr'eux,
Si chacun dans son rang se croit vraiment heureux;
Tous deux accuseront leur triste destinée.
Tu sauras que tout homme a ses soins, ses revers,
Que la simple houlete est de larmes baignée,

Digitized by Google

Que le sceptre éclatant souvent cache des fers.
Faut-il qu'une image imposante,
Du sort humain te montre les rigueurs ?
Vois ce Roi dont le nom répandoit l'épouvante, *
Qui sembloit du destin attacher les faveurs,
Vois-le courber l'orgueil du pompeux diadême
Sous le joug d'airain du malheur ;
Il cherche en vain dans sa grandeur suprême
De quoi soulager sa douleur.
La France entend gémir & voit pleurer son maître ;
L'affreuse & pâle mort désole son palais ;
Tout conspire & s'obstine à lui faire connoître
Qu'il n'est qu'un homme, hélas ! l'égal de ses sujets.

---

* Louis XIV eut à la fin de ses jours la douleur de voir mourir sous ses yeux presque toute sa famille, & c'est alors que sa grande ame se développa & se montra encore mieux que dans ses prospérités.

Digitized by Google

Et le plus malheureux peut-être.

Qu'alors le grand Louis eut voulu que
les Dieux
Dans la pourpre des Rois ne l'eussent point
fait naître !
Ou que la mort eut obscurci ses yeux
A l'âge de ton fils, cet âge trop heureux
Où l'homme ignore encor tout le malheur
de l'être !
Après un tableau si frappant
Des ennuis imposés à l'humaine nature,
Pourrois-je offrir aux yeux du sentiment
Une plus naïve peinture ?
Et tes regards levés sur les malheurs d'un
Roi,
Digneront-ils s'abaisser jusqu'à moi ?
Porté par un Génie aux beaux Arts favorable
Des sentiers d'Hélicon dans le Palais des
Rois,
Admis aux pieds du trône & pouvant à la fois
Admirer le grand Prince, & voir le Sage
aimable,
Comblé de ses bienfaits, par l'Auguste nou-
veau
Appellé le *nouvel Ovide*,

Digitized by Google

Lorſque ma muſe encor timide
S'éleve à peine du berceau ;
Honoré des regards de ſon illuſtre Frere, *
De ce jeune Héros ſi digne d'être aimé,
Et mon ſecond Dieu tutelaire,
Car de quel autre nom peut il être nommé ?
Je publierai par-tout ſon éloge ſincere ;
Contemplé ſous ces traits brillans :
Sans doute de la jalouſie,
J'échauffe les venins, j'irrite les ſerpens ;
Dans les mains de la calomnie
J'aiguiſe le couteau que lui prête l'envie ;
Mais à travers l'éclat trompeur
Qui ſemble à tous les yeux répandu ſur ma vie,
Pénétre les ennuis dont je reſſens l'horreur.
Je pleure tous les jours la perte de ce frere
Que m'a ravi le démon des combats ;
Je pleure les vertus, les talens, les appas...
Une ame à qui l'amour livroit mon ame entiere...
Le premier des amis, l'amante la plus chere,

---

* A. R. le Prince Henri, frere du Roi de Pruſſe.

Digitized by Google

Ne puis-je l'arracher de la nuit du trépas ?
Ne peut-elle du moins m'entendre ?
Dieux ! qui fîtes mon cœur si sensible, si tendre,
Deviez-vous le frapper de ces coups si cruels ?
A Eréderic j'éleve des Autels,
Je chéris ses bontés ; mais il ne peut me rendre
Ces deux Objets de mes pleurs éternels !
Encor s'il me restoit pour essuyer mes larmes !
La main de quelqu'ami touché de ma douleur !
Mais tout redouble mes allarmes,
Ce n'est point à la Cour qu'il faut chercher un cœur !
C'est en toi seul que respire cette ame,
Qui sent de l'amitié la pure & douce flâme,
Qui partage ses maux plus encor que ses biens ;
Elle nous unissoit de ses plus forts liens...
Eh ! dans son sein je ne puis plus répandre
Ces plaintes, ces soupirs, ces touchans entretiens

Digitized by Google

Qu'anime l'amitié, qu'elle peut ſeule entendre ?
Souvent laſſe des cours & des déguiſemens !
Vers toi, vers ma chere patrie
S'échappe mon ame attendrie,
Avec ſes déplaiſirs & ſes gémiſſemens
Elle va te porter de nouveaux ſentimens.
Quand pourrai-je revoir un ami fidele
Sous l'humble toit de Philémon
Retrouver ces plaiſirs qu'envain l'ambition
Sous les lambris des Rois appelle !
Va, je l'éprouve trop. Ce n'eſt point dans ces lieux
Que la félicité réſide !
Vers un bonheur pur & ſolide
N'allons point égarer nos voeux.
Mortels, ſachons ſubir nos deſtins rigoureux.
Si la tendre amitié, dont ma voix eſt l'organe,
Pouvoit en ta faveur ſe manifeſter mieux ;
Je ſens, quoique le Ciel à ſouffrir nous condamne,
Que je ſerois moins malheureux.

Digitized by Google

SARA TH.

Nouvelle traduite de l'Anglois.

LE petit Roman qu'on va lire n'a pas été fait pour être rendu public, & il pourroit avoir le mérite de la nouveauté en Angleterre même où les exemplaires en doivent être fort rares. Nous n'osons assurer que la traduction soit fidelle, mais elle conserve du moins très-bien le caractere & le ton Anglois, on ne peut disconvenir que la philosophie de ce conte ne soit belle, douce & humaine; mais ceux des lecteurs qui aiment mieux les incidens que les réflexions trouveront peut-être qu'elle domine trop sur le récit: on a imaginé la fable pour faire passer la morale: ici l'Auteur semble avoir fait la mo-

Digitized by Google

rale pour faire paſſer la fable. D'ailleurs on ſentira aiſément que cette morale n'a jamais été faite pour des mœurs auſſi délicates & auſſi élégantes que les nôtres. Une fille de qualité épouſer ſon laquais ! ni la Philoſophie de Sara, ni la vertu de ſon époux, ni le ſacrifice qu'elle fait de ſa fortune aux bienſéances & aux uſages, ne pourront juſtifier aux yeux d'un certain ordre de lecteurs une ſi étrange réſolution. Chez une nation où la nobleſſe eſt en quelque maniere perſonnelle, où un Roturier, s'il a de la fortune, peut entrer dans le ſénat de la nation, &, s'il a du génie, peut devenir Pair du Royaume ; où les enfans d'un Pair, à l'exception de l'aîné, rentrent dans les communes ; enfin ou l'on s'informe du mérite d'un homme avant de demander ſon nom ; chez cette nation, dis-je, les mariages

les

Digitized by Google

les plus disproportionnés peuvent bien n'être ni rares ni révoltans; nos opinions & nos usages sont tout différens. Au reste l'exemple de Sara ne sera pas contagieux parmi nous. Quelle est la Demoiselle élevée en bonne maison qui seroit tentée d'aller dans une cabane allaiter ses enfans, traire ses vaches, & planter des légumes pour les manger sur la même table avec ses domestiques! mais nous ne voulons pas prévenir nos lecteurs contre ce petit ouvrage, qui, malgré ces observations, pourra encore intéresser ceux qui aiment mieux exercer leur sensibilité que leur critique.

Il y avoit plus de cinq ans que j'avois achevé mes voyages, & qu'après avoir étudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe, dans les grandes villes, dans les cours, dans les états de la vie les plus enviés,

Digitized by Google

j'étois persuadé que les pays que j'avois vus & le mien même n'étoient pas la patrie du bonheur & de la raison. Ma famille vouloit me marier. Mon pere se flattoit de me trouver une femme qui me feroit oublier une parente que j'avois aimée dans mon enfance, & que la mort m'avoit enlevée ; & en attendant il vouloit que je m'occupasse des biens qui devoient m'être cédés au moment de mon mariage ; il me fit partir pour le nord de l'Ecosse où nous possédons une terre aux environs d'Aberdeen ; je me mis en chemin vers la fin du printems, & dans les plus beaux momens de l'année. Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque j'arrivai à huit mille d'Amstead, c'est le nom de cette campagne. Je savois qu'elle étoit mal bâtie & mal meublée, & que je ne pouvois y trouver qu'un mauvais soupé & un mé-

Digitized by Google

chant lit ; j'étois fatigué & j'avois faim ; je me déterminai à paſſer la nuit dans une métairie, qui par ſa ſituation & par un certain air de commodité, de propreté & d'abondance champêtre, avoit fixé mon attention. Cette ferme étoit placée ſur le penchant d'un côteau qui la garantiſſoit du vent d'Oueſt ſi violent dans cette contrée ; elle étoit à cent toiſes d'une petite riviere qui coule dans un joli vallon : des prairies artificielles, des vergers remplis de pommiers à cidre, des champs couverts de legumes l'environnoient ; il y avoit à quelque diſtance de la maiſon un petit bois de hêtre ; des chevaux, des boeufs, des brebis paiſſoient dans le vallon & ſur les côteaux ; quatre enfans de la plus agréable figure, jouoient dans une cour peuplée de volaille de toute eſpèce : à la porte de la cour, je vis

Digitized by Google

une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans ; elle étoit blonde & fraîche, quoiqu'un peu halée ; elle avoit de grands yeux noirs, & une gorge très-blanche qu'elle laiſſoit voir toute entiere en donnant à teter à un enfant de cinq à ſix mois. Il me ſembla que les traits de cette charmante payſanne ne m'étoient pas inconnus : je lui demandai à qui appartenoit cette ferme, & ſi mes gens & moi nous pouvions y paſſer la nuit : je l'aſſurai que mes hôtes ſeroient très-contens de nous. Elle me répondit que la ferme appartenoit à ſon mari ; que perſonne ne logeoit chez eux pour de l'argent ; mais qu'ils recevoient de leur mieux les étrangers de toute ſorte d'états : elle m'invita ſur le champ à deſcendre de cheval & me conduiſit ſans cérémonie à la chambre qu'elle me deſtinoit. Cette chambre étoit agréable, les meubles

Digitized by Google

en étoient ſimples & propres ; de la fenêtre, la vue s'étendoit & s'enfonçoit dans le vallon en ſuivant le cours & les détours de la petite riviere. Sara Philips, c'eſt ainſi que s'appelloit la jolie fermiere, me dit qu'elle alloit préparer mon ſouper ; qu'en attendant j'avois à choiſir de me repoſer dans ma chambre, ou dans le jardin ſur un banc de gaſon qui étoit ſous des arbres, auprès d'une petite fontaine : la ſoirée étoit belle, l'air avoit été brulant pendant le jour, je choiſis de me rendre dans le jardin. Vous avez raiſon me dit la fermiere, & vous allez goûter deux de nos grands plaiſirs, le frais après la chaleur, & le repos après la fatigue. Si cependant vous vouliez lire en attendant votre ſoupé, voilà des livres : en diſant ces mots, elle me montroit un cabinet où j'entrai. J'étois curieux de voir la bibliotheque d'un payſan :

Digitized by Google

je m'attendois à y trouver quelques-uns de ces petits Romans barbares qui nous viennent des Provençaux, & des livres de dévotion : je vis d'abord les ouvrages de *Tull*, & à peu près tout ce qu'on a écrit de mieux sur l'agriculture : je fus étonné de trouver là les Mémoires de l'Académie de Rennes, livre excellent, mais écrit dans une langue qui devoit être inconnue à mes hôtes : bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendissent le François, lorsque je vis sur une tablette les *Essais de Montagne*, le *Discours sur l'inégalité des Conditions* & l'*Emile* du célebre Rousseau : j'y vis aussi une traduction Françoise du *Prædium Rusticum*, Poëme du Jésuite Vanieres. Le reste de la Bibliotheque étoit dans notre langue ; c'étoit *les Caractéristiques du Lord Shaftesburi*, *le Système moral d'Hutcheson*, &c. Quoi, disois-je des livres de Philo-

Digitized by Google

ſophie chez des Payſans ! les meilleurs Philoſophes Anglois & François dans une métairie auprès d'Hamſtead ! ils doivent être bien étonnés de ſe trouver là ! quel uſage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres ! ils appartiennent ſans doute, à quelque gentilhomme du voiſinage qui charmé de cette campagne, ou peut-être de cette fermiere, vient paſſer ici le tems de la belle ſaiſon. J'achevai enſuite la revue de la bibliotheque, je n'y vis plus que quelques livres de Méchanique & de Médecine pratique, les Romans de Richardſon, & des traductions des Idilles de Théocrite, des Eglogues & des Georgiques de Virgile, des Poëſies de Tibulle, de Geſſner & de Haller : je ne vis des ouvrages de nos Poëtes que les Paſtorales de Philips, les Délices de la vie champêtre, par Cowley, quelques morceaux

Digitized by Google

de Spencer, la fable de Philemon & Baucis, par Dryden, & les Saiſons de Thompſon : je pris le Poëme des Alpes de Haller, & j'allai le lire ſur le banc de gaſon. Je m'y étois à peine aſſis que j'entendis de grands cris autour de la maiſon : les enfans qui m'avoient ſuivi dans le jardin, & qui m'examinoient curieuſement, coururent à la porte ; j'y vis courir la fermiere : ils alloient au-devant d'un chariot vuide qui entroit dans la cour : ce chariot étoit conduit par le fermier qui revenoit d'Aberdeen où il avoit été vendre du ſeigle. Je connus aiſément le maître du logis à la maniere dont il fut reçu ; ſa femme l'embraſſa tendrement ; elle prit deux de ſes enfans ſur ſes bras, elle les éleva juſqu'aux joues de leur pere qui ſe laiſſa baiſer : il tenoit en même-tems par les mains deux autres de ſes enfans qui attendoient

Digitized by Google

leur tour de le baiſer auſſi. Après ces douces careſſes, ils vinrent tous vers le jardin, & j'allai au devant d'eux. Le fermier étoit un homme de trente ans, fort bien fait, ſon viſage étoit aſſez beau, & ſa phiſionomie étoit noble & agréable : il me remercia de la préférence que j'avois donnée à ſa maiſon pour y paſſer la nuit. Ils me quittèrent enſuite, & je les vis entrer dans une chambre qui donnoit ſur le jardin, & dont la fenêtre étoit ouverte : ils allèrent enſemble vers un berceau où repoſoit leur cinquieme enfant : ils ſe courboient tous deux ſur le berceau, & tour à tour regardoient l'enfant & ſe regardoient en ſe tenant par la main & en ſouriant. J'étois enchanté du ſpectacle touchant de cet amour conjugal & de cette tendreſſe paternelle.

Le ſouper étant prêt, nous allames nous mettre à table : mes hôtes

Digitized by Google

me demanderent la permiſſion de faire manger leurs domeſtiques & même les miens avec moi ; j'y conſentis. La table étoit ſervie proprement : elle étoit couverte de pudings & de legumes, & d'un rôti de bœuf : tous ces mets avoient le meilleur air du monde ; les ſieges étoient commodes, mais il n'y avoit qu'un fauteuil qui étoit deſtiné à un vieillard qu'on me préſenta : c'étoit le pere du fermier ; il me fit un accueil fort honnête, & nous nous aſſîmes. J'étois auprès de la fermiere ; je remarquai qu'elle envoya une jeune ſervante ſe placer auprès d'un jeune berger : je demandai ſi c'étoient de nouveaux mariés. Ils ne ſont pas mariés, dit-elle, mais ils s'aiment ; ils ne ſe ſont pas vus de la journée, & ils auront du plaiſir à être aſſis l'un auprès de l'autre. Je vis qu'elle envoyoit à un de ſes valets un plat qu'il

Digitized by Google

aimoit beaucoup, & qui étoit là pour lui ſeul : elle fit donner du cidre à ceux dont les travaux avoient été les plus pénibles : elle rendoit raiſon du choix des mets qui étoient ſervis ; elle diſoit pourquoi ce jour là, certains legumes ne paroiſſoient pas ſur la table, pourquoi elle en avoit préféré d'autres, pourquoi elle avoit donné un certain aſſaiſonnement ; c'étoit toujours pour augmenter le plaiſir du ſouper qu'elle avoit tout fait : cette femme me paroiſſoit ſinguliere ; le fermier avoit les mêmes attentions & les mêmes recherches ſur les plaiſirs de la table. Le repas étoit ſimple & excellent ; les convives étoient ſobres & ſenſuels ; l'égalité regnoit dans cette maiſon ; les domeſtiques étoient familiers avec les maîtres ; ils ne leur montroient pas du reſpect, mais beaucoup de zele & d'amour. Lorſqu'on eut un peu calmé la faim,

Digitized by Google

on ſe parla : le fermier me fit des queſtions ſur le payſage des lieux que j'avois traverſés ; il me vanta celui des environs de ſa métairie, & me preſſa de reſter le lendemain pour la voir : ſa femme & lui s'occupoient de moi, ſans oublier leurs domeſtiques ; ils louoient les uns de leur gaieté dans le travail, les autres d'un ſervice qu'ils avoient rendu ; ils leur parloient de la beauté du jour, du chant du roſſignol, des fleurs, des eſpérances de la moiſſon, de leurs amours : les domeſtiques ſe parloient entr'eux de ces plaiſirs charmans, & tous paroiſſoient les ſentir ; mais c'étoit ſurtout du vieux pere qu'on étoit occupé : je n'avois jamais vu de vieillard plus affable, plus gai : je le dis à la fermiere. Monſieur, me dit-elle, ce ſont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur ; dès qu'on veut bien les compter encore

Digitized by Google

pour quelque choſe, ils en ſavent gré, & ils ſont doux. Je vis qu'on exhortoit le bon-homme à boire; j'en fus un peu étonné. Monſieur, me dit la fermiere, je crois que dans le cours de la vie, il faut s'occuper du ſoin de retarder la vieilleſſe, mais qu'il faut ſe borner dans la vieilleſſe, à rappeller le ſentiment de vie. Ces réponſes me ſurprenoient; je ne doutai plus que la bibliotheque ne fût à l'uſage de mes hôtes, & je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec eſprit. Je me recriai ſur l'étonnément que me cauſoient leurs lumieres & ſurtout celles de Sara. Quoi, diſois-je, une jeune femme! à la campagne!... Oh! vous ne connoiſſez pas Sara, me dit le vieillard, qui commençoit à être un peu ivre; ô le divin cœur! Si vous ſaviez ce qu'elle a quitté pour nous! oh! ſi je pouvois me lever, j'irois lui bai-

Digitized by Google

ſer les pieds. Sara me parut craindre l'indiſcrétion de ſon beau-pere, elle étoit embarraſſée, elle rougiſſoit. Philips, c'étoit le nom de ſon mari, pria inſtamment le vieillard de ne pas révéler un ſecret qu'il avoit promis de garder. Je ne dirai rien, dit le bon homme, je ne dirai rien : une fille ſi belle ! qui avoit tant de richeſſes ! qui eſt ſi ſavante ! cela vous leve une gerbe ! aujourd'hui qu'elle mene quelquefois un chariot, ſonge-t-elle à ſon caroſſe ? .... La fermiere ſe leva, fit ôter les plats, & apporter le deſſert : il étoit compoſé de fraiſes très-parfumées, de groſeilles, de ceriſes, & d'excellente crême. En même-tems de jeunes ſervantes jonchoient de fleurs les environs de la table, & en bordoient les plats.

Ce ſpectacle réjouit le bon vieillard ; & ſoit qu'il s'en occupat, ſoit

Digitized by Google

qu'il craignît de déplaire à ſa belle-fille, il ſe tut. Je n'ai pas fait apporter des fleurs au premier ſervice, me dit Sara, parce qu'alors l'odeur des mets eſt très-agréable; mais dès qu'on ne veut plus en manger, on ne veut plus les ſentir, & c'eſt alors que l'on aime les parfums des fleurs. J'admirois l'intelligence de Sara dans l'art de rendre les ſenſations agréables, plus agréables encore, & combien elle trouvoit de volupté ſans s'écarter de la ſimple nature. Philips & Sara me paroiſſoient ſi vivement occupés l'un de l'autre, ſi remplis d'attention, ſi heureux! je n'ai jamais vu d'union ſi délicieuſe, parce qu'il eſt fort rare de trouver entre deux perſonnes les rapports qui étoient entr'eux: ils avoient le même degré de ſenſibilité, les mêmes goûts, les mêmes opinions.

Peu de tems après le ſouper, mes

Digitized by Google

hôtes me conduisirent à ma chambre ; Philips me fit remarquer la beauté de la nuit, l'or étincelant des astres, le silence de ces momens où la nature demande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ses enfans ; Philips donna ses ordres, fit la visite de ses écuries, & le couple heureux alla partager un assez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir : tout ce que je venois de voir me paroissoit un songe ; mais c'étoit un songe que j'aurois voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai assez matin, & je ne me sentois point du tout pressé de partir : j'adorois mes hôtes ; leur demeure, leur genre de vie, l'union des domestiques, la sérénité, la gaieté qui regnoit dans la maison, tout m'enchantoit. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'esprit mal fait, on se trouve si bien auprès de la vertu heu-

Digitized by Google

reuſe ! le ſpectacle de ſes plaiſirs eſt ſi doux ! je me levai cependant, mais pénétré du regret de quitter la charmante métairie. Dès que je fus habillé je deſcendis dans la cour, où je trouvai Philips & Sara. Le ſoleil venoit de ſe lever ; le ciel conſervoit encore une légere nuance de ce jaune brillant qui ſuccede à la blancheur que lui donne le crépuſcule, & qui précede ce bleu ſombre qu'il prend pendant le jour. On reſpiroit le parfum des arbres & des plantes, & ce vent frais qui ſuit le lever du ſoleil ; la campagne, les hommes & les animaux reprenoient le mouvement ; les troupeaux ſortoient de l'étable, les pigeons de la voliere, & les poules ſe répandoient dans la cour : les domeſtiques ſe diſpoſoient au travail. J'avoue que pour la premiere fois de ma vie, je ſentis bien le plaiſir de voir commencer le jour, &

Digitized by Google

je ſuis perſuadé que Philips & Sara malgré les ſoins dont ils s'occupoient alors, n'étoient pas inſenſibles à ce plaiſir. Je remarquai que dans la diſtribution du travail, ils affectoient de placer toujours pluſieurs ouvriers enſemble : ils diſoient même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux voiſins de ceux où travailloient les autres domeſtiques. Cette attention me parut ſinguliere : je le dis à Sara, & voici ce qu'elle me répondit. J'ai toujours été perſuadée que tout ce qui rend les travaux de la campagne ſi agréables, c'eſt qu'ils ne ſont point ſolitaires. Les hommes égayent aiſément le travail qu'ils font enſemble ; la joie d'un ſeul ſe communique à tous : ſi un berger joue de la flûte, un autre chante : pluſieurs laboureurs qui conduiſent leur charues dans les champs voiſins, compagnons dans les mê-

Digitized by Google

mes peines, les adouciſſent l'un avec l'autre ; ils ſe parlent de leurs eſpérances, ils s'uniſſent dans l'égalité de leur ſort. Eh ! n'avez-vous jamais vus ceux des travaux champêtres qui ſont communs à un plus grand nombre d'hommes aſſemblés, comme une fenaiſon, une tondaiſon, une moiſſon ? C'eſt là où malgré l'ardeur du ſoleil, la ſoif, la ſueur, la fatigue exceſſive, vous voyez le plaiſir, vous entendez des cris de joie. Vos artiſans des Villes, empriſonnés dans une chambre, iſolés, ſans compagnons, travaillent preſque toujours triſtement. Sara ſe tut : Philips prit la parole. Je crois auſſi, Monſieur, qu'il y a de certains plaiſirs qui pour être bien ſentis, veulent être goûtés avec pluſieurs hommes qui en jouiſſent en même tems. J'ai oui dire à Sara que plus les Salles des Spectacles étoient remplies, plus les émo-

Digitized by Google

tions y étoient vives & agréables. Cela eſt vrai, dit Sara, & il en eſt ainſi de tous les plaiſirs qui naiſſent en nous de l'admiration. Or qu'y a-t-il que l'on puiſſe admirer davantage & plus ſouvent que cette terre, ce ciel, ces eaux, ces bois, ces prés, toutes les graces & toutes les richeſſes de la campagne ? Je crois, interrompit Philips, que les biens que la nature donne à tous en communauté, ſont préciſément ceux qui augmentent de prix quand ils ſont goutés à la fois par un grand nombre. On aime à partager le plaiſir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara, & dès que le partage n'ôte rien au plaiſir, il l'augmente. Les Poëtes ont trop vanté le charme de la ſolitude, en parlant des délices de la campagne. Il ſemble quelquefois, à les entendre, qu'on

Digitized by Google

ne puiſſe bien jouir de ces délices que loin des hommes ; mais c'eſt des hommes de la Cour & de la Ville qu'ils ont voulu parler, c'eſt-à-dire des hommes dont l'ame ſeche, frivole, ou occupée auroit été inſenſible au charme de la nature. Une preuve certaine que les Poëtes ſentoient le beſoin de communiquer leur plaiſir pour l'augmenter, c'eſt qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, & qu'ils ont voulu tranſmettre les impreſſions qu'ils avoient reçues juſqu'à la derniere poſtérité. Cette converſation, ſi délicieuſe pour moi, fut interrompue par les faneurs qui ſortirent en troupe de la maiſon : ils étoient accompagnés par l'aîné des enfans de Sara, qui portoit un rateau ; & jamais Roi n'a été ſi fier de ſon ſceptre que cet enfant l'étoit de ſon rateau. Vous voyez, dit la mere, commencer le plaiſir d'être

Digitized by Google

utile, & le noviciat de l'Agriculture. Tout ce que vous dites & tout ce que je vois, divine Sara, lui répondis-je, m'inspire pour votre mari & pour vous, le respect le plus profond & l'admiration la plus vive; je voudrois passer entre vous le reste de ma vie, & mériter l'amitié de l'un & l'autre. Votre voisinage me rend précieux un bien dont je ne tenois pas compte; j'y viendrai souvent pour jouir de votre conversation & du spectacle des vertus & des plaisirs vrais que vous rassemblés dans votre maison. Peut-être divine Sara, vous ferez-vous connoître davantage: vous me direz peut-être ce que le pere de Philips avoit tant d'envie de me dire: j'ai vu par l'attendrissement de ce bon vieillard, & par les marques de respect qu'il vouloit vous donner, que plus instruit de ce que vous êtes & des circonstances qui

vous ont conduite dans cette métairie, je n'aurai que de nouvelles raisons de vous estimer. Je le crois, dit Sara; la maniere dont vous jugés de notre genre de vie, me fait penser que vous êtes au-dessus de bien de préjugés, & que vous mérités ma confiance. Je la remerciai si vivement qu'elle en fut un peu embarrassée, elle se tourna vers son mari & lui dit: mon cher ami, je vais parler à Monsieur de la passion que nous avons l'un pour l'autre; son mari l'embrassa tendrement, & nous quitta pour suivre les faneurs; il pria Sara de me retenir jusqu'à son retour, & parut s'en séparer avec regret, quoiqu'il ne la quittât que pour quelques momens. Sara me dit qu'elle alloit donner ses soins à ses enfans & à son ménage; elle me pria de l'attendre dans le jardin. Je l'y attendis assez longtems; elle vint enfin, s'assit avec

Digitized by Google

moi ſur le banc de gaſon, & commença ainſi ſon hiſtoire.

Je ſuis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre, d'une maiſon fort riche & plus illuſtre encore par ſes ſervices & par ſes titres: je vous tairai le lieu de ma naiſſance & le nom de ma famille: on me croit morte, & je veux que mon exiſtence ſoit ignorée; cela eſt néceſſaire pour qu'elle ſoit toujours heureuſe. J'avois ſix ans lorſque je perdis ma mere. Mon pere qui aimoit avec paſſion la Philoſophie & les Lettres, & qui m'idolâtroit, ne voulut point ſe remarier, & prit ſoin lui-même de mon éducation: il me trouvoit de la ſagacité & l'amour de l'étude: il voulut me faire part de ſes connoiſſances, & parut content de mes progrès. Mon pere, un des hommes les plus éclairés de ſon ſiecle, l'étoit autant peut-être que les Philoſophes qui

qui ont le plus de réputation ; c'eſt ainſi du moins que j'en ai jugé, lorſque j'ai comparé les inſtructions qu'il me donnoit avec celles que j'ai puiſées dans les livres. Il avoit au ſouverain degré le courage d'eſprit, & n'a jamais été effrayé des conſéquences d'un ſyſtême qu'il avoit adopté, ou d'un parti qu'il avoit pris. Je tiens de lui ce caractere ; & les leçons qu'il m'a données, ne l'ont point affoibli. Mon pere étoit ſenſible aux beautés de l'art & à celles de la nature : il avoit l'imagination vive & l'ame noble & tendre ; la Philoſophie trop ſeche, celle qui dégrade l'homme ou qui le glace, ne pouvoit être la ſienne : il lui en falloit une plus favorable à l'enthouſiaſme qu'il ſentoit pour la vertu & aux plaiſirs de l'imagination. Je n'avois pas dix-huit ans, & mon pere trouvoit que j'ajoutois des idées à celles qu'il m'avoit don-

Digitized by Google

nées. Je partageois auſſi ſon goût pour les lettres : il s'amuſoit de ma converſation, je faiſois ſon bonheur ; il ne penſoit point à me marier, &c. contente de mon état, je ne penſois pas à en changer.

Pendant que Sara me parloit ainſi, j'étois fort ému, je croyois la reconnoître ; il me reſtoit cependant encore quelque incertitude, & j'attendois avec impatience qu'elle la diſſipât. Nous paſſions, continua Sara, une très-petite partie des hivers à Londres. Nous venions d'y arriver lorſqu'un jeune Ecoſſois ſe préſenta pour ſervir chez mon pere. Il étoit de la figure la plus agréable ; & il avoit dans la phiſionomie un caractere de ſenſibilité & d'honnêteté dont il étoit difficile de n'être pas touché. Les payſans, ſont, comme vous ſavés, plus inſtruits en Ecoſſe qu'ils ne le ſont dans le reſte de l'Europe,

Digitized by Google

& ce jeune homme étoit un des mieux élevés de son pays. Il ne se distingua d'abord des autres domestiques que par un extrême attachement à ses devoirs. Nous vîmes bientôt qu'il se faisoit aimer de tous ses compagnons, & qu'il leur inspiroit son zele pour nous ; mon pere se trouvoit mieux servi, & ses gens paroissoient plus gais & plus heureux. L'Ecossois avoit toujours quelque livre à la main, dans les momens de liberté que lui laissoient ses devoirs ; mon pere s'apperçut que ce jeune homme avoit beaucoup d'esprit : il voulut l'instruire. Milord Dorset, disoit-il, a tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs Poëtes de l'Angleterre ; je ferai peut-être de ce domestique un citoyen éclairé qui fera l'honneur de sa patrie. Nous partîmes pour la campagne où ce jeune homme nous suivit. Mon pere

Digitized by Google

avoit de fréquentes converſations avec lui. Dans une de ces converſations, il apprit que le deſir de ſoulager la vieilleſſe de ſon pere, par les petites ſommes qu'il pouvoit prendre ſur ſes gages, avoit déterminé l'Ecoſſois à ſervir ; ce ſentiment ſi vertueux toucha mon pere au point qu'il ne m'en parla qu'en répandant des larmes ; il voulut ſur le champ lui donner une ſomme conſidérable que le jeune homme devoit envoyer à ſa famille ; mais combien mon pere ne fut-il pas étonné lorſque ſon laquais refuſa le préſent qu'on lui vouloit faire ! Monſieur, lui dit ce jeune homme, je dois mon travail à mon pere, & le prix que j'en reçois nous ſuffit à tous deux ; s'il étoit dans la miſere, j'accepterois vos bienfaits ; mais il ne lui faut qu'un peu plus d'aiſance, c'eſt à moi à la lui donner ; le ſalaire de mes peines eſt à

Digitized by Google

lui comme à moi ; qu'il en jouisse ; mais ni lui, ni moi, nous ne nous avilirons pas en nous nourrissant du pain de l'aumône. Mon pere ne tenta pas de changer la maniere de penser de ce jeune homme, mais il le tira de la livrée pour lui donner le soin de sa Bibliotheque ; il lui donna aussi une sorte d'inspection sur ses Fermiers. Dans ces deux emplois, Philips put recevoir, sans en être humilié, le bien que mon pere avoit envie de lui faire.

La Bibliotheque étoit le lieu de la maison où j'allois le plus, & j'y trouvois souvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorsque je ne l'y trouvois pas toujours. Il ne m'y voyoit jamais entrer sans une émotion dont je m'apperçus, & qui porta dans mon cœur ces sentimens qui me sont aujourd'hui si chers & auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étois

Digitized by Google

trop éclairée pour ne pas sentir les conséquences de ma passion ; mais bientôt je ne fis usage de mes lumieres que pour la servir & non pour la combattre. Je craignois & je respectois l'opinion des hommes ; mais disois-je, ils n'ont pas attaché la honte aux sentimens : je me permis les miens. Mon pere devoit être plus severe ; mais il devoit tout ignorer ; je me cachai même à l'objet de ma passion qui ne me découvrit pas la sienne, & qui me la laissa deviner. J'avois l'ame fiere, élevée & sensible ; ces caracteres là ne savent point combattre l'amour ; mais ils résistent à ses foiblesses. Philips d'ailleurs ne savoit qu'aimer, & l'excès de l'amour impose autant de respect que l'inégalité des rangs.

Je passai deux ans heureuse par le plaisir d'aimer & par celui d'être aimée, & moins humiliée de mon

Digitized by Google

amour que fière de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étois heureuse ; mais je perdis mon pere ; & je ne sais si je lui aurois survécu sans ce sentiment qui console de tout, & dont j'étois remplie. Sara dans cet endroit fondit en larmes, & resta quelque tems sans parler. C'est elle-même me disois-je alors, c'est elle je n'en puis plus douter ; j'étois pénétré d'attendrissement ; j'étois prêt à me découvrir à Sara ; mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance, & de perdre une partie de son histoire. Elle la reprit ainsi, lorsque ses larmes eurent cessé de couler.

Je vis les regrets de Philips égaler les miens, & de plus il sentoit ma douleur ; ses yeux se mouilloient dès que je versois des larmes ; je voyois dans ses moindres actions l'intérêt le plus tendre ; dans les services qu'il

Digitized by Google

me rendoit, dans ſes diſcours, dans toutes ſes démarches, & juſques dans ſon air, dans le ſon de ſa voix, je découvrois toute la paſſion que lui demandoit mon cœur, & rien qui put allarmer ma vertu & bleſſer le reſpect qu'il devoit à mon rang. Vous jugez bien que je faiſois beaucoup de réflexions ſur les bienſéances attachées à ce rang, ſur ſes devoirs réels & ſur la ſoumiſſion qu'on devoit aux loix & aux uſages de ſon pays. La Philoſophie de mon pere m'avoit éclairée ſur les préjugés ; mais ſa Philoſophie, ſublime comme ſon cœur, ne m'avoit point appris à les mépriſer. Mes converſations avec Philips rouloient ſouvent ſur ces ſujets importans par eux-mêmes, & que notre ſituation rendoit ſi intéreſſans pour nous. Quelquefois il m'échappoit de douter de la juſtice des conventions humaines, & par conſéquent du pouvoir qu'elles devoient

Digitized by Google

avoir sur des ames éclairées. Philips alors me combattoit avec force, & il trouvoit une foule de raisons auxquelles j'avois peine à répondre. Je crus que lorsqu'il avoit eu l'avantage dans ces disputes, il étoit plus triste qu'à l'ordinaire; je devinai aussi le motif qui lui faisoit embrasser une opinion qui ne lui étoit pas favorable. Je vis que mon cher Philips, tout entier à moi, s'oubliant lui-même, me faisoit sans peine les sacrifices qui devoient le plus lui coûter, & qu'il ne voyoit que mes propres avantages, mon bonheur & ma gloire. J'aimois à parler à Philips de ses parens, de leurs vertus, & de la sorte de bonheur dont ils jouissoient dans leur pauvreté. Je lui faisois des questions sur le lieu de leur demeure, sur leur voisinage, sur leurs travaux. Philips me paroissoit pénétré de respect pour la vie des

Digitized by Google

laboureurs, & pour les soins de l'agriculture. Il me parloit toujours de ma famille, & il me répétoit combien cette famille qui m'aimoit, & qui est si illustre en Angleterre, méritoit de moi d'égards & d'attachement. Il est vrai que j'éprouvois de la part de mes parens les procedés les plus honnêtes & des preuves de l'estime qu'ils avoient pour ma raison. Ils avoient fait avancer pour moi le tems où nos loix donnent aux filles le droit de disposer d'elles & de leur fortune. Je me trouvois maîtresse de mes biens & de moi-même ; mes parens n'étoient point inquiets de me laisser libre & seule. Mon penchant pour la Philosophie & les Lettres étoi connu ; on m'avoit trouvé de l'intelligence dans les affaires, & on ne me croyoit occupée à la campagne que du soin de mes biens & de l'étude. Il y avoit près d'un an que

Digitized by Google

mon pere étoit mort, & je n'avois pas quitté encore la terre où je l'avois vû mourir. J'ai un oncle, homme de mérite & distingué dans la Chambre des Communes par son désintéressement & par son éloquence : il venoit me voir quelquefois. Un jour après avoir dîné chez moi, il me proposa de me promener avec lui dans le Parc, & là il me rappella le souvenir de l'amitié qui avoit toujours regné entre lui & mon pere, & celle que l'un & l'autre avoit eue pour moi. J'ai un fils, me dit-il, il s'est distingué dans ses études, & depuis quelques années qu'il est hors de l'Angleterre, toutes les lettres que je reçois des pays où il a voyagé, me confirment dans la bonne opinion que j'avois de lui : il est de votre âge & prêt à revenir ; je veux le marier : s'il peut vous convenir, j'aurai le plaisir de voir vos biens ré-

Digitized by Google

point sortir de notre famille & de vous aimer comme ma fille après vous avoir aimée depuis longtems comme celle de mon frere. Cette proposition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur : je rougis, je pâlis & je répondis à mon oncle avec une froideur qui dut l'offenser. Je lui dis que je n'avois aucune envie de me marier ; que jusqu'à présent mes occupations & mes goûts avoient suffi à mon bonheur ; que si je prenois jamais un mari, je voudrois le connoître beaucoup, & que je me déterminerois par les convenances personnelles plus que par toutes les autres ; mais que dans aucun tems de ma vie, je n'oublierois ce que je devois à ma famille. Mon oncle me demanda la permission de m'amener son fils que je n'avois vu qu'au sortir de son enfance, qui alors étoit d'une figure agréable, & à ce qu'on disoit,

Digitized by Google

plein de goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle propoſition avec une froideur que je me reprochai ; une foule d'idées ſe préſenterent à mon eſprit, & s'y ſuccéderent avec rapidité.

Lorſque mon oncle fut parti, je m'enfonçai dans un bois obſcur où je me promenai longtems fort agitée, marchant à grands pas ; m'arrêtant de tems en tems & aux momens où j'avois peine à trouver les moyens de lever certains obſtacles, ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin plutôt que je ne m'aſſis, ſur un gaſon où je reſtai plongée dans la plus profonde rêverie ; je vis arriver Philips qui me cherchoit depuis longtems. Je n'avois jamais ſenti ſi vivement le plaiſir de le voir, & la néceſſité abſolue de ne m'en ſéparer jamais. Je lui fis part des deſſeins de mon oncle, & des regrets ſince-

Digitized by Google

res que j'avois de déplaire à ma famille en refusant d'accepter des propositions raisonnables sans doute. J'appuyai trop sur ces regrets ; je me reprocherai toute la vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips : je le vis pâlir ; un tremblement s'empara de tout son corps, ses yeux avoient un mouvement extraordinaire, & de l'égarement ; il n'articuloit que quelques mots ; chaque syllabe lui coutoit à prononcer. Il faut, disoit-il... oui, il le faut... c'est un jeune homme vertueux..... vos parens... votre rang... il faut... il le faut. Je vis ses yeux s'éteindre en me regardant : il tomba sur ses genoux en s'appuyant sur une main. Je ne me possédai plus ; je m'élançai pour soutenir mon cher Philips, je le pressai dans mes bras en m'écriant, mon cher époux ! à ce cri si tendre, à ce mot si énergique Philips ne me

Digitized by Google

répondit rien : il se relevoit peu à peu en me regardant fixement ; ses yeux se baignoient de larmes, je l'arrosai des miennes en répétant continuellement mon cher époux ! mon cher époux ! Dès que Philips eut la force de parler, il voulut combattre ma résolution ; je l'arrêtai, je le conjurai, au nom de tout mon amour de vouloir bien m'entendre : il s'assit auprès de moi en couvrant une de mes mains de ses baisers. Ce moment qui a décidé du bonheur de ma vie, est encore si présent à ma pensée, que je n'en ai pas oublié la plus légere circonstance. Voici ce que je dis à Philips.

Je sais tout ce que vous pouvez dire ; je le préviens & j'y répons. Ma passion pour vous n'est pas aveugle ; je vous connois bien, & vous êtes l'homme que me destinoit la nature, c'est sur la convenance des per-

Digitized by Google

sonnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages ; les conventions y ont substitué celle des rangs. Nous savons, vous & moi, combien les véritables sages ont de respect pour les conventions humaines ; elles maintiennent l'ordre dans les sociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on est né par des alliances que l'opinion condamne ; c'est un crime que punit le mépris des hommes, & je ne saurois point soutenir ce mépris, même injuste.

Faut-il donc faire céder la loi de la nature à des convenances de société ? Cela peut être ; mais nous ne sommes point dans ce cas ; cédons à nos cœurs en respectant les préjugés. Mes parens m'ont laissez 2000 guinées de rente, & 3000 guinées d'argent comptant. C'est cette somme que je veux conserver de toute ma fortune, pour vivre avec vous &

Digitized by Google

vos parens. Ici Philips voulut m'interrompre : il me proposa de ne point nous marier ; je l'arrêtai & lui dis : nous manquerions à la loi de la nature & à celle des hommes qui nous demandent une postérité, & pourquoi ne point nous marier ? Pour conserver mes biens ? Ils ne me rendent point riche dans l'état où je suis ; je le serai dans le vôtre avec la somme que je vais vous porter. Si j'épousois mon cousin, nous serions des gentilshommes médiocrement cités, & nous serons des fermiers opulens. Je vais faire mon testament & je donnerai toute ma fortune à mon cousin ; ensuite je partirai pour Londres : je ferai répandre le bruit de ma mort, & nous nous rendrons en Ecosse où il est vraisemblable que votre pere vous permettra de m'épouser.

Philips se jetta à mes pieds, me conjura de differer, d'examiner, de

Digitized by Google

craindre les regrets. Non, lui répondis-je, tout eſt examiné. Eh ! que pourrai-je regretter ? Quels plaiſirs me donnent mes richeſſes, que ne puis-je remplacer la nature dans l'aiſance de votre état ? Le ſpectacle d'un coteau riant & fertile réjouit plus la vue qu'un mur chargé de tableaux ; les diamans ſur ma tête me pareront moins que les fleurs ; la toile de l'Inde m'habillera auſſi bien que le Pekin ; je perdrai mon caroſſe, mais j'exercerai mes jambes : Philips nous aurons les commodités que demande la nature, & rien de ſuperflu, qui ne peut amuſer que l'oiſiveté. Quant à mes liaiſons & à mes connoiſſances, pourrai-je les regretter quand je ſerai la fille de votre pere, & la mere de vos enfans ?

Philips m'aimoit trop, il m'eſtimoit trop, il ſe rendit trop de juſtice à lui-même, pour douter plus

Digitized by Google

longtems que je ne fusse heureuse dans le nouvel état que je voulois embrasser. Je ne vous peindrai point sa joie, sa reconnoissance, & mon bonheur, lorsque je l'eus déterminé à m'épouser. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon testament; jamais on n'acquit tout à coup une grande fortune avec autant de plaisir que j'en eus à me dépouiller de la mienne. Après avoir fini mes affaires, nous partîmes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort, & je le rendis vraisemblable par une adresse & des moyens qu'il est inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Ecosse. Il y a sept ans que j'entrai pour la ptemiere fois dans cette chere métairie, & que pour la premiere fois j'embrassai les genoux de cet excellent vieillard que vous voyez sur cette pierre se pénétrant des premiers rayons du soleil;

Digitized by Google

& cherchant à se ranimer par les douces influences de l'aurore & du printems. Vous voyez votre fille, lui dis-je ; elle vient dans votre maison pour y rendre votre vieillesse heureuse, pour faire toute sa vie le bonheur de votre fils : mon cœur m'inspirera tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux : vous, mon mari, vous m'instruirez des détails du ménage ; je me flatte que je serai une ménagere vigilante, & que ceux qui dépendront de moi & ceux de qui j'ai tant de plaisir de dépendre, seront également contens. Le vieillard étoit transporté de joie ; ce bonheur sans doute à prolongé sa vie. Il acquit en propre la métairie dont il n'étoit que le fermier ; notre mariage fut conclu ; & depuis ce moment où j'ai pris le nom & l'état de l'homme que j'aime, il ne s'est pas écoulé une heure sans que je ne m'ap-

Digitized by Google

plaudiſſe de ma deſtinée. Nous ſommes heureux, & nous pouvons nous flatter que nous le ſerons toujours autant que peut le permettre la nature. Philips & moi nous ne faiſons uſage de nos connoiſſances, de la philoſophie de mon pere, & de notre amour pour les lettres que pour aſſurer notre bonheur. Nous ſommes attentifs à chercher tous les plaiſirs que nous permet notre ſituation, & nous apprenons à les goûter. Une ſource la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'eſt qu'ils courent après des plaiſirs qui ne ſont pas faits pour eux, & qu'ils ne ſavent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations avec leur état & leur caractere. C'eſt une erreur dans laquelle nous ne ſommes pas tombés. Nous ne perdons pas notre tems en recherches vaines, en deſirs inutiles, & nous n'oublierons pas de

Digitized by Google

jouir. Qu'est-ce qui nous rend heureux Philips & moi ? Le témoignage de notre conscience, notre amour & les bienfaits de la nature. Nous avons des principes au-delà desquels nous ne pouvons point être entraînés par les circonstances, & que nous fortifions encore par la philosophie. Nous n'admettons que celle des Philosophes qui croyent à la vertu, & qui nous la font aimer ; & quand même ils se seroient trompés, nous leur rendrions grace d'entretenir en nous des illusions qui élevent notre ame & qui l'épurent. Nous voulons bien penser des hommes afin de les aimer : nous voulons estimer les hommes pour nous donner un motif de plus de nous rendre estimables ; nous ne voulons point d'une philosophie qui nous dégrade & qui éteint dans le cœur l'enthousiasme de l'humanité & de la vertu ; nous

Digitized by Google

voulons auſſi conſerver dans toute leur force & tout leur charme, les ſentimens de l'amour & de l'amitié. Il entre ſans doute toujours un peu d'illuſion dans ces ſentimens portés à l'excès. Il eſt des illuſions qui ſe diſſipent enfin, & ce ne ſont point celles-là que nous voulons conſerver; nous ſavons leur en ſubſtituer d'autres. Philips & moi nous ne nous croyons point parfaits; mais nous tendons à le devenir; nous ſommes bons, & nous eſpérons nous rendre meilleurs; nous jouiſſons de l'eſpérance du mieux dans la jouiſſance du bien; le préſent nous contente & l'avenir nous tranſporte. Ce deſſein de ſe perfectionner l'un par l'autre, nous rend plus chers & plus néceſſaires l'un à l'autre, il nous rend nos ſentimens plus précieux en nous les rendant plus reſpectables, il ajoute au reſpect de nous-même, il con-

Digitized by Google

ſerve toute l'activité de nos cœurs, & le délicieux enthouſiaſme de l'amour. C'eſt auſſi pour entretenir en nous la paſſions de la vertu, & pour en trouver sûrement la route, que nous liſons beaucoup les Romans de Richardſon : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée, & que peut-être nous n'aurions pas fait ſans lui ! nous liſons auſſi beaucoup les Poëtes ; mais nous avons choiſi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous vivons, & de cette nature que nous aimons. La lecture des Poëſies champêtres eſt délicieuſe pour ceux qui en ont les objets ſous les yeux. La Poëſie anime ce qu'elle ſait peindre : l'enthouſiaſme du Poëte ajoute toujours quelque choſe à l'enthouſiaſme du ſpectateur ; il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La Poëſie nous inſpire le reſpect & l'amour pour

pour l'antique & vénérable agriculture, pour nos occupations, pour les lieux que nous habitons Nous disons quelquefois : Homere & Virgile auroient été heureux ici ; Tibule y aimeroit Délie ; il la chanteroit, & il chanteroit auſſi notre petit bois de hêtre & notre joli vallon. C'eſt aux champs, que Haller & Geſſner ont compoſé leurs Poëſies aimables, & quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre ? Quelles mœurs ont-ils comparées aux mœurs champêtres ? Les Poëtes nous arrêtent ſur les ſenſations délicieuſes de la nature : ils nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces ſenſations qui auroient à peine affecté nos organes, & qui auroient échappé à la penſée. Tous ces hommes qui ont parlé avec chaleur & dans leſquels abonde le ſentiment & les images, entretien-

Digitized by Google

nent dans l'ame le charme de la ſenſibilité & la vie ; enfin nous avons raiſonné & ſimplifié le bonheur : nous avons mis toute notre étude à conſerver en nous les ſentimens tendres & honnêtes, & à en jouir ainſi que des ſenſations agréables. Il me ſemble que c'eſt-là faire uſage de la bonne Philoſophie : elle a dégéneré de nos jours en fauſſes ſubtilités ; elle a trop ſouvent fait la ſatyre de l'homme qu'il falloit conſoler ; elle s'eſt plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire ; elle auroit dû nous montrer les biens qui ſont à la portée des différens états. C'étoit-là le projet de mon pere, & il l'eût exécuté s'il eût vêcu. Il trouvoit auſſi qu'on avoit trop appris à l'homme à oublier ſes ſens, & à négliger les plaiſirs ſimples & faciles qu'ils peuvent donner à tous les momens & à tous es âges de la vie. Nous nous condui-

Digitized by Google

sons d'après les leçons de mon pere, & nous élevons nos enfans dans ces principes : en attendant ils jouissent de leur enfance, & nous de leurs plaisirs.

J'avois voulu plusieurs fois interrompre Sara pour me faire connoître ; mais elle avoit parlé avec tant de rapidité, qu'il ne m'avoit pas été possible de lui adresser la parole. Dès qu'elle eût fini son discours, je me jettai à ses pieds : ô Sara Th... dès que j'eus prononcé son nom, elle se leva avec précipitation, & s'écria : je suis perdue. Non, vous ne l'êtes point, vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée dès son enfance, & qui vous a pleurée amerement : ne rougissez plus d'avouer votre passion pour un mari vertueux. Vous m'avez laissé votre fortune ; je suis prêt à vous la rendre : acceptez-là je vous en conjure ; mais quelque

Digitized by Google

parti que vous preniez, ſoyez sûre d'un ſecret inviolable. J'eus beaucoup de peine à calmer Sara ; elle ne ſe conſoloit pas d'avoir mis dans ſa confidence un homme qui n'y étoit pas néceſſaire. Quant à ſes biens, elle fut inébranlable ; & Philips qui rentra un moment après que je me fus fait connoître, penſa comme elle. Voyez me diſoit Philips, notre métairie, faites-en la viſite, & vous la trouverez remplie de tous les biens néceſſaires : voyez nos jardins, nos champs, nos prés, nos troupeaux, & dites s'il peut nous manquer quelque choſe ; voyez nos meubles, ne ſont-ils pas commodes ? Notre table n'eſt-elle pas ſaine & abondante ? Si nous avions plus de richeſſes, nous ne ferions plus avec le même intérêt ce que nous faiſons aujourd'hui ; le goût du travail ſeroit moins vif en nous ; l'ennui prendroit la place de

Digitized by Google

nos occupations champêtres ; sans fatigue, sans devoirs, sans fonctions, toujours assurés, nous serions bientôt dégoûtés de ce qui nous amuse ; si nous pouvions nous passer de nos moissons & de nos troupeaux, nous serions moins touchés de l'espérance d'avoir de bonnes moissons & de belles laines, nous ne saurions plus jouir de cette espérance, nos champs presque utiles, ou seulement utiles à notre superflu, seroient moins précieux pour nous, nous verrions la campagne avec indifférence, & que sait-on si les autres enthousiasmes, qui sont les délices de nos cœurs, ne s'éteindroient pas avec celui que nous inspire la nature ! si notre ame perdoit de son activité (& la vie oisive lui en ôte toujours) notre amour s'affoibliroit peut-être. Tous nos sentimens nous rendent heureux, ils sont assortis à notre état, ils y tien-

Digitized by Google

nent les uns aux autres, notre bonheur tient à un ſyſtême bien combiné & auquel il ne faut rien changer. Je fis de nouveaux efforts, & je ne pus obtenir de mes nouveaux parens qu'ils rentraſſent dans les biens qu'ils m'avoient cédés ; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeroient, qu'ils me donneroient de leurs nouvelles, & qu'ils me permetroient de paſſer tous les ans quelques jours dans leur métairie. Je me ſéparai, non ſans répandre des larmes, de ce couple ſi aimable & ſi éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur & de la raiſon ſur la terre. Puiſſe cette réflexion me conduire à être heureux & raiſonnable ! Quoiqu'il en ſoit, l'habitation que j'ai dans le voiſinage de mes parens, m'eſt devenue chere. Je me flatte bien d'y venir ſouvent, & je m'y fixerai peut-être : je la ferai rebâtir. Quant aux biens que Sara

Digitized by Google

m'a donnés, je n'en ferai aucun usage pour moi, j'en répandrai les revenus sur nos parens les plus pauvres, & les fonds retourneront un jour aux enfans de Philips & de Sara.

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
JULIE D'ORVIGNI.

QUE vous me fîtes payer cher hier le plaiſir que j'ai toujours eu à vous entendre ! Vous ne vous êtes sûrement pas apperçu du trouble qui s'empara de moi, lorſque vous parlâtes de Madame Damonville chez la Baronne de Vizien. Quelle différente impreſſion vous fîtes dans les eſprits ! ma mere vous haïſſoit en vous entendant faire l'éloge de cette digne femme ; moi, Monſieur, je ſentois que mon eſtime pour vous augmentoit encore. Je ne veux point vous faire de compliment, car vous vous imagineriez que c'eſt parce que j'ai beſoin de vous que je vous loue.

Digitized by Google

Ce que vous nous dîtes de ma tendre amie ne me fit que trop connoître qu'elle avoit eu raiſon de me dire qu'elle étoit faite pour être malheureuſe. Mon amitié pour une perſonne auſſi reſpectable autoriſe ma démarche ; l'amitié veut tout approfondir : c'eſt à vous, Monſieur, que je m'adreſſe pour être plus malheureuſe encore en partageant les peines de ma tendre amie. Je veux vous ouvrir mon cœur, & vous m'aiderez de vos conſeils. Ma mere connoît le penchant que j'ai pour la femme qu'elle n'aime point, & d'après ce qu'elle vous a entendu dire, la moindre converſation que nous aurions enſemble, lui paroîtroit ſuſpecte ; je prends le parti de paſſer la nuit pour vous inſtruire des malheurs que je partage depuis huit ans.

Je ſuis née à Bruxelles, comme vous ſavez. Lorſque j'eus attteint

Digitized by Google

l'âge de cinq ans, ma mere ſuivit l'uſage des Grands, qui eſt de payer des étrangers pour former le cœur de leurs enfans ; je fus envoyée à Paris dans un Couvent. Le déſœuvrement dans lequel je vivois, me faiſoit éprouver des dégoûts dont j'étois fort éloignée de connoître la cauſe. L'indifférence eſt toujours la ſource de l'ennui. Les Religieuſes portent ſouvent en elles ce caractere, & il ſemble qu'elles le font paſſer dans les cœurs les plus ſenſibles. J'étois dans cette ſituation lorſqu'une Dame âgée de trente-ſept ans, & veuve depuis quelques mois, vint dans mon Couvent pour y paſſer le temps de ſon deuil. La premiere fois que je la vis, j'étois ſeule au jardin ; je l'apperçus dans un inſtant où elle me fixoit attentivement ; je remarquai qu'elle rougiſſoit & baiſſoit les yeux. Quoi ! penſai-je en moi-mê-

Digitized by Google

me, l'on m'avoit dit que l'on ne rougiſſoit point dans le monde, voilà une femme qui y a toujours vécu, & qui rougit en regardant une perſonne de mon âge ! moi qui ne ſuis jamais ſortie du Couvent, je ne ſens pas qu'elle m'intimide. Tout en faiſant ces réflexions, je regardois Madame Damonville (c'étoit le nom de cette Dame) je la conſidérois attentivement. Sans être belle elle étoit jolie; ſur ſa phyſionomie étoit peinte une belle ame, & l'on ſe ſentoit prévenir en ſa faveur. Elle s'approcha de moi en me diſant des honnêtetés. Nous fîmes quelques tours d'allée, où nous parlâmes indifféremment; mais je remarquai qu'elle m'examinoit avec un air d'intérêt qu'on n'a pas ordinairement avec une perſonne que l'on voit pour la premiere fois. Le croiriez-vous ! Monſieur, je la quittai avec regret. Le ſentiment

Digitized by Google

m'ôtoit le caractere d'enfance que l'on conserve longtems dans ces maisons.

Depuis cet instant j'allois passer toutes mes heures de récréation avec Madame Damonville. Un jour elle me demanda s'il y avoit longtems que je n'avois vu mon pere & ma mere : je lui dis qu'ils étoient venus passer trois mois à Paris, il y avoit un an ; que ma mere m'envoyoit chercher quelquefois. Et vous aime-t-elle ? me dit Madame Damonville. Oui, répondis-je ; mais elle croit que je ne l'aime point ; combien elle s'abuse ! peut-elle lire si mal dans mon cœur ! Je dois cette justice à la vérité, j'ai toujours reçu plus de caresses de mon pere que de ma mere. Mon amie voulut voir leurs portraits ; je les lui montrai. Elle me pria de les lui laisser, en me disant qu'elle y feroit mettre une double

Digitized by Google

boëte, & que celle qui y étoit méritoit d'être conservée. Ce même jour elle m'apprit qu'elle resteroit quelques années dans le Couvent. Je fus au comble de la joie. Quoique Madame Damonville fût triste, je sentois dans sa société le bonheur d'avoir une amie ; j'esperois que le tems rameneroit la gaieté dans son esprit ; j'attribuois sa tristesse à la perte de son mari. Un petit événement m'apprit jusqu'où alloit son amitié pour moi : une Pensionnaire eut la petite vérole. Madame Damonville en avoit une peur effroyable ; elle demanda un appartement à l'extrémité du bâtiment, & pria les Religieuses de permettre qu'elle m'y emmenât avec elle, jusqu'à ce que le mauvais air fût passé ; on crut devoir s'y opposer pour prévenir la jalousie qu'une telle préférence pourroit causer aux Pensionnaires. Je fus

donc ſéparée de mon amie pendant ſix jours. Il y en avoit deux que je ſentois les avant-coureurs de cette maladie, elle tarda peu à ſe déclarer ; je fus fort mal ; un délire aſſez long m'ôta la connoiſſance de tout ce qui ſe paſſoit autour de moi. La premiere perſonne que je vis, en recouvrant la raiſon, fut Madame Damonville. Elle étoit au chevet de mon lit toute en pleurs ; elle tenoit ma main ſerrée dans la ſienne, me donnoit le nom de ſa chere fille : Dieu ! me diſoit-elle, tu m'as fait mourir mille fois... Elle ajouta pluſieurs autres choſes que la joie lui faiſoit mal articuler.

Peignez-vous ma ſituation, Monſieur, je m'attendris beaucoup & me trouvai mal. Lorſque je repris l'uſage de mes ſens, mes yeux errerent par toute la chambre, ils ne trouverent plus Madame Damonville, je la de-

Digitized by Google

mandai, on me dit que j'étois hors d'état de ſupporter l'émotion que me cauſeroit ſa préſence. Je la vis le lendemain, & j'étois ſi touchée que je gardai un profond ſilence ; mais je crois que mes yeux ſervirent bien mon cœur. Je ne vous rendrai pas tout ce que nous nous dîmes, lorſque je fus tout-à-fait rétablie. Je mandai à mon pere, que je devois la vie à Madame Damonville. Elle avoit toujours dicté mes lettres, mais pour cette fois voulant parler d'elle, je crus devoir lui cacher que j'écrivois. La fille qui me ſervoit me trahit : Madame Damonville ſe rendit dans mon appartement, & me pria de ne point faire partir cette lettre ; je lui obéis, & elle m'en fit une autre. Chaque fois qu'elle me dictoit des lettres pour mon pere, elles étoient ſi tendres qu'elles me faiſoient toujours verſer des larmes. Ma lettre ſe

Digitized by Google

croisa avec une d'un ami de mon pere, qui me mandoit que ce cher auteur de mes jours étoit à la mort, & qu'il souhaitoit de me voir. Il avoit, me disoit-il, fait partir une femme pour me venir prendre, mais il craignoit bien que je n'arrivasse trop tard. L'on ne meurt point de douleur, puisque je ne succombai pas à cette nouvelle.

On alla chercher mon amie pour me consoler; je lui présentai la lettre que je venois de recevoir, en lui disant : voyez, Madame, tout ce que je dois souffrir. Elle n'en eut pas lu deux lignes qu'elle tomba sans connoissance; je me trouvois seule avec elle, j'appellai : la chambre fut bientôt remplie de monde. Madame Damonville ouvrit les yeux. L'intérêt qu'elle prenoit à ce qui me touchoit me parut être l'unique cause de sa douleur, je pensai qu'en allant

Digitized by Google

pleurer ailleurs, je lui ôterois une partie de ſa ſenſibilité. En fouillant dans ſes poches pour chercher un flacon, j'avois trouvé une boëte tout-à fait ſemblable à celle du portrait de mon pere ; je crus que c'étoit la même qu'elle m'avoit priſe il y avoit quelque jours. Lorſque je fus ſeule, je l'ouvris dans le deſſein de baiſer encore une fois les traits chéris de mon pere, mais quelle fut ma ſurpriſe, j'y vis ſon portrait, & celui de Madame Damonville. Il tenoit une bague de mariage à la main, & il la lui préſentoit. Au bas du portrait étoient écrits ces Vers.

Cette Bague eſt la douce image
Du bonheur qu'Amour m'a promis.
De mon amour elle eſt l'hommage,
De votre cœur elle eſt le prix.

C'en étoit aſſez pour me faire juger que mon pere avoit eu des ſen-

Digitized by Google

timens tendres pour Madame Damonville ; je vis en même-tems que la ſimple pitié n'étoit pas la cauſe de ſa peine ; je volai à ſon ſecours, je la trouvai avec une fievre ardente, je paſſai la nuit à eſſayer de la raſſurer. Deux jours s'écoulerent dans les craintes les plus affreuſes. Je reçus enfin une nouvelle lettre qui m'apprit que nos craintes devoient ceſſer, & que mon départ n'étoit plus néceſſaire. Cette lettre rendit la vie à Madame Damonville. L'inquiétude que m'avoit cauſé la maladie de M. d'Orvigny, avoit ſuſpendu ma curioſité ; elle ſe renouvella bientôt ; je fus fâchée que Madame Damonville, qui avoit pour moi tant d'amitié, n'y eût pas joint la confiance que je croyois mériter. Je gliſſai la boëte dans un quarré de ſa toilette, & je ne lui parlai de rien ; je devins ſérieuſe ; chaque careſſe

qu'elle me faiſoit, me paroiſſoit une injure. Elle avoit trouvé ſon portrait où je l'avois mis ; elle ſoupçonnoit que je l'avois vu, elle étudioit tous mes mouvemens & mon air d'indifférence ne lui échappoit pas. J'aimois trop Madame Damonville pour tenir longtems cette conduite avec elle : un jour qu'elle me regardoit avec beaucoup de ſentiment, je lui ſautai au col ! ah Madame, lui dis-je, vous ne m'aimez pas comme je voudrois que vous m'aimaſſiez, vous me refuſez votre confiance ; non vous ne m'aimez pas. Je t'entends, ma chere Julie, me dit-elle, mais tu m'auras bientôt pardonnée lorſque tu ſauras les raiſons qui m'ont empêché de prévenir tes reproches ; je connoiſſois ta tendreſſe pour moi, je m'étois apperçue que tu avois plus d'amitié pour ton pere que pour ta mere ; ſi je t'avois raconté mes aven-

Digitized by Google

tures, je me ſerois reproché d'avoir nourri cette préférence : d'un autre côté je craignois de faire connoître à ton jeune cœur des paſſions que je deſire que tu n'éprouves jamais. — Ah ! Madame, vous m'en garantirez, peut-être, par l'exemple de vos malheurs. — Eh bien ! je ne m'y refuſe pas, mais tu ſens combien il eſt important que tes parens ignorent toujours la confiance que je veux avoir en toi. Alors elle commença ſon hiſtoire.

Je n'avois que douze ans, continua Madame Damonville, quand je perdis mon pere : ſes affaires étoient ſi mal en ordre que ma mere reſta dans le plus grand embarras ; elle ne s'étoit jamais mêlée de rien, & le peu qui reſtoit fut dévoré par la juſtice. Les chagrins qu'elle eſſuya la mirent bientôt au tombeau. Un frere de mon pere qui m'avoit toujours aimée, me

Digitized by Google

prit chez lui ; il étoit fort riche, il n'avoit qu'un fils, il me regarda comme sa fille. Je menai pendant quelques années une vie assez tranquille ; je n'avois point d'ambition, je ne regardois pas l'argent comme une chose nécessaire au bonheur, & la perte de mes biens ne m'affectoit pas beaucoup. J'étois dans cette heureuse situation lorsque mon cousin présenta un de ses amis chez mon oncle ; ce jeune homme avoit quelque chose de noble dans toute sa personne ; il joignoit à cet avantage une belle physionomie ; il parloit peu, mais il rendoit intéressant tout ce qu'il disoit. Le Comte d'Orvigny vint tous les jours voir mon cousin. Mon oncle le prit en amitié ; pour moi je sentois que je le distinguois, mais je ne m'imaginois pas que mon amitié fût différente de celle de mon oncle ; je m'y livrai sans défiance. Un jour que je le

Digitized by Google

plaisantois sur quelque chose qu'il avoit dit à mon cousin, je ne m'apperçus point qu'il s'offensât de ma raillerie, & je continuai. Il devoit souper ce soir-là au logis ; on étoit à l'instant de se mettre à table, & l'on ne le trouva pas. Quelqu'un m'apprit qu'il avoit été fâché de ce que je lui avois dit ; je fus triste tout le tems du souper ; mon oncle me dit quelque chose dont le sens indéterminé pouvoit m'humilier ; j'affectai d'avoir mal compris, je laissai couler quelques larmes, que je dévorois depuis un quart d'heure, & je sortis pour en cacher le véritable sujet. Un jeune homme qui étoit présent ne fut pas la dupe de mon stratagême, & le lendemain il fit part de ses idées au Comte. Lorsque je fus retirée, je m'affligeai de nouveau ; je compris alors le véritable état de mon cœur. Quoi ! me dis-je, je le perds au mo-

Digitized by Google

ment que j'éprouve tout le besoin de le voir ! . . . je ne pus reposer de la nuit, & je la passai à l'accuser d'injustice, & à me reprocher d'y être si sensible. Nous partîmes le matin pour la campagne de mon oncle, elle n'étoit qu'à une lieue de la ville. L'après-dîné nous allâmes nous promener dans le parc ; je revins avant la compagnie : que je fus surprise & charmée lorsqu'en entrant dans le sallon j'y apperçus le Comte ! Il me demanda si j'étois contente d'être à la campagne ? Je lui dis qu'il savoit le goût que j'avois pour la vie champêtre, & qu'il devoit juger de mon plaisir : Ah ! je suis fort éloigné de connoître ce qui vous fait plaisir ou ce qui vous fait de la peine, répondit-il ; si j'en étois instruit, je ne vous déplairois jamais. La conversation alloit devenir trop embarrassante pour moi, je la détournai en

Digitized by Google

emmenant le Comte dans le parc. Nous rejoignîmes la compagnie ; je sentois mon cœur palpiter, je dis mille folies & nous passâmes la journée la plus agréable.

Nous restâmes toute la belle saison à la campagne, & le Comte nous y fit de fréquentes visites. Ses préférences & ses attentions me prouvoient que j'en étois aimée. Je voyois son amour s'augmenter chaque jour ; il mettoit tous ses soins à me le faire connoître, & j'employois toute ma force à lui cacher les sentimens qu'il m'avoit inspirés. Dieu ! pourquoi ne l'ai je pas conservée cette force ? ah ! ma chere Julie, que l'expérience nous donne de l'esprit ! mais j'ai toujours remarqué que les personnes honnêtes n'en acquéroient guere qu'aux dépens de leur cœur. Les hommes n'aiment pas comme nous ; l'amour-propre seul les fait agir ; ils

s'y

Digitized by Google

s'y trompent eux-mêmes, & ne sortent de leur illusion que lorsqu'ils nous ont rendues malheureuses. Il y avoit huit mois que le Comte d'Orvigny mettoit tout en usage pour s'assurer de mon cœur; non content de voir les progrès qu'il avoit faits, il voulut encore m'arracher l'aveu de ma tendresse. Un jour que j'étois seule avec lui, il se plaignit de mes froideurs, il me demanda si du moins je le distinguois de ceux que je voyois; je lui répondis que je ne me refusois point à le lui avouer, & qu'il avoit dû s'appercevoir de ce qu'il cherchoit à connoître. Je vous avoue, Mademoiselle, que je me suis flatté quelquefois, mais l'espérance suffit-elle à l'amour ? qui vous empêche de décider mon sort en me faisant un aveu qui mette le comble à ma félicité ? — Vous m'entendez mal, Monsieur, repris-je, je puis vous

Digitized by Google

distinguer sans avoir pour vous des sentimens tendres... Il se leva : ah ! Mademoiselle, je passerois ce manege à une coquette ; mais à vous ! à vous ! Mademoiselle... Il alloit sortir en disant ces mots : je l'appellai, il revint. Expliquez-vous, Monsieur, poursuivis-je ; du manege ! de la coquetterie ! que voulez-vous dire ? — Pourquoi me rappeller, Mademoiselle ? vous m'allez peut-être faire dire plus que je ne dois, & plus que je ne veux. — Non, parlez, & si vous avez remarqué dans ma conduite quelque chose de condamnable, vous me rendrez service en me l'apprenant. — Eh bien, Mademoiselle, une femme peut avoir de l'amour pour quelqu'un, sans vouloir l'avouer par des raisons indignes d'elle ; sa coquetterie plutôt que sa pudeur l'empêche d'en faire l'aveu ; elle sacrifie un plaisir pour

Digitized by Google

courir après plusieurs, elle veut asservir tout ce qui l'environne ; un mot flatteur dit en passant à quelqu'un, le lui attache pour deux jours, elle croit que plusieurs hommages réunis prouvent le pouvoir de ses charmes ; elle gronde un homme en public pour persuader à ceux qui sont présens qu'elle fait peu de cas de ses soins ; se trouve-t-elle seule avec lui, elle donne une tournure si ingénieuse à ce qu'elle lui a dit, qu'il faut encore qu'il lui sache gré de l'avoir humilié en compagnie ; on lui voit ce même homme toujours fortement attaché, on est témoin cependant qu'elle ne se soucie pas de lui : quel triomphe pour une femme remplie de vanité ! — C'est sans doute mon portrait que Mr. vient de faire ? dis-je sèchement. — Ah ! pardon, pardon, mille fois, Mademoiselle..... En prononçant ces

Digitized by Google

mots il se précipita à mes genoux. L'amour est injuste ajouta-t-il, j'aime avec trop de violence pour n'en pas éprouver le caprice; je vous adore, je me suis apperçu que je ne vous étois pas indifférent; pourquoi hésiter? pourquoi m'accabler des tourmens de l'incertitude? faites mon bonheur par un mot; non, je ne peux plus vivre sans entendre ce mot délicieux. — J'avoue que j'étois fort attendrie... Monsieur, lui dis-je, si j'avois pour vous les sentimens que vous me supposez, je devrois vous les cacher toujours; je ne jouis que des bienfaits de mon oncle, vous êtes un fils unique. — N'achevez pas, Mademoiselle! quelle injure vous allez me faire! je n'estime ma fortune que par le plaisir de la partager avec vous, jamais je n'aurai d'autre ambition, d'autre desir.... J'entendis la voiture de mon oncle,

Digitized by Google

Monſieur, levez-vous... Pourquoi donc ? reprit-il, parce que votre oncle arrive ! Tant mieux, Mademoiſelle, il verra mes ſentimens, il ſaura que je vous adore, je veux lui parler... — Non, lui dis-je, ah ! de grace retirez-vous, retirez-vous, je vous en conjure. — Je vous entends, Mademoiſelle, vous ne pouvez me ſouffrir, vous ne voulez pas qu'on vous ſoupçonne de m'aimer ! je vais vous obéir, il m'en coûte beaucoup, mais vous m'y contraignez, & je dois voir enfin mon malheur.

Il partit ſans tarder. J'étois trop effrayée pour prendre garde à ſon départ. Mes allarmes étoient déplacées. Mon oncle m'auroit-il fait un crime d'avoir écouté un aveu auſſi honnête, & d'une perſonne ſur-tout que lui-même eſtimoit beaucoup ! Revenue à moi-même, je fis ces réflexions, mais il n'étoit plus tems

Digitized by Google

d'en faire. Le Comte étoit déjà loin. Il vint compagnie. M. de Blancaville nous invita à dîner pour le lendemain. Quoiqu'au milieu d'un grand cercle je pensois à ce qui venoit de m'arriver ; j'étois fâchée que le Comte eût disparu si promptement ; sa vivacité cependant ne m'affectoit pas beaucoup, je pouvois le faire revenir quand je voudrois, & je trouvois du plaisir à penser que j'avois encore mon secret ; il me sembloit qu'un aveu fait dans un instant de reproche étoit une espece de défaite. Je savois qu'il devoit être du dîner du lendemain, & je me proposai de lui dire que je l'aimois, en présence de tout le monde sans me compromettre. J'exécutai mon projet. Arrivée chez Mr. de Blancaville, je vis le Comte au milieu d'un cercle de jeunes gens sémillans, débitans de bons mots ; lui seul conservoit un

Digitized by Google

grand sérieux. Comme je savois que dans l'instant j'allois ramener sa bonne humeur, je m'amusai comme les autres; je me rappellai le portrait qu'il avoit fait de moi la veille, & pour l'en punir je m'avisai de dire beaucoup de choses flatteuses à ceux qui venoient autour de moi. M. d'Orvigny s'approcha dans un instant où j'étois seule. — Vous triomphez, Mademoiselle, vous êtes sûre de m'avoir mis dans vos fers, vous ne prenez plus garde à moi, vous en agacez d'autres pour les rendre aussi malheureux. J'en serois bien fâchée, lui dis-je en souriant; je sens trop qu'à ce jeu l'on perd son cœur. — Vous voulez me plaisanter sur l'illusion que je m'étois faite d'un faux bonheur! — Non d'Orvigny, je ne plaisante pas; vous devez voir que je suis sincere; un plus long badinage m'aviliroit à mes yeux; croyez-moi,

je ne vous trompe point. — Il alloit me répondre ; la joie éclattoit dans ſes mouvemens ; je lui fis obſerver qu'on pouvoit s'en appercevoir ; il renferma avec peine ce qu'il avoit à dire, & la converſation étant dévenue générale, il la fit tomber ſur les femmes : il ſe plaignit de la tranquillité qu'elles conſervoient dans leurs paſſions : ſi elles font un aveu, dit-il, il eſt toujours ſi à contre-tems qu'elles font mourir mille fois, au lieu de procurer l'agrément que l'on s'étoit propoſé.

Un petit maître qui étoit préſent & qui affectoit quelquefois de me faire la cour, lui répondit : ma foi, mon ami, tu n'as jamais été aimé bien ſincérement, car pour moi toutes celles que j'ai aimées, ont toujours bien choiſi leur moment pour me dire que je leur faiſois plaiſir de les diſtinguer ; & je puis t'aſſurer

Digitized by Google

qu'elles n'ont jamais attendu que mon caprice fût passé pour me l'avouer.

Je voyois tout ce qui se passoit au fond du cœur de M. d'Orvigny, lorsque quelqu'un s'approchoit de moi pour me dire des choses agréables, ou me donner des louanges. Sa vanité étoit satisfaite ; ses yeux me disoient : je te remercie de m'avoir mis à portée de pouvoir jouir de ton triomphe, sans inquiétude. La journée nous parut très-longue. Que le tourbillon du monde est à charge & importun, lorsque l'on s'aime bien & qu'on a à se le dire ! cependant ces choses qui paroissent si gênantes aux amans, servent à leur félicité : si l'amour ne trouvoit pas de difficultés, il perdroit le feu qui l'anime. Je ne connoissois point cette maxime ; elle auroit rendu mon bonheur plus durable, mais j'étois trop

Digitized by Google

innocente pour réfléchir. Ah ! que les hommes ſont des êtres ſinguliers ! ils courent après le bonheur, & ils ne trouvent que les plaiſirs, dont l'inconſtance caractériſe leurs idées. Pardonne, ma Julie, j'entre ici dans des détails qui t'annoncent de la triſteſſe ; c'étoit-là ſur-tout ce que je voulois t'épargner. Le Comte vint le lendemain, de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; j'avois eu ſoin qu'il pût me parler ſeule, & ſon premier mouvement fut de ſe jetter à mes genoux ; il me dit les choſes les plus tendres ; me fit des reproches de l'avoir tourmenté, en choiſiſſant un inſtant qui l'avoit mille fois expoſé à commetre une indiſcrétion. — A quel tems fixez-vous mon bonheur, ma chere petite amie ? A quel tems ? répondis-je, que vous réfléchiſſez peu ! nous n'avons pas encore parlé à mon oncle. Je ne réfléchis point ? reprit-

Digitized by Google

il avec feu, vous me jugez toujours à mon désavantage ; vous verrez si je ne réfléchis point... Il n'eut pas prononcé ces mots qu'il s'échappa comme un éclair : je l'appellai, il étoit déjà parti. Un quart-d'heure après on vint me dire que Mr. de Livry demandoit à me parler dans son cabinet. Je devins tremblante. Ciel ! que vais-je dire à mon oncle ? Je ne sais comment je pus arriver, car mes genoux ne me soutenoient plus. D'Orvigny étoit avec lui. Eh bien ! ma fille, me dit mon oncle, tu sais de quoi il est question ! je devrois en ami intéressé me refuser à ce mariage, car j'aime trop d'Orvigny pour vouloir me séparer de lui ; mais depuis long-tems je souhaite ton bonheur, & je ne préférerai pas mon intérêt au tien.

Il fit des représentations à d'Orvigny sur l'obstacle qu'il trouveroit à

faire son chemin dans le monde par un mariage aussi disproportionné du côté de la fortune. Le Comte l'assura que toutes ces réflexions étoient faites, & qu'il ne manquoit à son bonheur que son consentement. M. de Livry lui dit, que si ses parens agréoient cet engagement, il ne s'y opposeroit pas. Cependant, ma niece, ajouta-t-il, en me regardant, ne vous livrez pas trop à la joie, car je déclare que si le pere de Monsieur marque de la répugnance, il faudra renoncer au bonheur que vous vous proposez. Ensuite se tournant vers lui: écrivez mon cher Comte, à vos parens; je vous donnerai une terre voisine d'une des vôtres; c'est fort peu de chose pour vous, & je sens moi-même que je donne très-peu; mais j'ai un fils & ne puis faire davantage.

Mes craintes commencerent dès

Digitized by Google

ce jour ; nous attendîmes des réponſes avec la plus grande impatience. Dans cet intervalle, je remarquai que le Comte étoit rempli d'ambition ; il me parloit ſans ceſſe de la façon dont il alloit monter ſa maiſon, d'un Régiment qu'avoit ſon pere & qu'on travailloit à lui faire obtenir. Je ſouffrois quelquefois de voir qu'il s'occupoit de choſes qui n'intéreſſoient pas mon amour ; ſa vanité s'étendoit juſques ſur moi, il me trouvoit charmante, me diſoit-il, mais il auroit voulu que j'euſſe encore été plus belle. Je ſuis sûr, diſoit-il, encore, que tous les hommes vont me trouver trop heureux d'avoir une auſſi bonne maiſon & une auſſi jolie femme.

Nous reçumes la réponſe de ſon pere. Vous allez voir ma chere Julie, ſi j'ai tort de me plaindre du ſort ; je crois qu'il forma des événe-

Digitized by Google

même pour moi. Madame d'Orvigny avoit été mariée, à dix-sept ans, elle mit le Comte au monde la première année de son mariage, & depuis elle n'avoit pas eu d'enfant. M. d'Orvigny mandoit à son fils qu'il devoit être persuadé qu'il ne mettroit jamais d'obstacle à son bonheur, que comme lui, il avoit toujours pensé que la vertu étoit une dot considérable, & qu'il connoissoit assez la jeune personne qu'il lui proposoit, pour approuver son choix; mais qu'une circonstance qu'il n'avoit pas prévue, & qu'il avoit toujours différé de lui apprendre, le forçoit à suspendre sa résolution. Il lui apprenoit que sa femme étoit enceinte, & qu'un tel événement exigeoit qu'on différât. Le Comte ne se plaignit point en recevant cette nouvelle, mais je vis qu'il souffroit beaucoup. Je lui demandai avec assez de tran-

Digitized by Google

quilité quel parti il prendroit. Quel sang froid ! répondit-il, pouvez-vous me demander le parti que je prendrai ! celui de vous adorer toujours.

Cet événement ne me parut pas diminuer ses attentions, mais je remarquai que son humeur devenoit triste. Je lui en fis de tendres reproches, & il me répondit plus tristement encore que tout ce qu'il souffroit prouvoit son amour. Ses parens manderent à mon oncle qu'après les couches de Madame d'Orvigny l'on verroit la résolution qu'on auroit à prendre. M. d'Orvigny étoit depuis le matin jusqu'au soir au logis ; il m'assuroit sans cesse que rien au monde ne mettroit d'obstacle à notre union. Il jouissoit avec moi du plaisir délicat d'interroger ingénuement ce qu'on aime : il me faisoit mille questions. Mes réponses naïves lui prouvoient mon innocence. Il

Digitized by Google

ſembloit lui-même vouloir me ſa conſerver, car il me faiſoit parler & il ſe taiſoit. Je n'affectois aucun déguiſement, je croyois être autoriſée à dire tout ce que je ſavois & tout ce que je penſois, à un homme qui devoit être mon mari. Ces converſations étoient délicieuſes, mais je m'apperçus bientôt que de ſa part elles n'étoient qu'un moyen inventé par l'eſprit pour déguiſer le ſubit changement du cœur. Il commença par venir plus tard qu'à l'ordinaire, il avoit toujours des prétextes pour ſe retirer de bonne heure; s'il étoit avec moi, l'aſſoupiſſement s'emparoit de lui. Toutes ces choſes ne m'échappoient pas, mais j'étois raſſurée à ſon réveil; il me montroit une tendreſſe qui remettoit le calme dans mon ame. Il ne dura pas longtems, M. d'Orvigny le pere, manda à mon oncle que ſa

Digitized by Google

femme étoit accouchée d'un garçon qui vivoit & se portoit bien, que son fils aîné auroit eu besoin d'une femme qui eût réparé sa fortune, qu'il ignore la force des engagemens du Comte, qu'il seroit bien fâché de le faire manquer aux principes de l'honnête homme, mais que si ce n'étoit que de simples propositions, il le prioit de représenter ces choses à son fils.

Cette lettre me fut cachée. M. de Livry parla en secret au jeune d'Orvigny ; il fut décidé qu'il renonceroit à moi ; le Comte y consentit, non sans verser des larmes, comme on m'a dit depuis.

Vous jugez, ma chere Julie, de ce qu'il me reste à vous apprendre ! Le Comte me quitta sous le prétexte spécieux d'un voyage indispensable & court ; il ne revint plus ; j'appris mon malheur par mon oncle, je me

Digitized by Google

livrai à toute l'horreur de ma situation, je voulus mourir, mais on ne meurt point quoique l'ame soit très-affectée.

Mon oncle, mon cousin & nos amis essayerent de me procurer des amusemens ; tout me paroissoit insipide, je ne souhaitois que d'être laissée à moi-même. Le tems & la raison remirent un peu de calme dans mon esprit. Un an après, M. le Marquis Damonville qui étoit un homme fort agé & très-riche, me demanda si mon cœur n'étoit plus susceptible d'amour ! je lui dis que c'en étoit fait pour jamais. C'est-à-dire, poursuivit-il, qu'il ne vous faut plus qu'un sincere ami ! Je répondis qu'il avoit raison. J'ignorois ses vues, c'est ce qui me fit parler ainsi. Eh bien ! Mademoiselle si vous dites vrai, je suis d'un certain âge, je n'aspire plus à inspirer de l'amour, & si vous

Digitized by Google

vouliez me choisir pour cet ami dont nous parlons, mon état & ma fortune seroient à vous ; je connois vos vertus & vos malheurs, le reste de mes jours seroit employé à courir au-devant de tout ce qui pourroit vous faire plaisir... Comme il achevoit ces mots, mon oncle entra. Le Marquis me demanda tout bas, s'il pouvoit parler devant M. de Livry, je lui répondis qu'oui, que je n'avois rien de caché pour mon oncle, & que si j'avois des réflexions à faire, mon oncle m'aideroit lui-même de ses conseils. M. de Livry étoit naturellement fort gai, il m'aimoit avec tendresse, il fit des plaisanteries sur notre tête-à-tête, & sur les derniers mots qu'il venoit de m'entendre prononcer. M. Damonville répéta tout ce qu'il venoit de me dire ; mon oncle en fut enchanté, & il lui répondit que cet himen feroit la

Digitized by Google

tranquillité du reſte de ſes jours, que mes malheurs avoient redoublé ſa tendreſſe pour moi, & qu'il donneroit, s'il étoit en ſon pouvoir, la moitié de ce qu'il poſſédoit pour me voir heureuſe. Eh bien ma chere fille, ajouta-t-il en me regardant, tu ne te refuſes pas à récevoir un homme qui ſera ton pere, ton ami, & ton protecteur ! tu n'eſſuyeras pas d'orage avec cet homme-là... Si M. Damonville eût été un jeune homme, il eſt certain que je n'euſſe point voulu d'un cœur que je ne pouvois payer du mien ; mais le Marquis étoit vieux, il m'offroit de l'eſtime, & non de l'amour ; je pouvois lui accorder les mêmes ſentimens. Je conſentis à ce que mon oncle me demandoit, à condition cependant que nous ferions notre ſéjour dans la ville, où M. de Livry demeuroit. Mon mariage ſe fit ſans bruit dans

Digitized by Google

une terre de mon oncle. M. Damonville avoit toujours vécu dans le grand monde, & s'étant apperçu de mon goût pour la vie tranquille, il me laiſſa faire le choix d'un petit nombre d'amis. J'y réuſſis ſi bien que je parvins à trouver une ſociété de perſonnes dont le ridicule de l'un ne ſervoit pas à faire briller le mérite de l'autre, comme on le voit trop ſouvent dans le monde. C'étoient tous gens ſenſés, & dignes de la préférence d'une femme raiſonnable; je vivois tranquille préférant le bonheur à l'éclat, me contentant de l'eſtime, & mépriſant la réputation que nous font les flatteurs, & les paraſites. J'ai donné un fils au Marquis; ce dernier a bien rempli ſes promeſſes, car tous ſes ſoins ont été toujours partagés entre ſon fils & moi. Ma vie a été aſſez paiſible pendant l'eſpace de quinze ans que

Digitized by Google

j'ai vécu avec M. Damonville. Le ſort ſe laſſa du repos dont je jouiſſois : il m'enleva le Marquis ; c'étoit un bon ami que je perdois. Quoique mon ame fût accoutumée aux revers, j'eus beſoin de toute ma raiſon pour ne pas ſuccomber à ce dernier coup. Mon oncle vouloit que je me retiraſſe dans ſa maiſon ; je lui dis que comme mon fils étoit à Paris, je ſerois charmée d'avoir l'œil ſur lui ; & qu'à la fin de mon deuil qui ſeroit à peu près le terme de ſes études, je reviendrois à Nancy pour le rejoindre. Arrivée à Paris, le haſard ſeul me conduiſit ici. Le lendemain de mon arrivée vous paſſâtes ſous les croiſées de Madame de Vercour ; la reſſemblance parfaite que vous avez avec votre pere, me frappa. Je demandai qui vous étiez ; on vous nomma, on m'apprit que votre pere avoit été à la veille d'obtenir le Ré-

Digitized by Google

gîment de M. d'Orvigny ſon pere, qu'à l'inſtant où il eſpéroit d'en avoir l'agrément, on lui avoit fait une injuſtice affreuſe, & que par le conſeil de pluſieurs amis, il avoit paſſé en Autriche, où il avoit trouvé du ſervice. C'en fut aſſez pour me faire juger que mon cœur ne me trompoit point ; & lorſque je vous parlai pour la premiere fois, je ſentis un trouble dont je ne fus pas la maîtreſſe. Il me ſembla que la tendreſſe que j'avois eue pour M. d'Orvigny changeoit d'objet ; ce n'étoit plus lui que j'aimois, c'étoit toi, ma chere Julie. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit, en te regardant : cette chere fille devoit être à moi ; le ſort m'a ravi cette conſolation.

Ah ! Madame, répondis-je, ſi le ſort m'a privée d'un titre auſſi doux, il m'en dédommage du moins par tout ce que je vous dois. Vous m'a-

Digitized by Google

vez ſervi de mere en formant mon cœur, c'eſt vous qui m'avez appris à penſer, & j'ai puiſé dans votre amitié une morale, qui ſervira à me rendre heureuſe : puiſſent mes obligations ſe renouveller ſans ceſſe, & vos bontés ne finir jamais.

Je fus pénétrée des peines qu'avoit éprouvées Madame Damonville ; je ſentis ma tendreſſe pour elle s'augmenter. Juſques là je l'avois aimée par reconnoiſſance, mais ſa vertu & ſes malheurs me la firent aimer pour elle-même. Je paſſai encore trois ans avec cette tendre amie. Vous ne ſauriez croire, Monſieur, quel fut mon chagrin, quand j'appris qu'on alloit nous ſéparer, & qu'il falloit que je partiſſe pour Bruxelles. Madame Damonville perdoit en moi, diſoit-elle, la ſeule reſſource qui lui reſtât. Quand je lui fis mes adieux, elle me tint long-tems ſerrée dans ſes bras,

Digitized by Google

bras, & quoiqu'elle fît des efforts pour me cacher ſa douleur, ſa ſituation me fit trembler. Je lui demandai la permiſſion de lui écrire, elle me la refuſa par égard pour ma mere qui n'aimoit pas à entendre prononcer ſon nom. Il falloit renoncer l'une à l'autre pour toute la vie. Quelle penſée ! Enfin on m'arracha de mon Couvent.

Arrivée à Bruxelles je trouvai beaucoup de douceur dans l'amitié de mes parens, mais j'éprouvai que la nature ne ſuffiſoit pas pour nous faire ſentir toute l'amitié filiale. Je me ſentis beaucoup de froideur pour ma mere ; je voulus m'exagérer ſes bontés pour pouvoir lui rendre juſtice ; j'éprouvai qu'on ne trompe point ſon cœur. Ma mere marqua de jour en jour plus de tendreſſe, je m'efforçai d'y répondre, & je ſentis enfin que ſon amour étoit un titre

Digitized by Google

plus sûr que la nature ; mais mes manieres reſterent froides ; & comme dès mon enfance elle avoit été perſuadée que je ne l'aimois pas, elle crut du moins alors que je l'aimois peu. Je liſois ſes penſées dans ſes yeux ; j'étois quelquefois tourmentée des miennes à cet égard ; mais je l'étois toujours bien plus de la ſituation où j'avois laiſſé ma tendre amie. C'étoit-là l'objet qui me touchoit le plus.

Un jour que j'étois chez Madame de Berville, l'on vint annoncer le Marquis Damonville ; je ne pus douter que ce ne fût le fils de mon amie, car il reſſembloit à ſa mere ; il avoit donc quelque choſe d'aimable dans la phyſionomie. Je ſentis une ſecrette joie au fond de mon cœur ; j'oſai à peine le fixer ; je ne me trouvois pas dans ma ſituation ordinaire. Je faiſois une partie de jeu avec deux jolies femmes ; il vint s'aſſeoir à leur

Digitized by Google

côté, & leur dit plusieurs choses agréables. L'embarras de le regarder ne fit qu'augmenter ; il se passa plus d'un quart d'heure sans que j'osasse lever les yeux sur lui. Il me prit dans ce moment pour une de ces femqui ne sont occupées que du jeu. Cette opinion ne lui en donna pas une fort avantageuse de mon esprit. Je crois que cela auroit duré toute la soirée, si le Marquis n'eût saisi l'occasion de m'adresser la parole sur ma maniere de jouer. Je fus forcée de l'envisager pour répondre, mais je baissai les yeux tout de suite. J'entendis qu'il demandoit tout bas à une de ces Dames, s'il y avoit longtems que j'étois dans le monde ; & il ajouta que je paroissois fort timide. Cette Dame voulant plaisanter ou flatter son amour-propre, lui dit qu'elle ne m'avoit jamais vue ainsi, qu'elle avoit remarqué que c'étoit

Digitized by Google

depuis qu'il étoit entré, que mon humeur étoit changée, que j'étois charmante ordinairement, & que l'air d'embarras que j'avois, l'étonnoit tout-à-fait. Je ne pus entendre ſa réponſe, mais j'en jugeai par ſon air. Il m'étudia toute la ſoirée, je vis qu'il remarquoit que cauſant librement avec tout le monde, je n'étois contrainte qu'avec lui : je vis même qu'il expliquoit cela en ſa faveur.

Madame de Berville donnoit un ſouper où nous étions invités ; lorſque le Marquis voulut ſe retirer, elle le pria de reſter. Comme il avoit expliqué ſi avantageuſement pour lui mon embarras, il s'attacha à me faire ſa cour. Je ne pouvois le regarder ſans intérêt : ſans avoir tous les traits de ſa mere, il lui reſſembloit, comme je l'ai dit, il en avoit ſurtout la phyſionomie & les manieres, & c'étoit ce que Madame Damon-

Digitized by Google

ville avoit de charmant. Quelquefois quand elle me parloit, je voyois la ſuite de ſon diſcours dans ſes yeux. J'étois toujours tentée d'examiner ſi la nature avoit auſſi bien partagé ſon fils, mais je n'oſois le fixer ; tout ſembloit contribuer à mon embarras. Ma mere m'obſervoit, & je croyois remarquer que c'étoit avec peine qu'elle me voyoit faire attention à lui. Le Marquis alla cauſer un inſtant avec elle ; je vis qu'elle lui répondoit par monoſyllabes. Mon pere entra dans ce moment ; M. Damonville lui fut préſenté, rien ne m'échappa ; je remarquai que les yeux de M. d'Orvigny s'animoient, il lui ſerra la main, & l'engagea à venir le voir pendant le ſéjour qu'il feroit à Bruxelles. Le ſouper ſe paſſa fort agréablement ; il n'y eut que ma mere qui y fut triſte. J'avoue que ſa peine détruiſoit mon plaiſir ; j'avoue égale-

Digitized by Google

ment qu'elle étoit à plaindre ; elle avoit toujours eu beaucoup d'amour pour ſon mari, il ne l'avoit jamais payée que de froideur, elle voyoit devant elle un objet qui lui rappelloit tout ce qu'elle avoit eu à ſouffrir : ces ſituations ſe font ſentir à tout le monde. Elle & moi nous avions ſans ceſſe les yeux ſur M. d'Orvigny ; nous examinions ce qui ſe paſſoit en lui. J'aurois bien voulu qu'il m'eût été poſſible de lui dire de s'obſerver, mais j'étois condamnée à me taire. Pour adoucir la peine de ma mere, je ne parlai plus au Marquis, & lorſqu'il me porta la parole, j'affectai de lui faire des réponſes très-courtes. Je crus que lorſque nous ſerions de retour, elle me parleroit de lui, mais elle garda le ſilence, & j'en fus charmée. Le lendemain mon pere me dit : M. Damonville n'a que fort peu tems à reſ-

Digitized by Google

ter à Bruxelles, je crois qu'il doit venir nous voir, & je voudrois qu'on lui fît amitié. Je lui répondis, qu'il ne me seroit pas difficile de lui obéir, & j'ajoutai un éloge assez flatteur pour le Marquis. Ma mere entra, & je parlai d'autre chose. Madame Dorvalle vint deux jours après au logis : Savez-vous, me dit-elle, que vous avez fait l'autre jour une conquête charmante ; M. Damonville ne fait que parler de vous. Cette Dame étoit un peu étourdie, & c'est le seul défaut que je lui aie jamais connu. Son discours me fit trembler, car si ma mere eût été présente, elle auroit parlé avec la même indiscrétion. Je lui répondis que je devois la conquête dont elle me félicitoit, à l'éloge qu'elle avoit fait de moi. Il est vrai, reprit-elle en souriant, que j'ai assez bien traité votre chapitre, mais ne parlons point

Digitized by Google

de cela ; le Marquis craint de vous déplaire en se faisant présenter chez vous ; il m'a prié de vous l'amener, mais je n'y consentirai pas que vous ne me le permettiez particulierement. Je lui dis que l'on n'avoit jamais pris de semblables précautions pour introduire quelqu'un chez mon pere, qu'un homme comme le Marquis étoit fait pour être bien reçu partout. Eh bien, puisque cela est ainsi, dit Madame de Dorvalle, je vous le présenterai demain. J'attendis ce lendemain avec la derniere impatience ; le Marquis nous fit une visite assez longue ; il parla moins que la premiere fois : son ton qui n'avoit annoncé d'abord que de la galanterie, n'étoit plus le même ; il sembloit inquiet : je m'apperçus qu'il s'observoit devant mes parens, & qu'il ne me parloit qu'à la dérobée. Lorsqu'il prit congé, il jetta sur moi un re-

Digitized by Google

gard timide, où je crus observer les mêmes marques de tendresse que sa mere m'avoit mille fois données. Cette tendre amie m'avoit si bien peint l'amour que je ne pus m'y tromper. Je m'apperçus que les mouvemens tendres que son fils me faisoit éprouver, ne ressembloient pas à l'amitié que j'avois pour elle. Je rencontrai M. Damonville dans toutes les maisons où j'allois, mais j'étois toujours si observée qu'il lui étoit impossible de me dire un mot. Un jour il vint au logis, j'étois seule, ma mere étoit allée voir une de ses amies qui étoit malade; M. Damonville parut d'abord fort embarrassé; mon accueil le rassura. Il me dit qu'il étoit toujours venu au logis en tremblant, que le premier jour qu'il m'avoit vue, il avoit ignoré qui j'étois, mais qu'en me quittant il l'avoit appris, & qu'aisément il avoit pensé

Digitized by Google

que l'air d'embarras que j'avois eu avec lui, étoit sans doute une marque de répugnance à le voir ; qu'il savoit que ma mere n'aimoit pas la sienne, & que par tendresse pour cette mere je le haïssois peut-être. En prononçant ces mots, son visage se couvrit d'une pâleur qui m'effraya au point que ne sachant ce que je faisois, je lui pris la main : rassurez-vous, Monsieur, lui dis-je, j'adore votre mere, c'est elle qui m'a élevée ; que ne lui dois-je point!... Je lui racontai la façon dont elle étoit venue dans mon Couvent, & comment j'avois vécu avec elle. A peine avois-je fini que mon pere entra ; il lui fit mille amitiés, & lui reprocha son peu d'empressement à nous venir voir. Le Marquis lui dit que la crainte de se rendre importun par ses assiduités, l'avoit empêché de multiplier ses visites. En ce cas, lui dit le Comte, je

Digitized by Google

vous prie de venir dîner chez moi chaque fois que vous ne ſerez pas engagé. Il lui répondit en me regardant : ſi je me conſultois, je ne le ſerois jamais. Je vis bien, ce jour-là, que mon pere avoit aimé Madame Damonville. Avec quelle tendreſſe il le regardoit ! avec quel plaiſir il écoutoit ſes moindres diſcours ! j'étois préſente, & il n'oſoit ſe livrer à ſon amitié, mais la contrainte le trahiſſoit.

Le Marquis ne ſortit que lorſque ma mere fut arrivée. Après ſon départ je fis des réflexions bien terribles ſur ma ſituation : je la comparois aux malheurs de mon ami e; j'étois encore plus malheureuſe qu'elle : elle avoit joui pendant quelque tems de l'illuſion du bonheur, & je connoiſſois tous mes maux ſans pouvoir les adoucir par l'eſpérance. Quelle triſte deſtinée ſemble réſervée aux

Digitized by Google

cœurs ſenſibles ! cette nouvelle réflexion m'accable aujourd'hui. A peine avois-je atteint l'âge de raiſon que je fus tourmentée en partageant les maux d'une amie ; je m'éloignai d'elle, je fus plus malheureuſe en ignorant ſon ſort ; l'exemple de ſes malheurs devoit me préſerver de l'amour & j'éprouve le contraire. Cette amie a un fils charmant qui prend mon embarras pour de la paſſion ; il me diſtingue, il s'attache à moi, tout contribue à me donner de la foibleſſe. Je me ſerois ſans doute défendue de ſes charmes extérieurs, mais il a mille expreſſions de ſa mere ; je me perſuade qu'il en a auſſi les vertus : je vois trop que je l'aime ſans le bien connoître, que je lui ai inſpiré des ſentimens tendres, & que je dois à jamais lui cacher les miens. M. d'Orvigny a totalement dérangé ſes affaires, il ne lui reſte que fort peu de

Digitized by Google

biens, & il ne soutient son état que par les bienfaits de l'auguste Souveraine à laquelle il a dévoué sa vie. Voyez, Monsieur, si je puis nourrir un amour que le devoir, la bienséance, la reconnoissance m'obligent de combattre. M. Damonville est fort riche, il me jure qu'il m'adore, qu'il est enchanté de me voir sans fortune, qu'il désireroit que je tinsse tout mon bonheur de son amour : puis-je écouter tout cela sans foiblesse ? Dieu ! qu'il m'en coûte, quand il est auprès de moi, de lui marquer de l'indifférence ; toutes les situations mes sont affreuses ; je voudrois n'être pas aimée, & quand je pense à la conduite de mon pere avec Madame Damonville, je crains que son amour ne soit pas assez constant. D'autres fois je me dis : quoi, j'irois accepter les biens d'une famille que mon pere a tant offensée ?

Digitized by Google

non, je n'y consentirai jamais. Vous savez, Monsieur, la fête que donna ces jours passés M. de Dorvalle à sa campagne ! eh bien, ce bal où vous crutes que j'avois eu bien du plaisir, fut un sujet continuel pour moi de peine & de contrainte. Après avoir dansé j'allai prendre l'air sur la terrasse ; à peine y étois-je assise, que je vis un masque à mes pieds ; c'étoit M. Damonville : il venoit, me disoit-il, m'importuner pour la derniere fois. Ah, Monsieur, quel moment ! il me demandoit pardon des torts que mon pere avoit eus avec sa mere, il trembloit que cet exemple ne me fît douter de son amour. Vous ne me répondez pas ? me dit-il enfin, hélas ! votre cœur est peut-être à un autre !... J'avois mis mon masque pour cacher mes larmes, mais je ne pus soutenir l'idée que renfermoit cette question. Je découvris mon vi-

Digitized by Google

ſage : ah ! Monſieur , pouvez-vous me ſoupçonner ?... Je fus au déſeſpoir de lui avoir montré ma foibleſſe, par ces mots ; je réparai ma faute en lui diſant : je vous aſſure que je n'aime rien. — Vous n'aimez rien , Mademoiſelle , & vous pleurez ? ce n'eſt donc que de la pitié que vous avez pour moi ; eh bien je vous délivrerai d'un objet qui vous importune ; la mort eſt l'unique remede que je puiſſe trouver à mes maux... Enſuite ſe radouciſſant : quoi , Julie , vous avez tendrement aimé ma mere , & vous voulez faire mourir ſon fils ?... J'apperçus quelqu'un , je le priai de ſe lever ; il me demanda vivement la permiſſion de m'écrire : dans le trouble où j'étois , je la lui accordai. Je rentrai maſquée dans la ſalle du bal. M. Damonville alla changer de déguiſement , & il revint auprès de moi : il me demanda pardon de m'a-

Digitized by Google

voir parlé de ſa paſſion avec trop de violence ; il craignoit de m'avoir offenſée. Vous m'avez ſeulement chagrinée, Monſieur, lui dis-je, car le fils de mon amie ne m'offenſera jamais. — Ah ! Mademoiſelle, vous voudrez donc toujours que je doive vos bontés à l'amitié que vous avez pour ma mere ?... Il paſſa tout le tems du bal à me faire les proteſtations les plus tendres. Il vint le lendemain au logis ; il ne put trouver le tems de me dire un mot, & il me fit parvenir cette lettre.

» Je ne me ſuis que trop apperçu » de votre indifférence ; mon amour » vous eſt à charge : Dieu m'eſt témoin que je voulois le faire ſervir » à votre bonheur, & il ne vous » cauſe que des chagrins ! ah ! charmante Julie, faſſe le Ciel que le » mortel qui aura le bonheur de vous » plaire, ait pour vous le même

Digitized by Google

» amour que je conſerverai toute ma
» vie. Mademoiſelle, vous ne pou-
» vez aimer un homme qui vous
» adore, & vous choiſirez peut-être
» un époux qui ne ſaura pas comme
» moi ſentir tout ce que vous méri-
» tez. Voyez à quel point je vous
» aime : je ſuis aſſez délicat pour
» craindre que celui qui vous poſſé-
» dera, ne faſſe pas votre bonheur ;
» je ne vois que ce tourment à ajou-
» ter à mes maux. Je n'oſe vous de-
» mander une réponſe ; mon ſort eſt
» décidé. Je pars pour aller dire un
» éternel adieu à ma mere, & j'eſ-
» pere au moins que vous vous at-
» tendrirez en apprenant à quel point
» ma paſſion m'aura rendu malheu-
» reux. Souvenez-vous quelquefois,
» cruelle Julie, qu'il exiſte un hom-
» me qui n'eſt occupé que de vous,
» qui reſpecte & qui chérit la ſource
» de ſes maux ».

Digitized by Google

Il y a deux jours, Monsieur, que j'ai reçu cette fatale lettre : depuis ce moment, je ne suis plus à moi. Que veut donc le Marquis ? à quoi pense-t-il ? je le plaindrai sans doute, s'il est malheureux ; mais dois-je m'autoriser de cette pitié pour consentir... ah ! Monsieur, dites-moi ce que je dois faire, informez-vous de ce que va devenir cet extravagant. Depuis ce jour je ne l'ai rencontré nulle part ; & pour comble de maux, Madame de Dorvalle m'a demandée hier à ma mere pour m'emmener à sa campagne ; j'ai fait ce que j'ai pu pour m'y opposer ; mes raisons ont été trouvées mauvaises, & il a été décidé que je partirois la semaine prochaine : nous n'avons plus que trois jours. Dieu ! je tremble pour le Marquis, & pour moi-même : vous aimez mon amie, Monsieur ; allez trouver son fils, faites-lui entendre

Digitized by Google

raiſon ; cachez-lui ſurtout que je l'aime, & tâchez d'adoucir ſes peines. Je partirai dans trois jours : comment avoir vos réponſes ? ayez pitié de moi ; & quelque part que je ſois, faites-moi tenir vos lettres. Je ne puis vous en dire davantage, je ſuis accablée.

Lettre de M. de... à Mademoiſelle d'Orvigny.

MADEMOISELLE,

J'approuve votre délicateſſe, mais mon ſuffrage a des bornes. Vous avez fait ce que vous deviez juſqu'à préſent ; il eſt néceſſaire que vous commenciez à mettre un terme à la ſévérité de vos principes. Je ſuis, on ne peut pas plus flatté de la confiance que vous avez en moi ; mais je placerai ma reconnoiſſance à vous donner des conſeils utiles. Il ne faut jamais faire un ſupplice du devoir ;

Digitized by Google

l'on doit ſavoir dans l'occaſion concilier les choſes les plus oppoſées ; c'eſt ce que votre peu d'expérience ne vous a pas appris. Ne vous refuſez pas à ce que je veux faire. Je ſuis capable de reſpecter vos volontés dans tous les tems, mais je me vois aujourd'hui obligé de me refuſer à les ſuivre. Le Marquis eſt parti ; il doit, me dites-vous, aller dire adieu à ſa mere avant que de prendre un parti violent ! il trouvera chez elle le remede à ſes maux ; je ſaurai le lui faire trouver. Je viens d'écrire à Madame Damonville, & lui envoye ce que vous m'avez écrit. Vous devez deviner ce que je ne vous dis pas, & me pardonner ce que j'oſe vous dire. Je n'attendrai pas que M. votre pere ſoit de retour d'Aix-la-Chapelle pour agir auprès de lui. Je ne ſais point différer lorſqu'il s'agit d'être utile à une perſonne qui mérite auſſi-bien d'être

Digitized by Google

ſervie que vous. Adieu Mademoiſelle, comptez ſur tout mon zele; il vous eſt acquis par le droit inconteſtable du mérite, & de la beauté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Julie à M. de....

Ah! Monſieur qu'avez-vous fait! vous me demandez des permiſſions, & vous agiſſez ſans les obtenir. Je ſens que la réuſſite de votre démarche aſſureroit mon bonheur; mais ſongez-vous quelle eſt ma ſituation? mon pere lui-même ne rougira-t-il pas de donner ſa fille, ſans biens, au fils d'une femme avec qui il a refuſé de partager ſon ſort? qu'avez-vous fait, Monſieur? j'aimerois mieux vivre malheureuſe que d'expoſer M. d'Orvigny au moindre regret; comment prendra-t-il ma démarche? ne me reprochera-t-il pas de lui avoir caché une choſe qu'il

Digitized by Google

devoit ſavoir le premier ! voyez comme vous vous êtes conduit, & combien peu vous m'avez ménagée ! je vous employe pour conſoler un homme que je rends malheureux malgré moi ; & vous faites des démarches qui vont peut-être me couvrir de confuſion ! quoi qu'il en ſoit, quand vous travaillez à mon bonheur, je dois vous épargner les reproches. Je pars cette après-dîné ; donnez-moi de vos nouvelles ; je vous abandonne mon ſort, puiſqu'il n'eſt plus tems de remédier à ce que vous avez fait.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de M. de... à Julie.

Je vous envoye la réponſe que me fait Madame Damonville. Voyez, Mademoiſelle, ſi vous pouvez vous refuſer à ſon bonheur. Il me ſemble que le ciel vous a fait naître pour réparer les torts de votre pere.

Digitized by Google

Lettre de Madame Damonville à M. de...

Je ſuis faite pour les événemens imprévus. Accoûtumée aux coups de l'infortune, je ne l'étois pas aux faveurs du ſort. Mais ma Julie ne s'eſt-elle pas trompée ? Eſt-il vrai qu'elle aime mon fils ? je crains qu'elle n'ait confondu la pitié avec l'amour. Si ce qu'elle dit, exiſte, que de perſonnes vont être heureuſes ! je tiendrai du haſard ce que je n'ai pas voulu obtenir de mes ſoins. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit : ſi mon fils la voyoit, il l'adoreroit ; elle ne peut plus m'appartenir par le ſang, que ne peut-elle du moins m'appartenir par l'amour de mon fils ? Je me ſuis toujours refuſée, par raiſon, à préparer cet événement. Mademoiſelle d'Orvigny m'a ſouvent demandé à voir mon fils ; ſans lui dire mes

Digitized by Google

raiſons, je me ſuis toujours oppoſée à ſes vœux ; aurois-je voulu faire ſervir mon enfant d'inſtrument à mes foibleſſes ? Que de combats n'ai-je pas eu à éprouver ! le ciel m'a donné la force de les ſurmonter, & ce qui arrive eſt peut-être une récompenſe de mon courage. J'ai ſouffert tous les tourmens imaginables, & je vais ſans doute en être délivrée. Malgré l'amitié que j'ai pour mon fils, j'ai toujours ſenti que je ne le tenois pas de l'amour ; il dépend de ma Julie de me le rendre bien cher ; elle ajoutera à l'amitié que j'ai pour lui, un intérêt encore plus tendre. Faites lui lire ma lettre, Monſieur, elle devinera ce que je ne puis exprimer.

Suite de la lettre de M. de...

Vous voyez, Mademoiſelle, que votre délicateſſe ſeroit mal entendue, ſi vous vous refuſiez au bonheur d'une

Digitized by Google

d'une femme qui vous aime avec autant de tendreſſe ; c'eſt alors qu'elle auroit lieu d'abhorrer votre famille ; il ſembleroit que vous n'avez tous exiſté que pour faire ſon malheur. Je viens d'écrire à M. votre pere, & je lui envoye une copie de la lettre de Madame Damonville. Ne vous inquiettez pas de ce qui peut arriver, & repoſez-vous ſur les ſoins d'un ami qui s'eſtime trop heureux de pouvoir contribuer à vous rendre heureuſe.

Lettre de M. de... à Julie.

Quel contretems ! Mademoiſelle : je ſuis forcé de partir pour Nancy ; la ſucceſſion de ma tante exige que je m'y rende. Je vous envoye la réponſe de Monſieur votre pere pour vous conſoler de mon abſence. Je vais voir votre amie, & j'eſpere que ſi cette fois vous me défendez de dire à ſon fils que vous l'aimez, ce ſera pour vous réſerver le plaiſir de le lui

Digitized by Google

dire vous-même. L'on m'apporte des lettres de Madame Damonville, où il y en a une pour vous ; je vous laisse assez d'occupation. Comme des trois que je vous envoye, la mienne vous sera la moins intéressante, je m'y borne à vous prier de m'instruire de ce qui vous arrivera. Vous n'allez plus avoir besoin de moi, & je crois que dans quelques jours, cet homme que l'on ne vouloit pas aimer, ne vous laissera pas le tems de m'apprendre les progrès de son bonheur & de votre tendresse. Que ne puis-je être témoin de l'un & de l'autre ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de M. d'Orvigny à M. de. . .

Il n'étoit pas nécessaire que j'appriſſe le nouveau trait de Madame Damonville pour me sentir confondu. Que j'ai payé cher un instant d'ambition ! j'abandonnai une femme qui pouvoit faire mon bonheur, pour courir

Digitized by Google

après des biens qui m'ont rendu trop à plaindre. J'ai épouſé une perſonne qui m'étoit indifférente ; & pour comble de maux, j'ai trouvé cette perſonne remplie pour moi de l'amour le plus tendre. De combien de remords mes jours n'ont-ils pas été agités ! je ſentois que Madame d'Orvigny méritoit d'être adorée, & malgré mes efforts je ne pouvois l'aimer. D'un autre côté, j'éprouvois toutes les inquiétudes d'un amour mal éteint. Ah ! Madame Damonville, vous n'avez été que trop vengée ; j'accepte vos biens pour mon enfant ſans craindre que cet effort ajoute à mon humiliation ; il y a longtems que je rougis, que je m'abhorre, & que je ſens que votre belle ame n'étoit pas faite pour la mienne... Sans ma confuſion, qu'il me ſeroit doux de tenir mon bonheur des mains de cette femme

Digitized by Google

adorable. Elle demande ma fille ! elle eſt à elle ſans doute ; je ſuis honteux de la lui donner auſſi dépourvue des biens de la fortune ; mais l'époux qu'elle aura l'adore ; il eſt le fils de Madame Damonville ; il ſait, comme elle, connoître le prix du vrai bonheur ; & il jouira d'un bien que je n'ai pas ſu apprécier. Je m'apperçois, mon cher ami, que je ſuis fort troublé en écrivant cette lettre ; il n'importe, vous l'enverrez à Madame Damonville ; je n'oſerois jamais lui écrire directement. Je compte arriver à Bruxelles dans deux jours ; je ſens qu'il faudra que je prenne des précautions pour préparer Madame d'Orvigny à cet événement. Adieu, cher ami, je ne ſuis pas aſſez à moi pour trouver des termes qui vous expriment ma reconnoiſſance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Madame Damonville à Julie.

Quoi, ma chere Julie, vous con-

Digitized by Google

noiſſiez un remede à mes maux, & vous différiez de le mettre en uſage ? c'eſt avec moi que vous vous piquez de délicateſſe, & que vous voulez faire aſſaut de ſentimens ! J'ai pétri ton cœur, ma chere enfant, laiſſe-moi lui donner la forme que je veux qu'il prenne. Savez-vous, petite fille, que vous avez failli de faire mourir mon fils ! il eſt tombé malade à douze lieues de Nancy ; ſon valet de chambre me l'a fait ſavoir ; j'ai été le rejoindre ſur le champ ; il avoit une fiévre horrible, & dans le tranſport qu'elle lui cauſoit, il ne faiſoit que parler de *Julie*. Je demandai à ſes gens, s'ils ſavoient ce qu'il vouloit dire ; ils m'apprirent qu'il avoit été ſouvent chez votre pere, & que c'étoit ſans doute de vous qu'il vouloit parler. Je vous avoue, ma chere petite amie, que je trouvois de la conſolation dans les peines même de

Digitized by Google

mon fils. Il resta quatre jours dans cet état. Je reçus les lettres de M. de... elles rendirent la vie à mon fils, & la tranquillité à sa mere. Il vouloit vous écrire tout de suite, je l'en ai empêché... Je sens que nous devons beaucoup de ménagement à Madame d'Orvigny dans cette affaire, & j'ai conseillé au Marquis de s'adresser d'abord à elle. Dans d'autres circonstances j'aurois fait ces démarches moi-même, mais je craindrois de lui causer de la peine ; elle connoît mon fils, & recevra ses lettres avec moins de répugnance. Je t'avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur le parti qu'elle prendra. J'espere cependant que je te verrai bientôt ma fille. En attendant, sois toujours assurée de ma tendresse.

Lettre de M. Damonville à Julie.

MADEMOISELLE,

Ma mere me défend de vous écri-

Digitized by Google

re, mais comment lui obéir ? Que vous me donnez d'horreur pour ma fortune, puiſque c'eſt elle qui vous fait éprouver de la répugnance à couronner mes vœux. Eſt-il poſſible que vous m'aimiez & qu'il y ait quelque choſe qui vous occupe plus que mon amour ? Dieu ! que je ſuis malheureux d'avoir des biens, puiſqu'ils vous font éprouver des combats. Mais Mademoiſelle, devez-vous entrer dans ces détails ! n'êtes-vous pas faite pour tous les avantages ?... Que vous m'humiliez par tant de nobleſſe : je ſens que cette inégalité de fortune qui vous arrête, eſt trop réparée par la ſupériorité de vos vertus, & que c'eſt à moi de rougir. Quand je commençai à vous connoître je crus pouvoir flatter vos vœux en vous offrant ma main ; aujourd'hui que votre mérite & votre caractere ſe ſont dévéloppés à mes

Digitized by Google

yeux, je ſens que vous m'honorez en l'acceptant. Ne troublez point le charme de mes penſées ; laiſſez-moi jouir du plaiſir de vous avoir des obligations. Ah ! Mademoiſelle, c'eſt le moment de ma vie le plus doux, le plus flatteur. Madame Damonville qui connoît tout le prix de votre ame, deſire pour moi le bonheur que vous craignez de tenir de ma tendreſſe. Voulez-vous refuſer à votre amie le bonheur de ſon fils ?... Je ne vous dis plus rien, & ne puis plus rien vous dire. J'irai vous perſuader l'injuſtice de vos craintes, j'irai fixer des incertitudes qui peut-être n'exiſteroient pas ſi vous m'aimiez davantage : enfin vous ſaurez combien je vous aime, & vous ne voudrez pas me faire un ſupplice de mon amour.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Julie à Madame Damonville.

Vous avez raiſon, Madame, je re-

Digitized by Google

connois mes torts: oui je ſens qu'il eſt doux de tenir tout de ce qu'on aime que puis-je vous dire qui exprime ma reconnoiſſance ? Si vous étiez un homme, M. Damonville auroit en vous un rival bien dangereux. Mon pere eſt ici, il a prévenu ma mere. Quelle digne femme ! elle a avoué à M. d'Orvigny que dans le commencement qu'elle avoit vu le Marquis, ſa prévention l'avoit empêchée de lui rendre juſtice, mais que peu-à-peu elle avoit remarqué en lui des qualités aimables & ſolides. Elle s'étoit apperçue de ſon penchant pour moi, mais elle avoit toujours cru que je le voyois avec indifférence : je lui pardonne, dit-elle, de nous avoir trompés. Enſuite, regardant mon pere avec beaucoup de tendreſſe : ah ! Monſieur, ajouta-t-elle, vous m'avez toujours refuſé le titre de votre amie ; ſi depuis que nous ſommes

Digitized by Google

ensemble, vous m'eussiez accordé votre confiance, vous auriez passé des momens moins désagréables; sans doute j'aurois été plus flattée de cette marque de justice, que des efforts que vous faisiez pour me témoigner de l'amour. La mere du Marquis a du mériter votre tendresse; je sens combien elle en étoit digne, & je ne puis lui refuser mon attachement. Allons, Monsieur, nous ne sommes plus d'un âge à avoir des passions; jouissons maintenant du bonheur tranquille de l'amitié... Elle n'avoit pas achevé de prononcer ces mots, que mon pere étoit à ses genoux: tout ce qu'il lui dit ne peut se rendre: jamais je n'en perdrai le souvenir. Je fondis en larmes en voyant ce spectacle attendrissant. Ma mere me prit dans ses bras, & je n'en sortis que pour passer dans ceux de mon pere. Il sembloit que j'étois le lien qui les

Digitized by Google

manquoit. Enfin, Madame, je ne puis vous peindre cette situation touchante ; c'est à vous que je dois le bonheur d'en avoir joui. Ma mere a reçu la lettre du Marquis, elle en est enchantée. Pour moi je n'ai pu la lire sans émotion. Madame d'Orvigny est maintenant occupée à y répondre ; elle veut aussi vous écrire, Madame, & vous prier de venir nous joindre. Comme le Marquis mande que M. de Livry est tout-à-fait rétabli, rien ne pourra vous empêcher. Vous savez que nos affaires ne nous permettent pas de nous absenter, sans quoi ma mere ne prendroit pas la liberté de vous demander cette grace. Si vous n'aviez pas un fils, je vous dirois : adieu ma chere maman ; mais je n'ose me servir de cette expression, il y verroit trop de tendresse pour lui. Eh bien, adieu ma tendre & bonne amie. Si le respect

Digitized by Google

ne ſe trouve pas dans ces termes familiers, vous êtes sûre au moins qu'il eſt au fond de mon cœur.

Lettre de M. de... à Julie.

Je vous annonce, Mademoiſelle, une bonne nouvelle ; Madame Damonville eſt partie cette nuit avec ſon fils pour aller vous joindre. J'ai ſoupé hier avec eux. Quelle joie éclatoit ſur leur viſage ! quelle tendreſſe ils ont l'un & l'autre pour vous ! vous êtes bien digne de ce ſentiment ; & qui vous connoît n'eſt pas étonné qu'on vous aime beaucoup. Je ne vous écrirai que ce peu de lignes ; il ne faut pas vous diſtraire dans un moment auſſi doux.

Lettre de Julie à M. de...

Ils ſont arrivés. Il me faudroit dix cœurs pour contenir les joies différentes que je reſſens. Ma mere aime autant Madame Damonville que moi ;

Digitized by Google

elles se font mille caresses ; & le Marquis qui craint que je n'aie l'air d'une délaissée, s'occupe, pendant ce tems, à me faire les protestations les plus tendres. Il tourmente mon pere pour l'accélération de la cérémonie ; je lui dis qu'elle ne se fera pas sans votre présence ; mais rien ne peut détruire son obstination ; le Comte l'approuve, & je suis seule de mon parti. L'on a fixé notre union à quinze jours ; il vous seroit possible d'arriver avant ce tems. Je vous recommande de ne rien négliger pour ajouter à ma félicité le plaisir de voir celui à qui je la dois.

Lettre de M. de... à Julie.

Je suis, on ne peut pas plus, sensible à vos marques d'amitié. Je ne prévois pas pouvoir être de retour avant un mois, mais soyez persuadée que vos fêtes n'ajouteroient rien à ma satisfaction. Il me suffit de vous

Digitized by Google

savoir heureuse & d'apprendre de vous que vous l'êtes, pour être heureux moi-même. Continuez, je vous prie, de m'informer de vos plaisirs ; je ne suis pas assez indiscret pour vous demander de n'en rien omettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de Julie à M. de...

Je suis au comble de mes vœux ; je puis à présent, à juste titre, appeller Madame Damonville ma mere. Mon mariage s'est fait hier ; j'ai obtenu que l'on ne donnât pas de fête, ensorte que notre union a été célébrée sans éclat. Mes deux meres semblent s'aimer davantage chaque jour. Mon pere n'a plus ces soins affectés auprès de Madame d'Orvigny ; je vois qu'il l'aime véritablement. Je ne puis m'empêcher de rire quand je le vois avec Madame Damonville. Quelle différence de leur conversation

Digitized by Google

avec celles qu'ils avoient il y a vingt ans ! il semble qu'ils mettent tout leur plaisir à voir renaître leur ancien amusement dans leurs enfans. Je voudrois que vous fussiez présent pour avoir encore des observations à faire. J'espere que j'aurai bientôt le plaisir de vous voir. Je ne vous dis rien pour M. de Livry, je lui écris par le même courier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre de M. de... à Julie.

Le pauvre Marquis ! que je le plains : il n'y a que lui que vous ne trouviez pas digne de remarques, car vous ne me dites pas que vous en ayez fait sur son compte. Eh bien, puisque vous ne voulez pas me parler de lui, je vais vous trouver pour vous y contraindre par mes questions. Je parts ce soir, & devinez avec qui : M. de Livry veut absolument vous voir ; il s'est tourmenté toute la se-

Digitized by Google

maine pour pouvoir trouver un bijou que le Marquis ne vous ait pas offert, & n'imaginant rien que vous n'euſſiez déjà, il a fait faire un hochet; il eſt de corail, & les grelots ſont entourés de diamans. Je lui ai dit que ce cadeau étoit tout au moins ſuperflu, que vous n'étiez plus un enfant: il m'a ri au nez, en m'aſſurant que dans un an il pourroit vous être utile. Ce mot m'a fait mieux réfléchir; j'ai ſenti que ſon préſent pouvoit avoir quelque choſe d'augural; & je me ſuis tu, comme on faiſoit autrefois quand les auſpices avoient prononcé. Adieu, Madame, je vous dirois trop de folies ſi je me livrois au plaiſir de vous entretenir, dans la joie que votre bonheur me cauſe. Jouiſſez de votre félicité, comme je jouirai toujours du plaiſir d'y avoir contribué.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Digitized by Google

BETTY,

OU

LES MALHEURS

DE L'IMPRUDENCE

ET DE LA JALOUSIE.

BETTY entroit dans sa quinzieme année ; elle réuniſſoit la beauté & les graces ; Sir Herſtord ſon pere, qui ne devoit ſa fortune qu'à une charge conſidérable qu'il poſſédoit à la Cour, vint à mourir ſubitement, ne laiſſant qu'un revenu de cent guinées à ſa femme & à ſa fille ; elles furent obligées de ſoumettre leur extérieur à leur nouvelle condition ; mais elles ne ſurent point en prendre l'eſprit ; elles n'adopterent point cette ſageſſe de réflexion, cet éloi-

Digitized by Google

gnement du grand monde, ce goût pour la retraite, cette auſtérité de mœurs qui convenoient à l'état médiocre, & lui procurent peut-être des plaiſirs inconnus à l'éclat & à l'opulence; elles ignoroient cette réſerve qu'on peut appeller la dignité du malheur. L'ame de Betty n'étoit déjà que trop altérée par les mauvais principes de ce qu'on nomme ſi improprement une bonne éducation. Tout promettoit, dans cette jeune perſonne, le caractere d'une Lady accomplie; cette politeſſe inſultante, ces caprices, ces travers, ces étourderies apprêtées, ces ridicules ſans nombre, qui diſtinguent parmi nous une femme de qualité, & qui, à la honte de mes compatriotes, la rendent aimable à leurs yeux, en la faiſant méſeſtimer. Betty cependant annonçoit des vertus, & une honnêteté que rien ne pourroit dégrader.

Digitized by Google

Sa mere ne tarda pas à revenir de cet égarement qui n'étoit qu'un reste d'ivresse de leur situation passée ; elle ouvrit les yeux, elle apprécia ses sociétés, elle vit que les nombreuses visites qu'elle recevoit n'étoient fondées que sur cette joie intérieure & cruelle que goûtent la plupart des hommes à mettre en opposition leur bonheur avec les disgraces d'autrui ; elle sentit que le malheur inspire presque toujours aux heureux qui l'approchent, une familiarité offensante, que ce prétendu intérêt qu'on prend aux infortunés, tient à la froideur du mépris, & qu'il n'y a qu'un pas de la bonté compatissante à l'insolence de la protection ; elle n'eut pas de peine à se convaincre que les charmes de sa fille attiroient encore cette foule de connoissances aussi dangereuses qu'oisives ; & qui peut douter que les vues de ces Sé-

Digitized by Google

ducteurs à la mode, sur une personne aimable, sans bien, ne soient audacieuses & criminelles ?

Betty avoit une autre façon de voir ; les agrémens de l'esprit étoient venus se joindre à ceux de sa figure ; la perspective la plus riante lui présentoit sans cesse un mariage éclatant, qui l'éleveroit au sommet de la fortune & des grandeurs ; c'étoit la seule image qui l'occupoit ; rien ne paroissoit impossible à sa vanité ; il n'y avoit point de Lord qui n'accourût soupirer à ses pieds, Mylord Duc l'avoit beaucoup regardée au spectacle, & ses espérances prenoient encore un essor plus hardi.

La mere, allarmée des périls évidents auxquel sa fille s'exposoit, crut qu'il étoit tems d'avoir avec elle une conversation sérieuse. Betty, lui dit-elle un jour, vous commencez à me donner des craintes : écoutez-moi.

Digitized by Google

Ce n'eſt point la ſévérité maternelle qui va vous parler, c'eſt la douceur, la tendreſſe de l'amitié la plus pure, la plus vraie. Oui, ma fille (en ſe jettant dans ſes bras, & la baignant de ſes larmes), c'eſt votre amie, votre unique amie, qui va vous ouvrir ſon cœur, vous montrer le précipice où vous courez. Vous ſavez que la mort de votre pere a changé notre état. J'ai fait une faute, ma fille, je la reconnois aujourd'hui, & je veux la réparer. J'ai oublié que notre ſituation étoit des plus bornées, que vous aviez quelques agrémens qui tous les jours ſe développent; mais ces agrémens ſont un bien foible avantage, s'ils ſont ſéparés des vertus; & lorſqu'on n'eſt point heureux, Betty, & qu'on ſe livre à la diſſipation, à la ſociété, il eſt rare que cette ſociété vous reſpecte; l'inſulte eſt toujours près du mépris, & il ne faut point ſe le diſſimuler, que la ſenſibilité humaine ne nous

Digitized by Google

en impose point, on mépriſe les infortunés ; voilà, ma fille, à le dépouiller de toute illuſion, le ſentiment que nous faiſons naître, & qui ſe maſque à nos regards ſous les dehors menteurs de la politeſſe. Armons-nous donc de courage, ſachons ſupporter la ſolitude, nous ſuffire à nous-mêmes. Dès ce moment nous partirons pour la campagne, & par cette retraite prudente, nous interromprons le cours de ces viſites qui, tôt ou tard, ma chere Betty, cauſeroient ta ruine.

Betty avoit paru céder à cette ſage réſolution, mais elle étoit bien éloignée d'y conſentir ; traîner une vie monotone, n'avoir pas un témoin éclairé de ſes graces, ne s'entendre point louer ſur ſes charmes, ſur ſon eſprit, ſe dérober à ce nombre d'hommages flatteurs qu'elle avoit l'air orgueilleux de rejetter, n'être

Digitized by Google

en un mot belle que pour les groſſiers habitans des champs, c'étoit un genre de réforme à laquelle on eût préféré la mort ; & puis, où la mere appercevoit des dangers, des erreurs, une perte certaine, la fille, jeune & ſans expérience, n'enviſageoit que des agréments, une coquetterie légere qui n'offenſoit point la vertu, l'art innocent de plaire, qui enchaîne ſans captiver, qui répand des fleurs ſur l'eſprit, & ne va jamais juſqu'à la liberté du cœur ; Betty employa donc auprès de ſa mere, les careſſes, les prieres, les larmes ; elle en étoit aimée, & de toutes les foibleſſes, la foibleſſe maternelle eſt peut-être celle qui ſçait le moins réſiſter. Betty l'emporta : elles reſterent à Londres, & continuerent de recevoir cette foule de connoiſſances que la jeune perſonne mettoit au rang de ſes adorateurs.

Slightman étoit un des premiers

Digitized by Google

parmi les *Beaux* qui assistoient à son thé ; il se crevoit aux courses de chevaux, faisoit parler de lui par ses paris exhorbitans, possédoit l'heureuse magie de se multiplier & de se reproduire à la fois & le même jour aux spectacles de Drury-lane, de Hay-market, à Hydepark, à Wauxhall, à Rennelaw ; il savoit jurer avec élégance, & *boxer* avec grace ; un des plus grands héros de taverne, chasseur à toute outrance, & le coryphée des libertins de Mary-born ; il avoit voyagé avec beaucoup de fruit, ayant rapporté très-exactement tous les ridicules de nos voisins ; quelquefois il buvoit comme un Allemand, & mêloit, à la fierté Bretonne, la gravité Espagnole ; il ne

---

Boxer, façon de se battre des Anglois qui se donnent des coups de tête dans l'estomac.

manquoit

manquoit pas de détonner avec goût tous les *allegro* d'Handel ; c'étoit le Patron décidé des Virtuoſes ; en un mot, Slightman, depuis que Dieu crée des Baronnets, étoit, dans cette eſpece d'hommes, une des plus jolies & des plus abſurdes créatures qui euſſent figuré ſur ce globe. Il n'eſt pas difficile d'imaginer qu'un pareil Individu étoit très-aſſuré de plaire, & tout, en effet, contribuoit à l'entretenir dans cette flatteuſe opinion ; vingt Folles des plus qualifiées avoient été ſur le point d'aller pour lui à la Chapelle de la *Flotte* ; ſuivi d'une ſi brillante réputation, il avoit lieu d'eſpérer qu'il fixeroit les regards de

---

La Chapelle de la *Flotte*, où l'on contractoit aiſément des mariages avant la proclamation du dernier Bill, qui a défendu ces engagemens contraires aux loix & aux intérêts des familles.

Digitized by Google

Betty : il l'avoit déjà écrite sur la liste de ses conquêtes. Il ne faisoit que d'entrer en possession de son titre & de ses biens : il déploya toutes les galanteries parasites d'un amant déclaré. Betty, que son caractere portoit à sacrifier la nature & la vérité à la mode, aux airs, à paroître estimer tout ce que l'Angleterre avoit de plus extravagant, ne manqua pas de distinguer le jeune Baronnet de ses rivaux, elle se crut aimée ; bien convaincue que cet amant aspiroit à devenir son époux, elle souffroit ses assiduités avec un plaisir qui la trahissoit. Il fallut cependant que Slightman s'expliquât ; il parloit avec transport de son amour, & ne laissoit jamais échapper le moindre mot de mariage. Le penchant qu'il supposoit à cette malheureuse fille, encourageoit la scélératesse du séducteur ; content du projet qu'il avoit formé,

Digitized by Google

il prétexte un voyage de peu de jours à la campagne, & envoie cette lettre à Betty.

« J'imagine, ma Charmante, que » vous ne doutez pas de mon amour. » Vous avez trop de délicateſſe & » vous êtes trop intéreſſée à faire » éclater le triomphe de votre beauté, pour ne pas ſentir le prix de » votre conquête. Vous n'avez point » d'égales, & je n'ai point de rivaux. » Votre eſprit, qui vous prête à » mes yeux de nouvelles graces, a » ſecoué ſans doute le joug des préjugés ; une créature céleſte penſe-» roit-elle comme le vil peuple ! » pour qui ſont faites les loix ? Pour » garoter ces ames ſerviles qui n'ont » pas un ſentiment à elles, qui ſe » traînent humblement ſur les pas » qu'on leur a tracés, qui n'exiſtent » en quelque ſorte que ſur la foi d'autrui. Ecartons loin de nous cette

Digitized by Google

» *routine* d'opinions qu'il faut aban-
» donner à ces automates humains ;
» oſons penſer par nous-mêmes ;
» examinons enfin ces nœuds qu'a
» tiſſus la main groſſiere des hom-
» mes : le bonheur, ma Betty,
» peut-il être où n'eſt point la li-
» berté ? Etes-vous faite pour rete-
» nir le cœur par des liens qu'à for-
» més la bizarrerie de ces loix, ty-
» rans bien dignes de l'hebété Vul-
» gaire qui s'y ſoumet ? L'hommage
» de la contrainte & de l'eſclavage
» a-t-il de quoi vous flatter ? C'eſt à
» l'amour ſeul à vous établir ma
» ſouveraine, c'eſt de lui ſeul que
» vous devez emprunter votre pou-
» voir : il eſt au-deſſus des loix & de
» l'habitude. Les ſermens que pro-
» nonce le cœur, ne ſont-ils pas
» les plus forts, les plus ſacrés ? Me
» ſeroit-il poſſible de goûter les plai-
» ſirs de la tendreſſe, ces plaiſirs ſi

Digitized by Google

» doux, ſi flatteurs, quand ils ſe-
» roient confondus avec les devoirs ?
» Pouvant faire la ſuprême félicité
» l'un de l'autre, il ſeroit ridicule
» d'imaginer que l'un de nous voulût
» recourir à une ſéparation ; & ſi ce
» bonheur avoit un terme, ce que
» je ne ſaurois prévoir de mon côté,
» puiſque tous les jours j'adore en
» vous de nouveaux charmes, le
» mariage... je trace à regret ce mot
» odieux, ne feroit qu'ajouter une
» foule de déſagrémens à une chaîne
» indiſſoluble : mais de pareils coups
» ſeront d'autant moins à craindre,
» que la liberté nous unira. Après
» vous avoir parlé d'une tendreſſe
» qui ne ſauroit s'éteindre qu'avec
» ma vie, vous parlerai-je de la for-
» tune ? Votre ſort ſeroit celui de la
» femme la plus chere, la plus reſ-
» pectée. Si la mort venoit m'arra-
» cher de vos bras, tous mes biens

Digitized by Google

» ſeroient à vous. Je vous le demande
» au nom de l'amour le plus vif, le
» plus tendre : ne conſultez point l'u-
» ſage, la coutume, ces Précepteurs
» des ſots ; n'écoutez que la raiſon,
» la nature, votre cœur ; le cœur ne
» peut nous égarer, croyez-en mes
» lumieres, le ſentiment. Au mo-
» ment que je vous écris, je ſuis
» proſterné à vos genoux : j'attends
» de ma chere divinité ou la vie ou la
» mort; que cette image ſoit inceſſam-
» ment devant vos yeux ! Je vous
» épargne l'embarras d'une réponſe,
» les détails d'un conſentement for-
» mel qui bleſſeroit votre timidité. A
» mon retour de la campagne, j'irai
» recevoir mon arrêt à vos pieds ; ſi
» vous ne me défendez point de vous
» voir, vous avez prononcé mon
» bonheur ; alors je ne vis que pour
» être votre amant, que pour vous
» adorer, vous idolâtrer le reſte de

Digitized by Google

» mes jours ; ſi votre préſence m'eſt » interdite, quel coup de foudre ! » ô ciel ! Faudroit-il que je renon- » çaſſe à vous pour jamais ?

P. S. » Nous prendrions des arran- » gemens qui vous délivreroient des » répréſentations triviales de votre » chere & honorée Mere ; dans » ces ſortes d'affaires ne conſul- » tons jamais nos parens, ce ſont de » bonnes gens auxquels il faut laiſ- » ſer le licol du préjugé ; vous m'en- » tendez, ma Chere : ma foi, l'A- » mour a plus d'eſprit qu'eux tous, » & nous lui obéirons. Dites donc » que oui. »

Betty n'avoit pas achevé cette let- tre, qu'elle avoit avec fureur couru donner ordre que la porte fût fermée à l'impudent Baronnet. Les travers de cette jeune perſonne n'empêchoient point qu'elle ne fût affermie dans ſa vertu ; mais elle ſe contentoit de

Digitized by Google

n'avoir rien à ſe reprocher : par-là elle ſe croyoit autoriſée à ne ſuivre que ſes principes. Sa mere envain eſſaya de lui ouvrir les yeux ſur l'imprudence de ſes démarches, & voulut la traiter avec ſévérité. Betty ſe ſervit des mêmes armes qu'elle avoit déjà employées, c'eſt-à-dire, qu'elle ſçut reprendre ſon empire ſur l'amour maternel ; ſa vanité s'applaudit de la lettre de Slightman, elle la montra avec orgueil aux femmes de ſa connoiſſance, elle expoſa en quelque ſorte le Baronnet en plein cercle enchaîné à ſon char comme un ennemi vaincu, dont la défaite relevoit l'éclat de ſa beauté ; elle regardoit cet acte d'amour propre comme un témoignage irréprochable de ſa ſageſſe, & une réponſe impoſante à quiconque auroit l'audace de blâmer la légereté & l'étourderie de ſa conduite.

Digitized by Google

Ce ne fut pas la ſeule avanture de ce genre que Betty eut à eſſuyer ; Un ſecond ſéducteur lui écrit ; elle cede à la foibleſſe de lui répondre ; quoique ſa lettre fût conçue en des termes peu favorables aux eſpérances de ce nouvel amant, il eut l'art de lui prêter un ſens à ſon avantage, & ce honteux ſtratagême produiſit des ſoupçons, que ne méritoit point cependant cette fille imprudente ; elle n'étoit que trop inſtruite des ſuites funeſtes qu'a ſouvent une lettre pour les perſonnes de ſon ſexe. De telles fautes ne pouvoient la corriger. Dans une autre occaſion, elle paſſa pour avoir donné un rendez-vous, toutes les apparences étoient contre elle, tandis que le peu de réflexion ſur les conſéquences, étoit le ſeul tort qu'elle eût à ſe reprocher. A chaque inſtant elle perdoit de vue ce grand principe : « Que ce n'eſt pas

Digitized by Google

» assez de receler dans son ame la » dignité de la vertu, qu'il faut en» core qu'elle se manifeste au dehors, » & qu'elle éclate dans l'extérieur. » Les conseils, les menaces, les pleurs de sa mere étoient inutiles, les yeux de Betty se laissoient fasciner par cette malheureuse vanité qui la trompoit sur tous les objets.

Elle va au spectacle, attache les regards de Bentley, jeune homme qui revenoit du Levant, & qui étoit Capitaine d'un vaisseau que son pere lui avoit acheté. Il est frappé de la beauté de Betty. On a remarqué que les plus grandes passions ont souvent été l'ouvrage d'un seul instant. Bentley brûle de savoir qui est cette aimable Inconnue dont il est déjà éperduement amoureux ; on lui donne tous les éclaircissemens qu'exige sa curiosité ; ce qu'il apprend, ne sert qu'à l'enflammer davantage. La mere

Digitized by Google

de Betty étoit devenue plus difficile dans le choix de ſes ſociétés, depuis les étourderies de ſa fille, qui avoient fait quelque bruit. Conduit donc par la probité autant que par l'amour, le nouvel amant prend le parti d'écrire à la mere de la jeune Miſſ; il détailloit dans cette lettre l'état dont il jouiſſoit, & il demandoit en grace d'être admis au nombre des heureux qui faiſoient leur cour à Betty, dans l'intention de lui offrir leur main. On trouva après quelques informations, que Bentley avoit dit la vérité; il obtient cette permiſſion ſi deſirée, il ne differe point ſa viſite, il trouve la mere ſeule; elle apprend ingénuement à Bentley que ſa fille étoit ſans fortune; elle ajoute que pour lui qui dépendoit des volontés d'un pere, & qui en attendoit encore une nouvelle augmentation de biens, il riſqueroit une démarche des plus incon-

Digitized by Google

ſiderées, en ne conſultant point dans un engagement, l'aveu de ſa famille; elle obſerva qu'il étoit de toute néceſſité que ſon pere donnât les mains à ſon mariage; qu'en un mot il ne devoit reparoître à ſes yeux qu'appuyé de ſon conſentement. Bentley étoit embarraſſé dans ſa réponſe, il connoiſſoit l'inflexibilité de ſon pere, il ſavoit qu'inacceſſible à toutes les ſéductions de l'amour, il ne choiſiroit jamais pour ſa Bru qu'une fille riche, & qui ſauroit par ſon économie accumuler des biens; & Betty n'avoit que des vertus & de la beauté. Elle entre dans l'appartement de ſa mere; Bentley lui plut; ſa perſonne, ſon ajuſtement réuſſirent, ils furent contens l'un de l'autre; la converſation s'anima, & Bentley ſortit enchanté de ſa maîtreſſe.

Il répéta ſes viſites; chaque moment ajoutoit à la vivacité de ſon

Digitized by Google

amour, d'autant plus assuré de séduire, que lui-même étoit séduit ; il craignoit cependant son pere, mais il aimoit. Enfin après bien des orages dans son cœur & dans son esprit, las d'avoir imaginé mille projets qu'une irrésolution successive détruisoit, il s'arrêta au dessein de se marier sans le consentement paternel ; il pressa même l'accomplissement de cette union, l'objet de tous ses vœux. Betty combattit longtems ces sollicitations, elle étoit destinée à marcher d'égaremens en égaremens ; elle ne put résister aux instances de Bentley, & ils formerent un engagement secret.

L'étourdissement du plaisir dissipé, Betty ne tarda pas à voir toute l'énormité de sa faute, elle sentit qu'elle devoit être la premiere à instruire sa mere des nœuds qu'elle venoit de contracter ; elle court se précipiter

Digitized by Google

à ſes genoux, elle veut parler, & ne peut que répandre des larmes. — Qu'as-tu, ma fille, quel chagrin te dévore ? — Le repentir tardif.... toute l'horreur du remord... Ma mere... (& elle la regarde avec attendriſſement, & ſes pleurs redoublent.) — Parle donc, tire-moi de cette peine cruelle... (Avec un ton de bonté.) Ne ſais-tu pas que j'aime à te pardonner. — Eh bien, ma mere, je vais tout vous réveler. Apprenez... apprenez... que Bentley eſt... mon époux...

A ce mot la mere perdit l'uſage des ſens ; Betty la ſerre contre ſon ſein, la rappelle à la vie, le coup mortel l'avoit frappée ; cette mere infortunée ne tarda pas à tomber malade dangereuſement, elle ſent ſa fin approcher. Elle ne peut goûter le plaiſir de voir & d'embraſſer ſon gendre, que des affaires avoient

Digitized by Google

obligé de s'éloigner pour quelques jours ; elle tient ce discours à Betty, qui sans cesse l'interrompoit par des sanglots : Ma fille, ne craignez point que je vous reproche ma mort, c'est un service sans doute que vous me rendez ; vous m'épargnez la douleur d'être le témoin des infortunes qui vous sont réservées ; j'entrevois pour vous une multitude de chagrins, qui peut-être vous couteront la vie. Vos imprudences, votre peu de confiance dans mes leçons, dans les avis de ma tendre amitié, vous auront conduite à ce terme affreux : vous vous ressouviendrez d'une malheureuse mere... Betty... il ne sera plus tems. Fasse le ciel que ce mariage, formé sous de cruels auspices, ne vous précipite pas dans un gouffre de malheurs inévitables ! je vois trop que le pere de Bentley n'en est point informé, que son fils tremble

Digitized by Google

de laiſſer échapper ſon ſecret. Puiſſiez vous fléchir votre beau-pere ! puiſſe votre mari ne pas démentir ſes premiers ſentimens ! Que vos enfans, ma fille, ne vous imitent point !... (& Betty penche la tête ſur une des mains de ſa mere, & la mouille de pleurs.) Vous m'aimez, Betty, je n'en ai jamais douté : mais votre caractere fait ma perte, & elle fera la vôtre, adieu... Cette affreuſe image hâte l'inſtant qui va nous ſéparer... Jamais vous n'avez été plus chere à mon cœur... Au nom de ma tendreſſe, ma fille, ſoyez plus circonſpecte à l'avenir ; n'oubliez point une mere...

Elle ne peut achever, & meurt dans les bras de Betty, qui étoit prête de la ſuivre au tombeau. On vient l'arracher à ce ſpectacle de douleur ; elle s'accuſe d'avoir cauſé le trépas de ſa mere ; elle court en-

Digitized by Google

core l'embraſſer ſur ſon lit funéraire. Voilà, s'écrie-t-elle, mon ouvrage! Ma mere, c'eſt moi qui t'ai percé le ſein! Oui, voilà le fruit de mes imprudences, de mon peu de docilité, de mes indiſcrétions, ah! diſons de mes égaremens criminels! Eh! ma mort pourroit-elle les expier? Ne méritai-je pas tous les maux dont tu m'as menacée? Si Bentley alloit ceſſer de m'aimer!... Si ſon pere condamnoit ces nœuds ſacrés qui nous lient!... Eh! de quelles craintes vais-je m'occuper, quand je devrois mourir ici dans le déſeſpoir, me débaraſſer du fardeau d'une vie, qui ne peut que m'être odieuſe?... Qu'on m'enſeveliſſe à côté de ma mere; non, je ne la quitterai point; je l'accompagnerai dans la tombe: ſon ſein s'ouvrira encore aux larmes de ſa malheureuſe fille.

Digitized by Google

Bentley s'applaudiſſoit d'un engagement qui avoit conſervé tout le charme de l'amour : mais les plaiſirs qu'il goûtoit ne l'empêcherent point de ſentir l'irrégularité de ſa conduite. Il étoit né vertueux, exact à remplir ſes devoirs, & il ne pouvoit ſe diſſimuler qu'il avoit offenſé l'autorité paternelle ; elle auroit dû conſacrer ces nœuds auxquels Bentley attachoit le bonheur de ſes jours ; ce reproche intérieur qu'il étoit obligé de ſe faire, répandoit de l'amertume ſur ſon mariage. Il cachoit cependant aux yeux de ſa femme le chagrin dévorant que cette faute lui cauſoit ; ſouvent il alloit voir ſon pere, dans la réſolution de ſe jetter à ſes pieds, & de lui déclarer tout : étoit-il en ſa préſence, il balançoit & ſe retiroit ſans avoir oſé prononcer un mot qui eût néceſſairement amené un aveu ſi intéreſſant pour ſa fortune & pour ſa

Digitized by Google

tranquillité ; enfin il se détermina à lui écrire. Sa lettre étoit conçue dans les expressions les plus humbles & les plus tendres. Il y déployoit l'ame d'un fils que la passion a égaré, & qui revient implorer l'amour paternel ; le portrait de Betty entroit adroitement dans ce tableau des regrets & du repentir de Bentley ; il en faisoit un éloge qui paroissoit exempt de flatterie ; le jeune homme, après un exposé touchant de sa vie, qui jusqu'alors avoit été irréprochable, demandoit pour toute grace à son pere, que sa femme lui fût présentée, qu'elle pût se jetter à ses genoux, & qu'il leur accordât enfin sa bénédiction, ce qu'ils préfereroient à toutes les richesses. Ce vieillard qui connoissoit le monde, & qui avoit vêcu, (c'est l'annoncer difficile à se laisser émouvoir,) reçut cette lettre dans une disposition peu

Digitized by Google

favorable aux eſpérances de ſon fils : ſon indignation & ſa colere furent d'autant plus violentes, qu'il n'avoit pas été des derniers à entendre parler de Betty ; il l'avoit même vue aux promenades, aux ſpectacles ; il n'ignoroit point que l'Angleterre retentiſſoit encore de ſes *fantés* ; ſa beauté ; ſon air de coquetterie, ce goût de modes recherchées qui ſe faiſoit remarquer dans ſes ajuſtemens, la multitude de ſes adorateurs, l'aventure du Baronnet, toutes les circonſtances en un mot de ſes diverſes étourderies n'avoient point échappé au pere de Bentley ; elles ne ſervirent qu'à la rendre ſuſpecte aux regards d'un homme que l'expérience avoit accoutumé à ſe défier de la vertu des femmes. Il ne vit dans ſon fils qu'un inſenſé, le jouet des artifices de Betty ; il prend la plume avec fureur, & répond à

Digitized by Google

l'infortuné Bentley « Que s'il n'avoit » fait que la folie d'avoir un moment » d'aveuglement pour Betty, & que » cette faute l'eût entraîné dans quel- » ques dettes, le bon cœur pater- » nel eût pris sa défense, qu'il lui » eût peut-être pardonné, & satis- » fait ses créanciers ; mais qu'il n'y » avoit point de pardon à espérer, » dès qu'un fils rebelle à la nature, » aux loix, s'étoit marié sans sa per- » mission. Il ajoutoit qu'il n'auroit » jamais un shelling de sa part, & » qu'il étoit décidé à ne plus le voir, » & lui interdire pour la vie, l'en- » trée de sa maison. »

Bentley plus sensible au chagrin d'avoir mécontenté son pere qu'à ses menaces, attendit du tems une réconciliation qu'il lui étoit alors impossible d'obtenir. Il loua un appartement garni pour sa femme, & deux mois après il entreprit un second

Digitized by Google

voyage pour les Echelles du Levant. Il s'étoit répandu dans beaucoup de ſociétés ; à peine eût-il quitté Betty, qu'il ſe rappella que toutes ſes connoiſſances viendroient lui rendre viſite. Ce qui avoit pu flatter ſa vanité, tandis qu'il faiſoit avec ſon épouſe les honneurs de ſa maiſon, devint pour lui une ſource de ſoupçons & de défiance dès qu'il eut pris le parti de voyager. Il n'avoit cependant pas de ſujets marqués de jalouſie : mais il aimoit ; il connoiſſoit ſa femme vive, enjouée, aimant la diſſipation, le monde, les louanges, & il la laiſſoit expoſée à ces ennemis ſi dangereux.

Betty de ſon côté ſembloit tout mettre en uſage pour juſtifier les craintes de ſon mari ; ces réflexions ſolides qu'avoit produites la mort de ſa mere, s'étoient évanouies avec le tems ; elle étoit rentrée dans ſon

Digitized by Google

caractere leger & inconſéquent. Les *Beaux* étoient revenus à ſa toilette ; ſa conduite avoit repris une forme peut-être encore moins circonſpecte ; aujourd'hui au bal, demain à l'Opéra, portée de fêtes en fêtes, de plaiſirs en plaiſirs ; ſe retirant fort tard ; quelquefois demeurant pluſieurs nuits ſans reparoître chez elle ; c'eſt ainſi qu'elle vivoit pendant l'abſence de ſon époux. Ces indiſcrétions donnoient à raiſonner à l'hôte & à l'hôteſſe ; d'abord ils prirent Betty pour une de ces femmes qui n'ont d'autre état que le plaiſir ; ils imaginerent que la perſonne qui avoit loué l'appartement comme pour ſon épouſe, & qui étoit diſparue ſous le prétexte d'un voyage, leur en avoit impoſé, & qu'elle leur avoit caché la vérité, afin que Betty fût mieux traitée, & plus conſidérée. Ces ſoupçons les conduiſirent à la recher-

Digitized by Google

che des preuves. Ils découvrirent que Betty étoit vraiment l'épouse de Bentley ; qu'elle étoit liée avec des femmes estimables, dont la réputation etoit à l'abri des moindres traits de la malice humaine. Cependant la conduite de Betty étoit inexcusable ; toutes les apparences dépoſoient contre elle ; ſes voiſins en penſoient & parloient mal : ils ſe plaignirent qu'elle troubloit leur repos. L'hôteſſe ne put retenir ſon extrême envie de lui faire des repréſentations. Le peuple ſemble en quelque ſorte conſolé de ſon rang inférieur, quand il ſe ſuppoſe le droit de juger les perſonnes qui ſont au-deſſus de lui, & de leur donner des avis. Betty s'étoit attiré cette mortification que l'amour propre a de la peine à ſupporter. Son hôteſſe oſa donc lui remontrer, dans les termes les plus reſpectueux, qu'elle étoit une jeune Dame ; que tandis

que

Digitized by Google

que son mari étoit allé voyager, elle avoit trop de facilité à recevoir tant de connoissances ; elle la pria d'observer que le monde aimoit à causer, qu'en un mot il falloit qu'elle eût la complaisance pour ses voisins & pour elle-même de prêter moins au scandale que peu de chose excite ; elle finit cette exhortation par supplier Madame Bentley de lui pardonner sa liberté. On doit s'attendre que ce discours fut mal reçu de Betty. Fiere d'une vertu qu'elle conservoit au milieu de ce tourbillon de coquetterie & de légereté, elle eût rejetté les conseils du sage le plus en réputation ; cette espece de leçon de la part d'une *femme du peuple*, étoit une humiliation impardonnable, un outrage sanglant pour la vanité de Betty : aussi sa réponse fut-elle accompagnée de mépris & d'indignation ; elle s'embarassoit très-peu des dis-

Digitized by Google

cours de ceux qui ne la connoiſſoient pas ; elle n'établiſſoit point la juſtice qu'on lui devoit ſur les jugemens de la *vile canaille*, & elle avoit la bonté d'avertir pour ſon propre intérêt cette femme inconſidérée de ne pas accréditer par ſon bavardage de pareilles calomnies ; elle mêla même le ton de la menace à l'aigreur de ſes expreſſions. Elle n'eut pas achevé de parler, qu'elle ſe leva bruſquement, & ordonna à l'hôteſſe de ſe retirer.

Bentley revint au bout de dix mois, après avoir fait un voyage heureux. L'hôteſſe à qui ſon mari avoit laiſſé le ſoin de ſa maiſon & de ce qui concernoit les affaires domeſtiques, ne manqua pas d'annoncer à Bentley un congé qu'elle s'étoit bien propoſé de lui donner. Il voulut ſavoir de Betty quelles raiſons pouvoient lui attirer un pareil procédé, ayant été toujours exact dans le payement des

Digitized by Google

loyers. Les raisons de son épouse le satisfirent peu : il s'adressa à l'hôtesse dont l'honnêteté combattit d'abord la mauvaise humeur ; elle refusoit d'éclairer Bentley sur la véritable cause de son mécontentement : il s'apperçut de quelque embarras ; il pressa cette femme qui, après avoir hésité longtems à s'expliquer, avoua enfin que Madame voyoit trop de monde, que souvent elle restoit tard en ville, qu'en un mot le repos & la régularité avoient regné dans la maison jusqu'à leur arrivée ; l'hôtesse ajouta quelle étoit déterminée à louer son appartement à [illegible] personnes d'un genre de vie plus tranquille.

Cette explication porta la mort dans l'ame du malheureux Bentley, naturellement soupçonneux & jaloux. Les traits les plus légers de cet entretien l'avoient blessé profondément, & s'étoient arrêtés dans son

Digitized by Google

cœur ; il tomba tout-à-coup dans une ſombre rêverie, dont il ſortit au bout de quelques minutes pour conjurer l'hôteſſe de ne lui rien cacher ; cette femme s'apperçut qu'elle avoit trop parlé ; elle chercha à le raſſurer en lui diſant qu'il avoit tort d'être allarmé ſur la conduite de Madame, qu'elle n'avoit autre choſe à lui reprocher que cet air de diſſipation attaché à toutes les jeunes perſonnes qui figurent dans le monde.

Cette eſpece de réparation ne détruiſit point les ſoupçons de Bentley ; il imagina, dès le moment, qu'il avoit trouvé une ſurveillante à qui il pouvoit confier ſes plus chers intérêts ; dans les tranſports de ſa jalouſie, il déclara à cette femme qu'il avoit quelques doutes ſur ſon épouſe, qu'il étoit de la plus grande importance pour ſa tranquillité & ſon honneur d'éclaircir ces doutes ; il la pria

Digitized by Google

de lui laiſſer encore l'appartement le terme d'une année, & qu'elle eût la bonté d'avoir les yeux ouverts ſur ſon épouſe pendant le nouveau voyage qu'il avoit à faire, & qui ne ſeroit pas long ; il ne lui laiſſa point ignorer qu'à ſon retour, ſur le compte qu'elle lui rendroit, il ſe détermineroit pour le parti qu'il devoit prendre ; les raiſons les mieux préſentées, les ſollicitations les plus preſſantes entrerent dans ce diſcours de Bentley.

Nous ſommes ingénieux pour découvrir des vérités qui ſouvent nous ſont funeſtes : on diroit qu'un aſcendant invincible entraîne l'homme au-devant du malheur. D'un autre côté, quoiqu'il y ait tout à la fois de la méchanceté & de la folie à vouloir écouter les ſoupçons d'un mari, il arrive tous les jours qu'on regarde cette démarche comme une preuve d'honnêteté & d'attachement ; il eſt

Digitized by Google

dans notre nature d'aimer à nous rendre néceſſaires ; le beſoin que les autres ont de notre appui, nous flatte & nous mene au plaiſir de dominer, la premiere maladie du cœur humain : il n'eſt donc pas ſurprenant que l'hôteſſe acceptât la propoſition de Bentley ; elle lui promit la plus exacte fidélité.

Ces ſoupçons cruels qui tourmentoient Bentley, ſe diſſipoient quand il voyoit ſa femme. Il lui fit cependant quelques légeres remontrances ſur ſa façon de ſe conduire : mais l'amour qui dictoit ces reproches, ſavoit auſſi les adoucir ; d'ailleurs Bentley n'avoit que peu de tems à paſſer à Londres : il ne vouloit pas faire couler les larmes d'une femme qu'il adoroit, & exciter ſes plaintes ; il avoit éprouvé que Betty joignoit à ſes vertus un caractere altier ; il ne s'occupoit que du ſoin de lui plaire,

Digitized by Google

& du bonheur de croire qu'il en étoit aimé.

Bentley à ſon départ ſe livra à tout l'excès de ſa tendreſſe : il preſſa ſon épouſe avec amour contre ſon ſein : ma chere Betty (lui dit-il avec ces douces larmes qui s'échappent du cœur) je ſuis inſtruit que mon pere veille jour & nuit ſur notre conduite ; ſa façon de penſer dépend entierement de vous ; ma fortune eſt dans vos mains ; il ſe reglera ſur le ton que vous prendrez dans le monde ; s'il n'a rien à vous reprocher, comme je n'en doute point, il me rend alors ſon amitié, & je n'aurai plus beſoin d'aller chercher des richeſſes qui m'otent le plaiſir de vivre auprès de vous ; nous ſerons unis dès cet inſtant pour ne plus nous ſéparer.

Betty laiſſe tomber des pleurs ſur la main de ſon mari qui ſerroit la ſienne avec attendriſſement. — Eſt-

Digitized by Google

ce Bentley ; mon cher époux, qui me parle ? Douteroit-il de mon cœur ? (& elle se jette dans ses bras en versant un torrent de larmes.) — Non, chere épouse, je crois... je suis assuré que tu m'aimes... Eh ! pourrois-tu ne pas m'aimer, ma divine Betty ? Je ne respire que pour toi seule ; c'est pour toi que je m'arrache au plaisir de passer ma vie à tes pieds, que je m'expose à d'éternels dangers, que peut-être je risque de ne plus te revoir, (& à ce mot il l'embrasse en pleurant) ne plus te revoir !... Ecartons cette horrible image... oui, ma Betty est attachée à ses devoirs ; elle est faite pour être le modele des épouses : mais femme adorable (il la serre contre son cœur) ce n'est pas assez que d'être vertueuse à ses propres regards, il faut qu'une ame pure se décele aux yeux d'autrui ; c'est un ruisseau dont il ne suffit point que les

Digitized by Google

eaux ſoient ſalutaires, elles doivent réunir encore la clarté à leurs qualités bienfaiſantes. Il faut qu'une conſcience irréprochable éclate & ſe manifeſte, & qu'elle ne ſe contente point de ſon ſeul témoignage.

Les careſſes les plus tendres ſcellerent les adieux de Bentley ; il partit raſſuré ſur l'amour & la vertu de ſa femme, & plein de l'impatience de revoler dans ſes bras, & de ne plus s'en ſéparer.

Betty, veuve pour ainſi dire une ſeconde fois, ſe trouva enceinte : elle eut le malheur de faire une chûte, & elle accoucha avant terme. L'enfant qu'elle mit au monde ne ſouffrit point de cet accident. Il étoit de toute néceſſité qu'elle changeât de façon de vivre. Les veilles & les bals furent interrompus.

Livrée à elle-même, Betty devint mélancolique ; le dernier entre-

Digitized by Google

tien de ſon mari étoit reſté gravé profondément dans ſon eſprit, quoique des conſeils ſi ſenſés n'euſſent produit aucun changement dans ſa conduite ; elle craignoit avec raiſon que ſon mari n'eût été inſpiré dans ce qu'il lui avoit dit par quelque motif ſecret de jalouſie ; la naiſſance de ſon nouvel enfant l'allarmoit ; les circonſtances n'étoient pas favorables à la vérité ; cependant ſon caractere la ramenoit toujours à cet eſprit de diſſipation qui eſt ſi contraire aux progrès du raiſonnement, & qui empêche les lumieres de la réflexion de ſe fortifier & de s'étendre.

Betty ſe trouvant par haſard au ſpectacle à côté d'une Dame qu'elle voyoit pour la premiere fois, entra en converſation avec elle ; elles ſe plurent mutuellement, & conçurent l'une & l'autre un deſir extrême de ſe connoître & de ſe voir. La Dame

Digitized by Google

fit les premieres avances : elle vint chez Betty qui à ſon tour, ſans faire aucune autre information que celle de la demeure de l'inconnue, s'empreſſa de lui rendre ſa viſite.

L'appartement dans lequel l'épouſe de Bentley fût reçue, étoit dépendant d'une maiſon agréable, à peu de diſtance du Parc de St. James. Betty ſe trouva placée près de la fenêtre ; une compagnie des Gardes à cheval paſſant dans la rue, Betty crut qu'elle annonçoit la préſence de quelques Princes de la Famille Royale ; elle vole à la fenêtre ; quelqu'un fixa les yeux de ce côté ; Betty, après l'avoir examiné quelques inſtans, crut reconnoître le pere de ſon mari : il regarda d'abord ſa Bru, & portant les yeux ſur la Dame qui étoit auprès d'elle, il laiſſa échapper un ſigne d'indignation, & ſe retira. La femme de Bentley qu'avoit dé-

Digitized by Google

concertée la vue de son beau-pere, ne put soutenir ce coup ; elle fut pénétrée de douleur ; elle ne pouvoit soupçonner la cause de cette espece d'insulte, & rentra chez elle mourante. Elle apprit ensuite que l'Inconnue avoit été la maîtresse d'un vieux courtisan, & qu'elle étoit célebre par le nombre de ses intrigues indécentes : alors elle n'eut pas de peine à comprendre ce qui lui avoit mérité cette marque de mépris de la part du pere de Bentley ; cette malheureuse aventure lui dessilla les yeux : elle résolut de resserrer le cercle de ses sociétés, & de vivre avec plus de prudence & de circonspection.

Son fils qu'elle allaitoit elle-même, prenoit des forces au point qu'on ne pouvoit plus distinguer qu'il étoit né avant terme. Chaque regard que sa mere attachoit sur lui, étoit accom-

Digitized by Google

pagné de larmes ; elle attendoit son époux avec impatience, & elle craignoit de le revoir. Après bien des projets & des irrésolutions, elle se détermina à lui cacher l'âge de son enfant : il avoit six mois quand Bentley revint de son voyage.

Betty reçut son mari avec des transports de joie mêlés d'un embarras qu'elle ne pouvoit dissimuler. Qu'as-tu, ma chere Betty, lui dit-il ? Qui peut troubler notre bonheur ! Je ne te vois point cette sérenité qui accompagne les plaisirs purs & innocens ; un secret frémissement t'agite ?.... Tu sembles repousser mes embrassemens !.... Tu fuis mes regards !... Tu me caches des larmes !.... Betty... (Elle tombe en pleurant dans son sein) Bentley alloit ouvrir son cœur aux fureurs de la jalousie ; les caresses de sa femme éloignent sa défiance & ses soupçons ; il donne

mille baiſers à ſon enfant. La vue de cette touchante créature lui faiſoit deſirer avec plus d'empreſſement que jamais, une réconciliation avec ſon pere ; ayant appris en arrivant qu'il étoit dangereuſement malade, il forma le projet d'aller ſe jetter à ſes genoux ; & il promit à ſa femme qu'il reviendroit ſouper.

Bentley avoit pluſieurs fois, au milieu de ſes careſſes, demandé l'âge de ſon fils ; Betty s'étoit hâtée d'éluder la queſtion, & ſon mari ne s'étoit pas apperçu de ſon trouble & de ſon ſilence à cet égard. En ſortant, il fut arrêté par l'hôteſſe : il n'étoit pas trop diſpoſé à s'informer ſi elle s'étoit acquittée de ſa commiſſion : mais les regards & les ſignes de cette femme lui firent connoître qu'elle avoit quelques particularités à lui communiquer. Il la ſuit, elle ferme la porte avec précaution ; l'inquié-

Digitized by Google

tude la plus cruelle agite l'ame de Bentley. Alors elle lui rappelle le ſoin dont il l'avoit chargée, (nouveaux coups de poignard pour un cœur jaloux) elle lui dit que c'étoit contre ſon gré qu'elle avoit accepté une commiſſion ſi délicate ; que c'étoit par ſes ſollicitations, ſes prieres, par ſon ordre exprès qu'elle avoit entrepris de l'éclairer. — Eh ! parlez... parlez... déchirez-moi, arrachez-moi le cœur... Ma femme... ma femme. — Je ſuis fâchée, Monſieur de ce que je vais vous apprendre : mais vous êtes un galant homme. — Achevez, ſuis-je outragé ?... — Mon honneur, Monſieur, me défend de vous cacher la moindre circonſtance. — Il faut m'inſtruire de tout. — Votre fils... — Eh bien, mon fils. — Il n'eſt point venu à terme... — Qu'ai-je entendu ? (& il tombe ſur une chaiſe.) — J'ai voulu examiner de

Digitized by Google

près cet enfant : on m'en a toujours écartée avec une hauteur insultante. — Il ne seroit point mon fils !.... Craignez de m'approcher... je ne me connois point... je vous ferois ressentir ma fureur... Vous avez fait, Cruelle, le tourment de ma vie... Et voilà pourquoi on hésitoit à me répondre sur l'âge de cet odieux enfant... & encore on est venu avec des caresses perfides le porter dans mon sein... ce monument de mon opprobre... de ton infidélité !... Ah ! tu vas expirer de ma main, femme coupable ; je vais t'immoler toi & ce fruit exécrable de ta perfidie !... Je m'enivrerai de votre sang... je me rassasierai de ce spectacle... (il fait quelques pas pour aller à l'appartement de sa femme ; l'hôtesse le retient : il rentre & retombe mourant dans les larmes). Tu pleures, malheureux !... Tu n'as pas la force de te venger ?... Ah ! laiſ-

Digitized by Google

fons, abandonnons cette victime à la honte, aux remords qui prendront ma défenſe, qui ſerviront ma rage, qui ſans ceſſe lui préſenteront & ſon crime... & mon amour... Allons, allons trouver mon pere, il ſaura tous mes maux, je ſuis aſſez puni, il me pardonnera, il me rendra ſa tendreſſe. Voilà des effets de ſa malédiction !

Il vole dans ce déſordre à la demeure de ſon pere ; il monte avec précipitation ; quel ſpectacle pour Bentley ! Ce vieillard qui venoit de rendre les derniers ſoupirs, étendu ſur le lit de mort, & entouré de ſa famille en pleurs. — Mon pere ! oui, répond un de ſes freres, c'eſt votre mariage inſenſé qui a précipité ſa fin ; ſes dernieres paroles ont été pour vous donner des marques de ſon indignation. — Mon pere eſt mort avec des ſentimens de haine

Digitized by Google

contre ſon malheux fils ! — Il vous a deshérité. — Ah ! que me parlez-vous de bien, d'héritage ? Je venois... je venois embraſſer les genoux paternels, redemander cet amour ſi néceſſaire à la félicité d'une ame ſenſible... Je venois... mourir à ſes pieds... Freres dénaturés, je ne veux rien de vous... diſputez-vous la fortune de mon pere... ſouffrez ſeulement que j'expire ici... dans cette maiſon qui m'a vû naître, où j'étois heureux... Ah mon pere ! Il court à ſon lit ; un de ſes oncles, qui avoit toujours aimé tendrement ce neveu, l'arrête & le prend dans ſes bras ; il lui parle avec bonté, s'efforce de le conſoler. On lit le teſtament ; Bentley, loin d'en entendre un mot, n'étoit rempli que du rapport cruel dont l'hôteſſe lui avoit percé le cœur ; il ſe voyoit le jouet d'une femme criminelle qui l'avoit arraché à ſa famille, à ſa fortune, à

Digitized by Google

son honneur ; il touchoit le linceul qui pour jamais alloit envelopper celui à qui il devoit la vie, qui l'avoit élevé, & qu'il avoit offensé par un engagement mépriſable. Quelle image ! il ne ſortit de ſa létargie mortelle que lorſqu'on eût ceſſé de lire. Bercley, c'eſt le nom de cet oncle généreux, crut que l'accablement où il voyoit ſon neveu, étoit produit par ce qu'il venoit d'apprendre : ſon pere ne lui laiſſoit qu'un ſeul shelling pour ſa légitime. Cet honnête parent, attendri ſur le ſort de Bentley, l'entraîne dans la chambre voiſine ; il cherche à juſtifier la dureté de ſon beau-frere. — Ce n'eſt point l'héritage de mon pere que je regrette ; je vous l'ai dit, c'eſt ſa tendreſſe ; il me l'auroit rendue ; il auroit eu pitié de mes larmes ; je lui euſſe confié tous mes chagrins. — La conduite de votre femme n'a fait que

Digitized by Google

l'irriter de jour en jour... Son deshonneur eſt public. — Son deshonneur!... Eh !... eſt-ce à moi d'en douter ? — Oui, tout Londres l'a vue liée de ſociété avec une femme perdue de réputation.

Ce nouveau trait contre Betty fit reſſentir à Bentley une nouvelle mort; il embraſſe ſon oncle avec la fureur du déſeſpoir & au milieu des ſanglots. — Eh bien, cher & unique ami, tous mes malheurs vous ſont connus. Oui, j'ai déſobéi à mon pere ; j'ai formé ſans ſon aveu des nœuds qui me lient à la perfidie, au crime. J'ai tout fait pour une femme que j'adorois, que j'idolatrois ; je n'imaginois d'autre fortune, d'autre bonheur que d'attacher ſes regards, d'être à ſes pieds, & vous le dirai-je ? Ne puis-je me le cacher à moi-même ! . . . Elle a profité de mon abſence pour me trahir, pour me des-

Digitized by Google

honorer, pour me faire partager la honte de sa conduite ; elle a mis l'opprobre dans mon lit ; elle m'a assassiné, sans me donner la mort, de mille coups de poignard... Cet enfant... que j'ai tenu dans mon sein... Bentley ne peut achever ; un torrent de larmes lui coupe la parole.

Son oncle s'efforça de le retirer, (pour parler comme l'Auteur Anglais) de cet abîme de douleur ; il l'emmena avec lui. Ne retournez point auprès de votre femme, lui dit-il, & acceptez un appartement chez moi ; je prendrai des mesures avec elle, & je l'engagerai à donner les mains à une séparation faite à l'amiable ; elle changera de nom, & ne vous troublera plus. — Elle ne me troublera plus !... vous n'avez donc pas connu l'amour ! son image, oui, son image restera toujours dans ce cœur si cruellement déchiré ! Eh !

Digitized by Google

comment l'oublier ? vous la verrez ; vous verrez ſes charmes... elle ne vous paroîtra point coupable... Si elle ne l'étoit pas... c'eſt ſur une dépoſition dénuée d'autorité que je l'ai condamnée... Mais vous me dites qu'on l'a vue l'amie d'une femme mépriſable, cela n'eſt que trop vrai... Betty ne m'aimoit point !... elle en aimoit un autre... Allez, mon oncle, je me repoſe de tout ſur votre tendreſſe... ſur votre compaſſion... (Bercley ſortoit ; il court après lui.) Elle mérite cent fois la mort ; ah ! peut-elle éprouver les tourmens qu'elle me fait ſouffrir ?... Mais en perdant le nom de mon épouſe... qu'il lui reſte aſſez de fortune pour être à l'abri de l'indigence... Mon oncle, ſi elle étoit malheureuſe... adouciſſez le plus que vous pourrez le coup que nous allons lui porter ; dites-lui... que je l'aimois... Faut-il

Digitized by Google

qu'elle m'ait trahi ? ... Vous ne me reverrez plus ; je vais expirer. Comment soutenir de pareils revers ?

Bentley passoit de la profonde douleur à l'emportement du désespoir le plus violent ; il pressoit son oncle d'aller chez sa femme ; il le conjuroit de rester ; jamais la nature humaine, livrée à tous les assauts du malheur, n'avoit offert un spectable plus touchant.

Betty ignoroit, hélas ! son affreuse destinée ; elle attendoit son mari avec toute l'impatience de l'amour ; elle s'étoit donné la peine de parer son fils, dans l'intention de faire goûter à Bentley tout le charme de la tendresse conjugale. Est-il en effet pour les regards paternels un objet plus agréable, plus intéressant qu'un enfant qui paroissant distinguer l'auteur de ses jours, lui sourit avec cette naïveté, la grace du premier

Digitized by Google

âge, lui tend ſes bras innocens pour le careſſer & ſemble lui témoigner ſa reconnoiſſance ? Betty avoit même orné de fleurs la chambre où ſon époux & elle devoient ſouper ; elle comptoit les heures, les momens, les minutes ; chaque équipage qui paſſoit dans la rue, elle croyoit entendre celui de Bentley s'arrêter ; l'inquiétude ne tarda pas à l'agiter ; ſon trouble augmenta ; elle ne ſavoit quelle conjecture adopter ou rejetter... elle ne voyoit point Bentley ; enfin elle en reçoit une lettre ; elle l'ouvre avec précipitation, & y trouve les reproches les plus ſanglans, tout le feu de la colere & toutes les menaces de la vengeance : Betty doute quelque tems ſi elle veille ; ſon époux entre autres choſes l'accuſoit d'avoir abuſé de ſa confiance ; il finiſſoit en diſant qu'il avoit des preuves convainquantes

de

Digitized by Google

de ce qu'il avançoit, & qu'elle devoit pour jamais renoncer à le voir... Ne plus le voir !... Me croire coupable ! s'écrie Betty ; elle demeure immobile, accablée ; il ne lui échappe plus un mot : c'eſt le ſilence effrayant de la grande douleur ; le ſommeil fuit de ſes yeux : elle les avoit ſans ceſſe attachés ſur ſon enfant, qui étoit à ſes côtés, & elle l'inondoit de ſes pleurs ; elle refuſe toute eſpece de nourriture ; elle ignoroit ce qu'étoit devenu Bentley, & quand elle eut pu le voir, auroit-elle eſperé de faire éclater ſon innocence ? Ce ravage ſubit dans ſon ame fut ſuivi d'une fievre violente qu'elle communiqua à ſon fils.

Il y avoit plus de huit jours que Bentley n'avoit vu ces deux créatures infortunées ; ſon parent l'avoit preſſé d'accompagner quelques-uns de ſes amis à une maiſon de campagne

Digitized by Google

ſituée environ à une diſtance de quarante mille. Pendant ce voyage, Bercley s'étoit chargé de faire accepter à Betty la ſéparation convenue avec ſon neveu. Il ſe rend chez elle, dans ce deſſein, demande à lui parler, dit même le ſujet qui l'amene. Vous n'exécuterez point ce projet barbare, s'écrie l'hôteſſe éplorée, en ſe jettant à ſes pieds, & lui tendant les bras; Monſieur, ayez l'humanité de faire avertir Monſieur Bentley; qu'il viennne, qu'il accoure: vous ſauverez les jours de cette pauvre Dame; peut-être n'a-t-elle plus qu'un inſtant à vivre. Ah! Monſieur, c'eſt la meilleure action que vous puiſſiez faire; que ſon mari l'entende: elle eſt en état de ſe juſtifier; oui, elle eſt innocente; c'eſt moi, malheureuſe, ajoute-t-elle en ſe relevant, qui ai cauſé tous ſes maux; je ſuis pénétrée de ſon ſort; c'eſt la vertu même, pourſuit-elle, en fondant en larmes, &

Digitized by Google

je l'ai soupçonnée... je l'ai accusée... vous la verrez, Monsieur vous allez avoir le cœur déchiré ; entrez... Madame, (s'adressant à Betty) prenez courage ; voici l'oncle de Monsieur Bentley. Elle étoit expirante dans son lit, serrant contre son sein son enfant malade, qu'elle arrosoit de ses pleurs ; elle leve la tête, & comme si elle revenoit à la vie. – Monsieur Bentley... où est-il ? .. — Je suis son oncle, Madame, & je venois... Il ne peut achever ; il est saisie de compassion ; il s'assied à ses côtés ; enfin Bercley en ménageant la situation de cette Infortunée, l'instruit de ce qui a pu exciter la jalousie de son neveu ; il lui parle de son enfant. Betty ranime sa voix éteinte, interrompue par des sanglots ; elle se justifie aux yeux de Bercley d'une façon si touchante, si évidente, que lui-même promet d'être son médiateur auprès de son mari. Il ressent le plus vif attendris-

Digitized by Google

sement ; il pleure avec elle. — Je meurs contente, Monsieur, car j'approche du terme de mes malheurs, puisque j'ai pu vous convaincre de mon innocence, & que vous prendrez la peine de défendre ma mémoire, & de me protéger auprès de mon époux. Si je pouvois le voir encore avant que de quitter la vie, je lui demanderois grace pour ce malheureux enfant... qui lui rappelleroit quelquefois sa mere... (& ses sanglots redoublent) que vois-je ?... Monsieur... secourez-moi... mon fils... il expire... cher enfant...

Elle se précipite avec des cris sur cette innocente créature, colle sa bouche sur sa bouche glacée ; on diroit que cette malheureuse mere veut lui donner son ame, c'est la fureur même du désespoir. Bercley ne peut soutenir ce tableau de désolation : il sort en recommandant fortement Betty à l'hôtesse, & en lui disant

Digitized by Google

qu'il court chercher ſon neveu à la campagne, & le ramener dans le ſein de ſon épouſe.

Betty étoit tombée dans un évanouiſſement qui allarma pour ſes jours ; l'hôteſſe profite de cet inſtant pour lui retirer cet enfant, dont la vue ne pouvoit qu'augmenter la douleur. — Vous ne m'enleverez point mon enfant : il reſtera à mes côtés... dans mon cœur... juſqu'au moment qui nous réunira tous deux. (Elle le couvre de baiſers & de larmes.) Cher enfant... il n'eſt donc plus !... (après un long ſilence) il eſt heureux... il a peu vécu ; je vais bientôt le rejoindre... Mais je ne vois point ce généreux parent de mon mari... hélas ! tout m'abandonne, tout ! il n'y a que vous (dit-elle à l'hôteſſe en lui préſentant la main) vous ſeule ſur la terre qui aurez la complaiſance de me rendre les derniers devoirs... Ayez ſoin, je vous prie, que l'on mette

Digitized by Google

après ma mort, mon enfant dans mon cercueil... qu'on le mette dans mes bras. — Ah ! Madame, écartez cette terrible image, eſperez tout du ciel ; Monſieur Bentley va venir : ſon parent qui eſt ſi touché de votre état, ne vous a quittée que pour l'aller chercher. Conſolez-vous, tout vous rendra juſtice. — Il n'eſt plus tems ; c'eſt de Dieu ſeul que j'attends cette juſtice... que les hommes m'ont refuſée... Mais... je ne verrai plus mon mari !... ſon oncle ne lui dira pas tout ce qu'il me fait ſouffrir.... qu'on lui porte vîte ma lettre... Ah ! s'il pouvoit arriver avant que j'expire, ſi je pouvois encore lui dire... combien il m'eſt cher...

L'hôteſſe ſoutient dans ſes bras cette malheureuſe femme, qui vingt fois quittoit la plume, & vingt fois la reprenoit en levant les yeux au ciel, & les reportant ſur le papier trempé de ſes larmes. Cet écrit après

Digitized by Google

bien des efforts, eſt achevé. Un Exprès rend à Bentley cette lettre.

« Je ſais tout ; je ſais que les apparences ont été contre moi, & je n'ai rien à me reprocher ; votre oncle vous confiera des détails qui ne vous laiſſeront rien à deſirer pour ma juſtification. Je ne veux, je ne puis vous parler que de mon amour ; vous n'êtes jamais ſorti de mon cœur ; je ne vous ai jamais offenſé, je vous ai toujours aimé, & ... vous me faites mourir... Je vous pardonne... je vous aimerai juſques dans le tombeau... mes malheurs ſont comblés. Le cher enfant, dont la naiſſance m'a été ſi funeſte, a ceſſé de vivre ; je ne ſuis plus mere, Bentley !... je n'embraſſe plus qu'un cadavre, une miſérable victime de mes imprudences, de mes indiſcrétions... & de votre injuſte jalouſie... Mais ce n'eſt point vous que je dois accuſer ; j'ai tout

Digitized by Google

» fait ; je suis la seule coupable. Ma
» mort vengera celle de ma mere ;
» elle m'avoit prédit ces coups qui
» m'assassinent aujourd'hui ; hélas !
» je n'ai ouvert les yeux, que lorsqu'
» qu'ils vont être fermés pour ja-
» mais !... La force m'abandonne...
» je vous supplie... je vous conjure
» de vous hâter de me voir... que
» vous puissiez du moins goûter la sa-
» tisfaction de m'entendre attester
» mon innocence ; qu'elle éclate
» dans mon dernier soupir... Venez
» cher & malheureux époux, ce
» nom arrête mon ame expirante,
» venez sceller notre réconciliation
» sur mes levres, tandis qu'elles sont
» susceptibles de sentiment... Bent-
» ley, cher Bentley... je ne vous
» verrai point ! le frisson de la mort
» me saisit... Toute ma vie fuit de
» mes yeux, s'évanouit comme une
» ombre ; le rideau de l'éternité se
» leve. Adieu... adieu pour toujours...

Digitized by Google

» Vous viendrez... je ne ſerai plus... » laiſſez couler vos larmes ſur mes » triſtes reſtes... Nommez-moi en- » core votre épouſe... dites moi que » vous me pardonnez... que vous » m'aimez ; mettez votre main ſur » mon cœur : il ſentira encore ces » témoignages de tendreſſe... vous » me regretterez... J'expire avec cet- » te idée conſolante. »

Bentley n'a pas achevé la lecture de cette lettre, qu'il s'élance, prend des chevaux de poſte, & en moins de ſix heures arrive, ou plûtôt vole à la demeure de ſon épouſe. — Où eſt-elle ? Où eſt ma chere Betty ?... Que je la voie, que je tombe à ſes pieds... Dieux ! il ſe précipite ſur le corps de ſa femme. Comment s'offre-t-elle à ſa vue ? Touchant à ſon dernier moment, tenant ſon enfant d'une main défaillante, n'entendant plus, ne voyant plus. Il l'appelle encore, la preſſe contre ſon ſein

Digitized by Google

avec le cri de l'amour & de la douleur ; elle rouvre les yeux, lui ſerre la main, lui jette un long regard, & meurt en laiſſant retomber ſa tête dans les bras de ſon malheureux époux.

On arrache Bentley de cet affreux ſéjour ; il vit, mais privé de la raiſon, furieux, ne prononçant que le nom de Betty, & enfermé dans une maiſon de force, où au bout de deux ans, il finit ſa triſte deſtinée. Exemple touchant des ſuites de l'imprudence, de la jalouſie, & du penchant trop facile à céder aux ſoupçons.

Fin du premier Volume.

Digitized by Google

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

LE VAN, *Conte nouveau.* Page 1
ROSALIE, *Hiſtoire véritable.* 11
*Mémoires de Madame de *** écrits par elle-même.* 68
Hiſtoire de Fanni Arthur & de Montroſe. 94
Epitre à Zémire, par M. d'Arnaud. 179
*Epitre du même, à M. de *** ſur la mort de ſon fils.* 182
SARA TH. *nouvelle traduite de l'Anglois.* 191
Hiſtoire de Julie d'Orvigny. 248
BETTY *ou les Malheurs de l'Imprudence & de la Jalouſie.* 329

Fin de la Table des Matieres du tome premier.

Digitized by Google

920074

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SRD
30815

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google